



Le Livre des Rêves

Jack Vance

VISIT...

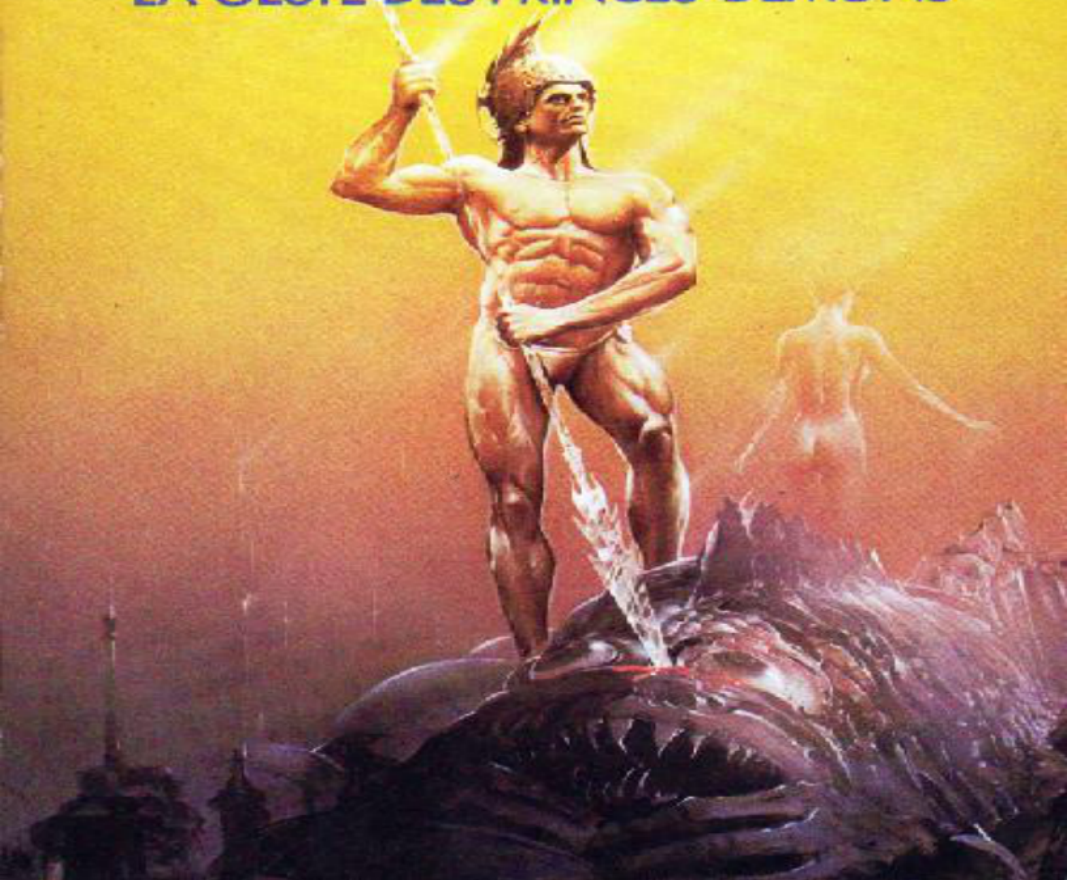
LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION
Jack Vance

LE LIVRE DES RÊVES

LA GESTE DES PRINCES-DEMONS



JACK VANCE

La Geste des Princes-Démons

Le Livre des Rêves

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ARLETTE ROSENBLUM

Titre original :
THE BOOK OF DREAMS

1

Extrait du *Livre des Rêves* :

Lève les yeux, étranger, vers ce rempart qui porte la seule marque des assauts du temps car il résiste au reste : là-haut se tiennent les paladins, sévères, graves, sereins. Chacun est un, chacun est tous.

Au centre est Immir aux multiples dons. Il sait pratiquer certains tours de magie ; il est passé maître en ruses, complots et terrifiantes surprises. Il est Immir l'imprévisible et ne réclame pour lui-même aucune couleur particulière.

À la droite d'Immir, il y a Jeha Raïs, remarquable par sa majesté et qui a pour couleur le noir. Il est sagace et toujours le premier à discerner un événement lointain, dont il envisage les conséquences possibles. Puis il tend le doigt pour diriger le regard des autres paladins. Il est sans scrupule et préconise la fermeté. On l'appelle parfois « Jeha l'Inexorable ». Il porte un vêtement noir, souple et collant au corps, une cape noire et un morion noir, orné au cimier d'un globe de cristal dans un rayonnement solaire en argent.

À la gauche d'Immir se trouve Loris Hohenger, dont la couleur est le rouge du sang fraîchement versé. Il est le féroce, impulsif et téméraire, toujours quittant à regret les champs de carnage, bien que de tous les paladins il puisse être le plus généreux. Il convoite les belles femmes et leur dignité court de grands risques quand elles se refusent à lui. Qu'elles se plaignent ou se répandent en reproches, il redouble encore en fait de réparation. Quand il sort finalement du lit, leurs voix se sont tues et elles le regardent s'éloigner avec nostalgie.

Mewness le Vert se tient à côté de Loris Hohenger. La technologie n'a pas de secrets pour Mewness. Il sait lancer un pont ou abattre une tour ; il est patient, il est rusé et si la route est bloquée à droite et à gauche il trouve une voie entre les deux. Sa mémoire est précise ; il

n'oublie jamais un visage ou un nom et il connaît les chemins d'une centaine de mondes. Les hommes riches sans méfiance le croient naïf dans la conduite de ses affaires, à leur consternation finale.

Le jaune Spangleway est sarcastique, étonnant, insoucieux des traditions. Il bouffonne et plaisante, il sait jouer la comédie. Tous les paladins – sauf un – rient de voir ses tours ; quand le moment s'y prête, tous – sauf un – dansent au son de ses musiques, car Spangleway est capable de tirer des accords mélodieux d'un morceau de fonte si sa fantaisie l'incline à le faire. Ne vous hasardez jamais à lui renvoyer raillerie pour raillerie, car son poignard est encore plus acéré que son esprit. Dans la bataille, à peine les ennemis s'écrient-ils : « Où est ce traînard de Spangleway ? » ou encore « Ah, ah ! Spangleway ce lâche prend la fuite ! », à peine l'ont-ils dit qu'ils le voient se précipiter sur eux d'une autre direction ou apparaître sous un déguisement stupéfiant.

A côté de Jeha Raïs se tient le doux Rhune Evanesce le Bleu. Au combat, s'il est intrépide et le premier à secourir un paladin en difficulté, il est aussi le premier à témoigner clémence et longanimité. Il est svelte, grand, clair de teint et beau comme le soleil levant en été ; il cultive les arts et les bonnes manières, il est sensible à la beauté en toutes choses, notamment la beauté des jeunes filles timides à qui il donne de l'éclat. Hélas, dans les conseils de guerre, la voix de Rhune Evanesce n'a que peu de poids.

À côté de Rhune le Bleu et un peu à l'écart, il y a le blanc, le fantastique Eïa Panice, dont les cheveux, les yeux, les longues dents et la peau sont blancs. Il est coiffé d'un armet de métal blanc et l'on n'aperçoit pas grand-chose de son visage : un nez busqué, en bec d'aigle, un menton dur, des yeux luisants. Dans les conseils, il se borne généralement à dire « oui » ou « non » mais, la plupart du temps, sa parole fait loi, car il semble connaître les voies du Destin. Seul parmi les paladins, il reste de glace devant les interventions drolatiques de Spangleway. En vérité, lorsque apparaît son sourire sinistre, c'est – pour tous ceux qui le peuvent – le moment de s'en aller sans jeter un coup d'œil en arrière, de crainte de découvrir le regard limpide d'Eïa Panice plongé dans le leur.

Et maintenant, étranger, passe ton chemin. Quand enfin tu parviendras chez toi, quel que soit celui des

mondes scintillants où tu demeures, parle de ceux qui méditent là-bas.

Extrait de l'ouvrage de Caril Carphen, *Les Princes Démon*s :

... portons à présent notre attention sur Howard Alan Treesong, ses exploits pervers et l'incroyable virtuosité de son génie de l'organisation. D'abord, permettez-moi d'avouer très franchement ma stupeur et ma perplexité : je ne sais par où commencer. Il est probablement le plus grand criminel de tous (si, dans cette ambiance brûlante qui entoure les Princes Démons, de telles subtilités dans la comparaison ont une quelconque importance). Assurément, il témoigne des plus extravagantes contradictions. Sa cruauté est gratuite et horrible, de sorte que ses rares gestes de magnanimité en prennent d'autant plus de relief. À en juger d'après la complexité méthodique de ses opérations, il semble dépourvu de passion, absolument régi par la logique. Dans une autre perspective, il est perçu comme inconstant et aussi frivole qu'un clown de cirque. Il est un mystère, et l'on ne peut même pas imaginer où il désire finalement en venir.

Howard Alan Treesong ! Un nom magique, instillant la terreur et l'émerveillement ! Que sait-on exactement de lui ? Les quelques nœuds de réalité sont voilés d'incertitude par une poussière lumineuse de rumeurs. On dit de lui qu'il est l'être le plus solitaire qui existe ; selon d'autres sources, il est le chef suprême de tous les criminels. Dans sa personne, il passe pour n'avoir rien d'extraordinaire : grand, mince, des traits bien dessinés encore qu'émaciés et des yeux gris pâle exceptionnellement brillants. Son expression est souvent décrite comme marquée par l'humour et sa manière d'être par la vivacité. Il s'habille la plupart du temps en vêtements ordinaires sans ostentation. Tous sont unanimes à affirmer qu'il aime les femmes dotées de beauté, ce dont aucune ne semble tirer profit sur le plan spirituel ou financier. Au contraire, les idylles dont on a eu vent ont toujours fini tragiquement, sinon pire encore.

Les événements qui ont eu finalement raison de Howard Alan Treesong ont suivi un cours capricieux – tout en zigzags, bifurcations, haltes confuses et associations inattendues –, conséquence du mystère dont Treesong s'entourait. D'après les quelques descriptions existantes,

Treesong était d'une stature plus grande que la moyenne, avec un regard lumineux, un front large, la mâchoire et le menton étroits et une bouche à l'expression rusée et mélancolique. Sa façon d'être était ordinairement décrite comme gracieuse avec quelque chose de métallique sous-jacent. Presque tous les commentaires mentionnent « un curieux champ de forces sous pression » ou « une extravagance imprévisible » et, dans un cas, le terme de « folie » a été employé.

L'obsession de Treesong pour le mystère allait loin. Pas de photographies, de représentations ou de portraits de lui n'existaient officiellement ou officieusement. Ses origines étaient inconnues ; sa vie privée était aussi secrète que le fin fond de l'univers ; il disparaissait régulièrement de la scène publique pendant des années de suite.

La zone d'opération de Treesong s'étendait sur tout l'Œcumène ; il s'aventurait rarement dans l'Au-Delà. Il passait pour s'être donné le titre de « Seigneur des Surhommes[1] ».

Gersen avait découvert la piste de Howard Alan Treesong essentiellement à force de raisonnement abstrait – par pure déduction classique – à partir des renseignements que lui avait fournis un certain Walter Koedelin, ancien collègue devenu à présent haut fonctionnaire de la C.C.P.I.[2].

Les deux hommes s'étaient rencontrés à la Grève du Maître-Voilier, au nord d'Avente, la métropole d'Alphanor, premier d'entre les mondes de l'Amas de Rigel.

Le salon de thé de Lhasardé, situé en haut du bourg, surplombait un millier de maisonnettes, boutiques, tavernes et une petite esplanade, havre de gens de cent sortes. Chaque bâtiment était badigeonné d'une couleur différente : bleu pâle, vert pâle, lavande, rose, blanc, jaune, et chacun projetait une ombre d'un noir d'encre sous le rayonnement implacable de Rigel. Tout en bas, on apercevait un petit croissant de plage. Au-delà, l'Océan Thaumaturge, d'un doux bleu sombre, s'étendait jusqu'à l'horizon, où naviguaient des pyramides de cumulus blancs.

À une table ombragée par l'épais feuillage d'un mématis vert sombre, Kirth Gersen était assis en compagnie de Walter Koedelin, un homme à la peau rose et aux cheveux blond roux un peu plus trapu que Gersen, avec un nez court et un visage à la forte mâchoire. Comme Gersen, il portait la tunique bleu foncé et gris des spationautes, le costume des gens qui espèrent ne pas attirer l'attention. Les deux hommes buvaient du punch au rhum et discutaient de Howard Alan Treesong.

Avec Gersen, Koedelin parlait sans restriction. « Que mijote-t-il à présent ? C'est une énigme. Il y a dix ans, il s'intitulait « Seigneur des

Surhommes ».

— En fait, « Roi des Voleurs ».

— Exactement. Il délivrait patente pour tous les actes illicites de la Limite Extrême de l'Œcumène jusqu'au Vieux Socco de Tanger. Un jour où Howard passait dans une petite rue de Cafard, sur Arcturus IV, un coupe-jarret s'est avancé. Howard a demandé : "Es-tu inscrit au Syndicat ?

« — Non, ma foi.

« — Alors tu ne tireras pas un fifrelin de moi et je te signalerai comme jaune." »

Koedelin vida son verre de punch au rhum et leva les yeux vers le feuillage vert sombre d'où pendaient des grappes de corolles roses. « L'emplacement rêvé pour des microphones. Je me demande qui nous écoute.

— Personne, d'après Lhasardé.

— Difficile d'avoir des certitudes, à l'heure actuelle. Toutefois, le Syndicat n'est pas tellement puissant par ici. »

Gersen leva la main. « Deux autres punchs... Ainsi donc, Treesong n'est plus Seigneur des Surhommes ?

— Erreur complète. Il a simplement délégué le travail de détail à des sous-seigneurs depuis déjà un certain nombre d'années. Howard se contente d'aller de temps à autre jeter un coup d'œil sur les livres de comptes.

— Le brave homme. Alors, qu'est-ce qu'il manigance, à présent ? »

Koedelin hésita, calculant sa réponse, puis eut un geste fataliste et se pencha en avant. « Il n'y a pas de mal à vous en parler encore que, si l'histoire venait à se répandre, nous serions fort embarrassés. Elle n'est peut-être même pas vraie. » Koedelin jeta un coup d'œil à sa droite et à sa gauche. « Ne la faites pas circuler.

— Je m'en garderai bien.

— L'administration de la C.C.P.I. est assez souple – vous le savez. Il y a un conseil d'administration avec un président, qui est à l'heure actuelle Artur Sanhero. Il y a cinq ans, son secrétaire particulier est mort accidentellement. Un ami proche a recommandé pour le remplacer un homme appelé Jethro Cope et, après l'habituelle enquête de personnalité, Cope a été engagé. Ce Cope s'est révélé très capable, tant et si bien que Sanhero avait de moins en moins de travail. Et c'est alors que la situation est devenue curieuse. Les administrateurs ont commencé à mourir – par maladie, par suite d'accidents, par meurtre et suicide.

« Sanhero ou, pour être plus exact, Jethro Cope, a recommandé de nouveaux membres qui ont donc été élus. Jethro Cope préparait toujours les votes et comptait les bulletins. Il a introduit sept hommes

dans le conseil de la C.C.P.I. et n'avait plus qu'à y faire entrer six autres pour obtenir une majorité de vote. Il y serait probablement arrivé si l'un des nouveaux administrateurs, qui disait s'appeler Bemus Carlisle, n'avait rencontré un agent, lequel a reconnu en lui Sean McMurtree de Dublin, Irlande, un maître chanteur de haut vol.

« Disons pour abrégé que McMurtree a été discrètement rayé des listes, non sans avoir d'abord prononcé un nom. Devinez quel nom il a mentionné ?

— Howard Alan Treesong.

— Tout juste. Les agents ont cherché Jethro Cope, mais il était parti et n'est jamais revenu.

— Et les autres six nouveaux administrateurs ?

— Trois ont été tués. Un a disparu. Deux sont encore là. Ils n'ont pas de casier judiciaire ; ils protestent de leur innocence et les autres administrateurs refusent de voter leur exclusion.

— Très nobles, très corrompus ou terrorisés.

— À vous de choisir.

— Être Seigneur des Surhommes et Chef de la C.C.P.I. – les deux et en même temps... c'est comme un beau rêve, de quelque côté que l'on se place.

— Hélas, effectivement. Treesong est astucieux en diable. N'empêche que je souhaite toujours pouvoir l'étriper.

— Et les photographies ?

— Introuvables.

— Nous ne savons donc pas à quoi il ressemble. »

Koedelin émit un grognement de dégoût ironique.

« Les gens qui ont eu affaire avec Cope se rappellent de longues boucles blondes, une barbe et une moustache blondes bien fournies, un abord affable.

— Et depuis ?

— Rien. Il est devenu invisible. J'ai oublié de préciser que voici trois ans le service de documentation a reçu l'ordre de détruire en totalité les éléments concernant Howard Alan Treesong, pour raison d'inexactitude. Ce qui fut fait. Maintenant, on ne dispose de presque rien comme renseignements.

— Tous les criminels qui ont réussi reviennent un jour ou l'autre dans leur ville natale[3]. Treesong est né et a été élevé quelque part. Peut-être qu'après trois années écoulées de nouveaux éléments sont arrivés. »

Koedelin, se renversant dans son fauteuil, médita une minute ou deux. « Je vérifierai mes sources et je vous tiendrai au courant. Où êtes-vous descendu ?

— Au Miramonte.

— Je passerai vers midi, si cela vous convient. »

Le lendemain, à midi sonnant, Koedelin rejoignit Gersen dans le salon panoramique de l'Hôtel Miramonte, qui donnait sur le front de mer d'Avente.

« C'est bien ce que je supposais, dit Koedelin. Pas le moindre indice concernant son origine. Il avait déjà atteint l'âge d'homme quand il s'est signalé pour la première fois sur la Terre par des pillages de banques, des escroqueries, des extorsions de fonds, des meurtres et l'organisation d'une bande. Il fait preuve de compétence dans sa branche. Par ailleurs, c'est stupéfiant de voir le peu que nous savons de lui en tant qu'être humain. »

Se déclarant pressé, Koedelin s'en alla peu après. Gersen sortit se promener sur le front de mer, qui longeait sur quinze kilomètres la superbe plage de sable blanc d'Avente.

Le drame vécu par Gersen à cause de Treesong remontait à plus de vingt ans, époque où Treesong venait juste d'atteindre sa pleine stature de criminel[4]. Depuis, ses exploits avaient pris une envergure encore plus grande... L'ombre d'une intuition traversa l'esprit de Gersen. Il alla s'accouder à la balustrade.

Trois ans plus tôt, Howard Treesong avait disparu. Cet homme qui avait tenté d'être, simultanément, Roi des Voleurs et Chef de la C.C.P.I. ne demeurerait sûrement pas inactif à l'heure actuelle ; quelque part, il mettait au point de nouveaux plans, plus gigantesques que les précédents.

Gersen envisagea un certain nombre de possibilités : des actes d'une cruelle magnificence, des abominations ingénieuses, la honte infligée à l'humanité entière. Aucune des hypothèses de Gersen ne semblait plausible ou digne de l'effort pour la réaliser. Évidemment, conclut Gersen, il était dépourvu de l'imagination prodigieuse, encore que fantasque et féroce, de Treesong.

Gersen rentra à l'hôtel et téléphona à Koedelin. « À propos du sujet de notre conversation, j'ai l'impression que quelque chose de dramatique devrait éclater d'ici peu. Qu'est-ce qui peut répondre à cette définition ? »

Koedelin fut incapable de citer rien de précis. « J'ai abouti aux mêmes conclusions – m'attendant, pour ainsi dire, à ce que l'autre chaussure tombe. J'ai beau prêter attentivement l'oreille, je n'entends que le silence le plus profond... »

Les trois mondes habités de Véga étaient Aloysius, Boniface et Cuthbert. Pendant la Première Explosion Démographique, ils avaient été colonisés par des ordres religieux, tous plus fanatiques les uns que les autres. Au Seizième Siècle de l'Ère Spatiale, l'atmosphère sacerdotale était encore perceptible, notamment dans les bâtiments

publics qui avaient été des temples convertis lors de la « Ruée des Gueux ».

Pontefract sur Aloysius, petite cité notable surtout pour son brouillard persistant, était devenue par la fantaisie du sort un important centre de l'édition et de la finance. Dans le plus vieux quartier de la ville, dominant la Place St. Paidrign, s'élevait l'antique Tour Bramville, présentement siège de *Cosmopolis*, périodique comportant des nouvelles, des photographies et de courts essais. Le contenu de cette revue, parfois profond, souvent dramatique ou même sentimental, était proposé à l'attention de personnes intelligentes appartenant à la classe moyenne dans la totalité de l'Œcumène.

Kirth Gersen, par l'entremise des manipulations de son conseiller financier Jehan Addels, avait acquis une participation majoritaire dans *Cosmopolis* ; sous le masque de Henry Lucas, reporter spécial, il en utilisait les bureaux comme quartier général commode.

À son arrivée à Pontefract, Gersen alla dîner avec Jehan Addels dans sa splendide résidence ancienne des Grands Battages Sylvestres, au nord de Pontefract. Au cours du repas, Gersen mentionna Howard Alan Treesong et sa curieuse invisibilité.

Addels se crispa aussitôt. « Vous en parlez par hasard, je pense.

— Eh bien... pas exactement. Treesong est un scélérat et un criminel. Son influence s'étend partout. Ce soir, des voleurs pourraient s'introduire dans cette maison et dérober vos Memling et vos Van Tasal, pour ne rien dire de vos tapis de Rhodosi. Des objets de cette qualité iraient probablement tout droit chez Treesong lui-même. »

Addels hocha la tête sombrement. « La question est grave. Demain, j'enverrai une note à la C.C.P.I.

— Cela ne peut pas avoir d'inconvénient. »

Addels jeta à Gersen un coup d'œil méfiant.

« J'espère que vous ne vous intéressez pas personnellement à cet homme ?

— Probablement pas au-delà d'un certain point. »

Addels poussa une exclamation coléreuse étouffée. « Je vous prie de ne pas m'inclure dans ces investigations, à aucun degré !

— Mon cher Addels, comment pourrais-je ne pas venir vous demander conseil ?

— Mon conseil dans ce cas est succinct et clair : laissez la C.C.P.I. faire son travail !

— Excellent avis. Je secondrai la C.C.P.I. autant que possible, et je sais que vous agirez de même.

— Bien entendu, bien entendu », marmotta Addels.

Au service de documentation de *Cosmopolis*, Gersen étudia le fichier, en quête de références à Howard Alan Treesong. Elles étaient

abondantes et apprirent à Gersen peu de chose de plus qu'il ne savait et rien sur ce qui le préoccupait au premier chef : le lieu d'origine de Treesong et l'endroit où il se trouvait présentement. Les portraits de Treesong brillaient par leur absence.

À la fin d'une journée décevante, Gersen, sans autre mobile que la simple obstination, feuilleta le contenu d'un fichier marqué : *Divers* : à *trier* sans découvrir quoi que ce soit se rapportant au sujet qui l'intéressait dans l'immédiat. Deux corbeilles marquées « À classer » et « À jeter » attirèrent son regard. Celle « À classer » était vide ; celle « À jeter » contenait une grande photographie, de neuf décimètres carrés, représentant un groupe à un banquet. Cinq hommes et deux femmes étaient assis ; trois hommes se tenaient debout légèrement en retrait. En haut, quelqu'un avait griffonné : *H. A. Treesong est ici.*

Les doigts paralysés et la peau parcourue de picotements, Gersen se figea dans la contemplation de la photographie. L'appareil avait enregistré un cercle complet à partir du centre d'une table ronde, de sorte que chaque membre du groupe était vu de face, bien qu'aucun ne regardât l'objectif et peut-être aucun ne se doutait-il que la photo avait été prise.

Devant chaque place, il y avait un curieux petit sémaphore avec trois drapeaux colorés et, à chaque place, était posé un plat d'argent contenant trois objets bruns violacé d'environ dix centimètres de haut : apparemment le premier service du banquet.

En dehors de l'inscription griffonnée dans le haut, la photographie ne comportait pas d'indication, à part un chiffre imprimé dans le bas : 972.

Les dîneurs étaient de races et d'âges divers. Tous arboraient un air sûr de soi, émanation d'une haute situation sociale et de la fortune. Ils étaient identifiés par des cartons, malheureusement à l'envers par rapport à l'objectif.

Le regard de Gersen alla d'un visage à l'autre. Lequel pouvait être Howard Alan Treesong ? Sa description correspondait plus ou moins à, disons, quatre des hommes... Un employé du service des archives s'approcha, un jeune homme désinvolte vêtu d'une chemise à rayures roses et noires avec un pantalon marron ample à la mode du pays. Il adressa à Gersen un coup d'œil qui, tout en étant respectueux et affable, contenait aussi une ombre de mépris. Dans les bureaux de *Cosmopolis*, Gersen était considéré comme un homme aux capacités contestables. « Alors, on fouille les rebuts, Mr. Lucas ?

— Tout peut servir, dit Gersen. Cette photographie que vous alliez jeter... d'où vient-elle ?

— Oh, ça ? Elle est arrivée il y a quelques jours de notre bureau de Port-du-Monde. Les Chevaliers du Guet à leur gueuleton annuel ou quelque chose du même acabit. A-t-elle une utilité ?

— Probablement pas. Toutefois, elle est plutôt curieuse. Je me demande qui peut être H. A. Treesong ?

— Une des huiles du patelin. Les dames sont de vraies caricatures. Aucun intérêt pour nos lecteurs, je vous le garantis. »

Mais Gersen ne se laissa pas décourager. « De notre bureau de Port-du-Monde, vous dites. Lequel, à propos ? Il doit en exister au moins une douzaine.

— Port-du-Monde sur Nouveau Concept, Marhab Six. »

De nouveau un accent, presque indiscernable, de condescendance. À *Cosmopolis*, personne ne comprenait comment Henry Lucas avait décroché son poste et moins encore comment il le gardait.

Gersen était insensible à l'opinion de ses collègues. « Comment la photographie est-elle parvenue ici ?

— Par le dernier courrier. Quand vous en aurez fini avec elle, jetez-la dans la corbeille à papiers, vous serez bien aimable. »

L'employé partit vaquer à ses affaires. Gersen emporta la photographie dans le bureau qui lui était réservé et appela le service du personnel. « Qui est notre représentant à Port-du-Monde, Nouveau Concept ?

— Port-du-Monde est le centre d'un secteur, Mr. Lucas. La personne qui a la responsabilité de ce secteur est Ailett Mayneth. »

En consultant l'indicateur des Lignes de l'Univers, Gersen constata qu'il n'existait pas de liaison directe entre Aloysius et Nouveau Concept. S'il désirait voyager par paquebot, il devait s'attendre à trois arrêts à des bifurcations et trois changements de vaisseau, avec les délais subséquents.

Gersen referma l'indicateur des Lignes de l'Univers et le remplaça sur l'étagère. Il se rendit au spatioport et monta dans son *Voltigeur Fantamique*, vedette spatiale commode et adéquate, avec une petite soute à bagages et de quoi loger quatre personnes : un vaisseau plus grand que son *Distis Pharaon* et plus confortable que sa *Fusée Armintor*.

À la fin de l'après-midi du jour où il avait découvert la photographie, Gersen quitta Aloysius, avec Véga lançant dans le ciel à bâbord ses feux glacés. Il fournit les coordonnées appropriées au pilote automatique et fut emporté vers le cœur de la constellation du Bélier.

Pendant le voyage, il étudia la photographie avec minutie et, peu à peu, les banqueteurs prirent une vie statique à deux dimensions. Gersen demanda à chaque visage masculin : « Êtes-vous Howard Alan Treesong ? »

Quelques-uns répondirent avec indignation par la négative, d'autres gardèrent le silence et plusieurs semblèrent le défier d'un air morose, comme pour dire : « Qui que je sois, quoi que je sois... si tu

t'en mêles, c'est à tes risques et périls ! » Et Gersen se prit à examiner l'un d'eux de plus en plus souvent avec une fascination croissante. Une brillante chevelure châtain encadrait un front de philosophe ; des joues creuses étaient reliées à une mâchoire maigre par un revêtement de muscles saillants ; la bouche mince et tendre se retroussait comme au souvenir d'un mauvais tour qu'il aurait joué. Un visage fort et subtil, sensible mais pas doux ; le visage d'un homme capable de tout : ainsi jugea Gersen.

Devant luisait Marhab ; sur la droite évoluait la planète Nouveau Concept et ses trois lunes.

2

Extrait du livre de Michael Yeaton, Théories de la civilisation et mondes civilisés :

Quand l'étudiant se penche sur le développement des mondes nouvellement colonisés, il remarque une situation curieuse et paradoxale, se reproduisant si souvent qu'elle semble être la règle plutôt que l'exception. Le programme idéal d'après lequel s'établit chaque nouvelle société commence – par quelque loi de conduite non encore formulée – à engendrer son impulsion inverse, ou opposée, qui finit par triompher du projet initial. Perversité humaine ? Malice du Destin ? Qui peut le dire ? En tout cas, les exemples se retrouvent partout. Témoin, la planète Nouveau Concept...

À son arrivée au-dessus de Nouveau Concept, Gersen repéra Port-du-Monde et atterrit au terminal du spatioport. La navette, une voiture luisante sur monorail, lui fit franchir les huit kilomètres séparant le terminal de Port-du-Monde ; Gersen fut ainsi gratifié d'une vue des plateaux de Nouveau Concept, envahis à cet endroit par un lourd gazon bleu sombre. À quelque distance, le bleu sombre cédait la place au marron et, dans le lointain, au pourpre. À quinze cents mètres du terminal, le monorail contournait une zone de ruines blanches tombant en poussière, à l'origine un ensemble assez complexe de constructions de style néo-classique à la Palladio : presque une petite ville. À présent, les colonnes étaient ébréchées, brisées ou renversées ; les toits s'étaient en partie effondrés ; les entablements jadis majestueux étaient tachés et rayés. D'abord, Gersen crut que les ruines étaient inhabitées ; puis il remarqua des mouvements çà et là et, peu après, aperçut une troupe d'animaux dégingandés qui traversaient au petit trot une place autrefois majestueuse.

Les ruines furent dépassées ; le monorail entra dans Port-du-Monde et s'immobilisa dans une gare centrale. À un guichet de renseignements, Gersen apprit où se trouvait le bureau local de *Cosmopolis* – un appartement dans une tour de dix étages à quelques

centaines de mètres de la gare – et il s’y rendit à pied.

Port-du-Monde semblait une ville sans rien de remarquable. À part la clarté solaire jaune citron et le parfum particulier de l’atmosphère[5], Gersen aurait pu se croire dans une banlieue d’Avente sur Alphanor, ou d’une douzaine d’autres villes quasi modernes de l’Œcumène. Les habitants portaient des vêtements semblables à ceux d’Avente et des cités de la Terre. Du « nouveau concept », quel qu’il fût à l’origine, plus aucune trace ne demeurait à présent.

Gersen se rendit au bureau de *Cosmopolis* et s’approcha d’un comptoir derrière lequel se tenait un homme d’âge mûr avec une expression rappelant celle d’un oiseau sur le qui-vive, des yeux bleus et une crête de cheveux argentés brillants. Il était mince, soigné ; son maintien sévère et strict contrastait tant soit peu avec sa vêtue sans recherche : un blouson de velours léger à col roulé bleu vif, un pantalon beige clair et des sandales en daim foncé. Il interpella Gersen d’une façon cérémonieusement concise : « Monsieur, vous désirez ? »

— Je suis Henry Lucas, du bureau de Pontefract, répondit Gersen. Je serais heureux d’avoir un court entretien avec Mr. Ailett Mayneth.

— C’est moi. » Mayneth examina Gersen des pieds à la tête. « Henry Lucas ? Je suis allé au bureau de Pontefract et je ne me rappelle pas avoir entendu prononcer votre nom.

— Je porte le titre de « reporter spécial », expliqua Gersen. Je suis en réalité un homme à tout faire ; chaque fois qu’il y a une tâche trop ennuyeuse ou désagréable pour quelqu’un d’autre, j’en suis chargé.

— Je comprends, dit Mayneth. Et qu’y a-t-il de si ennuyeux et de si désagréable ici à Port-du-Monde ? »

Gersen montra la photographie. L’attitude de Mayneth changea aussitôt. « Aha ! C’est de là que vient le vent. Je me demandais ce qui allait se passer. Vous êtes venu enquêter ? »

— C’est exact.

— Hmm. Nous pourrions peut-être nous installer plus confortablement. Monterons-nous dans mon appartement ?

— Comme vous voudrez. »

Mayneth conduisit Gersen vers un ascenseur, qui les emporta tout en haut, au dernier étage. Mayneth fit coulisser sa porte avec une indifférence désinvolte. Gersen entra dans ce qu’il reconnut être le domicile d’un collectionneur avisé et, apparemment, fortuné. Dans toutes les directions, il voyait de beaux objets, d’époques diverses et de lieux d’origine aussi variés. Gersen était incapable d’en identifier avec précision une grande partie : par exemple, deux lampes en céramique d’un gris brun terne. Peut-être du Japon antique ? Il en

savait un peu plus concernant les tapis, du fait du début de sa carrière. Il reconnut deux tapis persans, qui étalaient avec sérénité leurs reflets sous la clarté du soleil, un Quli-Qûn, un Mersilin des Monts Adar de Copus, plusieurs petites carpettes zingaras probablement du Royaume khajar de Copus. Une vitrine en bois satiné offrait à la vue un groupe de porcelaines myrmidènes et de vieux livres précieux, reliés en chagrin et en peau de mouflon, disposés négligemment.

« Comme je n'ai rien de mieux à faire, déclara Mayneth d'un ton qui s'excusait à demi, j'essaie de m'entourer de beaux objets... Je me targue de savoir marchander et je n'aime rien tant que parcourir les bazars dans la campagne de quelque petit monde reculé. Ceci est ce que j'appelle mon bureau. Les livres qui sont ici proviennent exclusivement de la Terre. Un mélange disparate, je le crains. Mais asseyez-vous, si vous le désirez. »

Mayneth effleura un gong du bout des doigts, produisant un son retentissant. Une servante se présenta, une jeune femme d'une curieuse apparence, svelte et souple comme une anguille, avec une chevelure touffue de boucles blanches emmêlées, des yeux couleur d'ardoise dans un petit visage pincé, un petit menton pointu et une mince bouche violacée. Elle portait une courte tunique blanche et se déplaçait avec une démarche bizarre, agile et glissante. Elle dévisagea les deux hommes attentivement, sans la moindre trace de timidité. Gersen fut incapable d'identifier sa race. Il se dit que, si elle n'était pas simple d'esprit, sa faculté de raisonnement devait sûrement sortir de l'ordinaire.

Mayneth siffla entre ses dents, toucha la paume de sa main, leva deux doigts en l'air ; la jeune femme sortit à reculons. Elle revint presque aussitôt avec un plateau, deux chopes et deux bouteilles trapues. Mayneth prit le plateau ; la jeune femme s'éclipsa dans un envol de tunique. Mayneth versa. « Notre excellente bière DeGala. » Il servit Gersen et prit la photographie que Gersen avait posée sur la table. « Très bizarre, cette histoire. » Il s'assit, absorba délicatement une gorgée de bière. « Une femme s'est présentée au bureau, et je lui ai demandé ce qu'elle désirait. Elle a déclaré qu'elle avait des renseignements intéressants qu'elle voulait vendre, pour une somme substantielle. Je l'ai fait asseoir dans mon bureau et je l'ai examinée. Elle avait environ la trentaine, un peu fatiguée ; à la limite de l'avachissement. Toutefois, elle paraissait convenable, encore que terriblement énervée. Ce n'était pas une femme du pays ; elle a dit qu'elle venait directement du spatioport et qu'elle avait absolument besoin d'argent. Je l'ai regardée de nouveau encore plus attentivement, mais je n'ai pas réussi à déterminer son origine. » Mayneth avala d'un air méditatif une gorgée de bière. « J'ai remarqué néanmoins un ou deux petits détails, mais... » Il haussa les épaules,

comme pour écarter le problème. « Elle a commencé à exposer sa proposition. Elle a annoncé qu'elle était en mesure d'offrir un renseignement non seulement unique, mais aussi extrêmement précieux. Ce ne sont pas ses termes exacts, bien entendu. Elle était d'une nervosité telle qu'elle parlait parfois de façon incohérente.

« J'ai risqué une plaisanterie – dans le style collégien, à vrai dire – « Vous m'apportez les indications pour une course au trésor ! »

« Elle s'est fâchée. « Êtes-vous intéressé par ce que j'ai à offrir ? Attention, je veux une belle somme ! »

« Je lui ai répondu que je devais voir pour en juger. Aussitôt, elle s'est mise sur ses gardes. On aurait dit un jeu. À la fin, j'ai déclaré : « Madame, montrez-moi ce que vous désirez vendre, sinon je ne puis vous consacrer plus de temps. »

« Elle m'a demandé dans un murmure : « Connaissez-vous le nom de Howard Alan Treesong ?

« — Oui, certes. C'est le Seigneur des Surhommes.

« — Ne dites pas cela ! Bien que ce soit vrai... J'ai sa photographie. Combien la paierez-vous ?

« — Montrez-moi la photo.

« — Non, il faut d'abord que vous me fassiez une offre substantielle ! »

« J'avoue que j'ai pris une attitude un peu hautaine. Je lui ai demandé : « Comment voulez-vous que j'achète quelque chose sans l'avoir vu ? Est-ce que l'image est fidèle ?

« — L'image est parfaitement fidèle. Il est sur le point de commettre une série d'assassinats. »

« Je n'ai rien répondu et finalement elle a sorti sa marchandise. » Mayneth montra la photographie : « Je l'ai examinée avec soin, puis j'ai questionné : « C'est effectivement une excellente photo, mais qui est Treesong ?

« — Je ne sais pas.

« — Alors, comment savez-vous qu'il est là ?

« — On me l'a dit, quelqu'un qui était au courant.

« — Il plaisantait peut-être.

« — En ce cas, il a été tué pour sa plaisanterie.

« — Vraiment ?

« — Oui, vraiment.

« — Puis-je vous demander votre nom ?

« — Est-ce important ? De toute manière, je ne donnerais pas ma véritable identité.

« — Où la photo a-t-elle été prise ?

« — Si je vous l'indiquais, d'autres personnes en subiraient les conséquences.

« — Madame, soyez raisonnable. Considérez la situation. Vous

me montrez une photographie ; une des personnes, à vous en croire, est Treesong, mais vous êtes incapable de me le désigner.

« — Cela prouve mon honnêteté ! Je pourrais aussi bien désigner n'importe qui sur la photo ; cet homme-là, par exemple.

« — Très juste. À vrai dire, c'est sur lui que se porte mon choix. Tout ceci mis à part et, en tenant pour acquis votre honnêteté, comment savez-vous que l'image est authentique ? Quelqu'un a été tué. Qui ? Sans ces détails, la photographie n'a pas de valeur. »

« Elle a réfléchi un instant ou deux. « Pouvez-vous garantir que tout ceci restera confidentiel ?

« — Naturellement.

« — Un des assistants de Treesong s'appelle Ervin Bosse. Son frère travaillait comme serveur au restaurant où la photo a été prise. C'était aussi mon mari. En bavardant avec Ervin, il a découvert que Treesong assistait au banquet. La photo est prise automatiquement, pour les archives du restaurant, et mon mari a emporté ce cliché qu'il m'a confié. Il m'a expliqué seulement que Treesong figurait sur la photo et avait tué toutes les autres personnes présentes. Cette photo, a-t-il précisé, avait une grande valeur. Le même soir, il a été assassiné. J'ai compris que je serais assassinée aussi, que je rende la photo ou non, alors je suis partie immédiatement, et je ne peux rien dire de plus.

« — Et où se trouve ce restaurant ?

« — Je ne vous le dirai pas. Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez.

« — Je ne comprends pas. Vous m'avez dit le reste.

« — J'ai mes raisons. »

« Les choses en sont restées là. Nous avons eu une longue discussion à propos du prix. J'ai expliqué que j'acceptais de confiance ce qu'elle racontait ; que la photographie ne valait peut-être pas un fifrelin. Elle a acquiescé mais refusé d'en démordre. J'ai demandé : « Combien vous attendez-vous à ce que je donne ?

« — Je veux dix mille UVS[6] !

« — C'est hors de question.

« — Qu'est-ce que vous offririez ? »

« Je lui ai dit que j'avancerais dans l'affaire cent UVS prélevés sur les fonds de la société et cinquante sur ma propre bourse. Elle s'est levée pour s'en aller. Je n'ai pas voulu risquer de perdre la photo. J'ai offert cent de plus et garanti que si *Cosmopolis* utilisait la photo deux cents supplémentaires lui seraient versés.

« Elle a cédé. « Donnez-moi l'argent. Il faut que je parte d'ici tout de suite. Cette photo est dangereuse. » Je l'ai payée. Elle est sortie en courant du bureau et je ne l'ai plus revue. »

Mayneth remplit les chopes de bière DeGala.

« Ensuite, que s'est-il passé ? »

Mayneth s'éclaircit la voix. « J'ai étudié la photo avec grand soin. Je n'ai pas découvert grand-chose comme indices. Les vêtements sont de styles variés et suggèrent des origines diverses. Ils semblent légers, ce qui est l'indication d'un climat chaud. Ces petits sémaphores... je ne les comprends pas. Pas plus que je n'arrive à identifier la nourriture.

— Vous avez fait allusion à un détail ou deux concernant cette femme.

— Effectivement. Ses vêtements étaient de modèle courant, mais elle parlait avec un accent. D'une étoile à l'autre, on entend un millier d'accents et de dialectes. C'est une des choses qui me passionnent et j'ai l'oreille très fine. J'ai écouté attentivement, mais je ne suis pas parvenu à repérer d'où elle était originaire.

— Quoi d'autre ?

— Au coin de chaque œil, elle portait une petite coquille bleue. J'en ai déjà vu de semblables, mais je ne sais pas dans quel pays ces coquilles sont en usage.

— Elle n'a jamais mentionné son nom ? »

Mayneth se frotta le menton. « Le frère de son mari est un certain Ervin Bosse. Elle se sert ou ne se sert pas du même nom.

— Possible. Pas nécessairement probable.

— Mon avis également. Toutefois, ma curiosité était éveillée et j'ai décidé de me renseigner au spatioport, ce que j'ai fait, bien que la piste fût vieille de trois jours. J'ai étudié les listes de passagers, posé des questions et, pour abrégé, disons que je n'ai pas trouvé de « Bosse ». Elle se faisait apparemment appeler Lamar Médrano. Elle avait embarqué sur le vaisseau à un endroit appelé Nœud de la Vierge, sur Spica Six. J'ai vérifié dans l'indicateur des Lignes de l'Univers. Une douzaine de long-courriers différents y font escale. Je doute qu'on puisse repérer sa trace au-delà du Nœud de la Vierge.

— Quand a-t-elle quitté Nouveau Concept ?

— Peut-être jamais.

— Comment cela ?

— Elle avait pris un billet pour Altaïr à bord d'un Spatial Vert, le *Ton de Samarhi*, dont le départ était prévu trois jours après son entretien avec moi. J'ai fait la tournée des hôtels et découvert sa trace à l'Hôtel Diomède où elle avait passé deux nuits. On se souvenait bien d'elle, parce qu'elle était partie sans avoir payé la note.

— Bizarre.

— Sinistre. J'ai approfondi les recherches au Diomède et appris qu'elle avait lié connaissance avec un certain Emmaus Schahar, représentant de commerce en équipements de sport en provenance de Krokinole. Un beau matin, Schahar a réglé sa note et s'en est allé.

Lamar Médrano était sortie le soir précédent et n'avait pas reparu. »

Gersen émit un grognement amer. « Et ce Schahar, qui est-ce ?

— Un personnage taciturne, douxereux, avec de l'argent plein les poches.

— Il n'est pas en ce moment à Port-du-Monde ?

— Il s'est embarqué sur le *Gacy-la-Merveille*. Dont une des escales est le Nœud de la Vierge.

— Intéressant.

— Tout à fait. Je ne sais pas si je dois être rassuré ou non.

— Vous vous demandez pourquoi Mr. Schahar n'est pas venu vous voir ?

— Exactement.

— On peut présumer que Schahar est un innocent représentant qui ne portait qu'un intérêt normal à Lamar Médrano.

— Cela peut se concevoir, en effet.

— En admettant que Schahar ne soit pas un représentant innocent, peut-être que Lamar Médrano a pris peur et s'est enfuie, si bien qu'elle se cache actuellement quelque part sur Nouveau Concept.

— Possible.

— Troisièmement, Lamar est peut-être morte avant d'avoir révélé où elle avait porté la photographie. Peut-être a-t-elle convaincu Schahar qu'elle l'avait expédiée par la poste.

— Peut-être avait-elle deux exemplaires du cliché. Schahar a considéré sa mission comme accomplie et il est à présent satisfait et content de lui. »

Gersen rit. « Quand Howard Treesong lira *Cosmopolis* d'ici peu, Schahar ne sera plus si satisfait ni si content de lui. » Il sortit un stylo et du papier, écrivit quelques mots, plaça dessus cinq cents UVS, poussa le tout vers Mayneth. « Vos frais et un bonus pour travail constructif. Veuillez signer le reçu pour que je puisse me faire rembourser par la caisse centrale.

— Merci, dit Mayneth. C'est vraiment généreux de votre part. Peut-être accepterez-vous de déjeuner avec moi ?

— Ce sera un plaisir. »

Mayneth toucha le gong ; la jeune femme aux cheveux blancs apparut. Mayneth fit des signes et proféra des sons ; la jeune femme sortit, d'un pas glissé souple et silencieux. Elle revint avec de la bière, s'immobilisa pour regarder Mayneth remplir les chopes, fascinée par la mousse, sortant et rentrant vivement sa langue rose buvard.

« Elle adore la bière, dit Mayneth. Je ne lui permets pas d'en boire parce que cela l'énerve. Elle va lécher toute la mousse de nos chopes quand elles seront vidées. »

Avec audace, la jeune femme racla du doigt sur la chope de Gersen un peu de mousse qu'elle mit dans sa bouche. Mayneth lui tapa

sur la main sans grande véhémence – et la jeune femme bondit en arrière comme un chat joueur. Elle siffla à l'adresse de Mayneth, qui siffla en réponse et esquissa un geste ; la jeune femme s'en alla. Au moment de franchir le seuil de la pièce, elle se pencha pour arranger une houppe dans la frange du tapis. Gersen remarqua que, sous la courte tunique blanche, elle ne portait rien.

Mayneth soupira et avala la moitié de sa chope de bière. « Je ne vais pas tarder à quitter Nouveau Concept. J'y suis venu à l'origine comme collectionneur. Les premiers colons avaient créé beaucoup de belles choses : des livres ornés d'enluminures, des marteaux de porte, des instruments de musique. Voyez ce gong, là-bas ; il résonne au moindre effleurement. Les meilleurs sont censés résonner avant même d'être touchés. Quelques-uns ont été exportés, mais les plus beaux ont été cachés dans des grottes. J'ai exploré un millier de kilomètres de cavernes, le goût de l'acquisition l'emportant sur ma claustrophobie. »

Gersen se renversa dans son fauteuil et regarda au-dehors les collines. Le soleil était à son zénith ; sur une crête basse à mi-distance courait une bande d'animaux, qui esquissaient des courbettes et cabriolaient sur de longues jambes maigres. Ils s'enfoncèrent dans l'ombre d'un bosquet et se mirent à brouter des laiches vertes qui poussaient là.

« Ce monde ne semble pas particulièrement bien exploité, dit Gersen. Je ne vois aucun signe d'agriculture.

— On s'y est essayé. Les Capriques détruisent les récoltes avant qu'elles aient grandi. Rien ne les arrête sauf le poison, qui est interdit.

— J'ai remarqué des ruines classiques à proximité du spatioport. Représentent-elles le « Nouveau Concept » ?

— Ce sont les restes de bâtiments qui étaient le cadeau d'un philanthrope fou. Le « Nouveau Concept » était diététique – du végétarisme, en fait, assorti de périodes de méditation. Pendant cinquante ans, les colons ont vécu dans le grand Temple de l'Unité Organique. Ils mangeaient des pousses d'alfa, des feuilles de chou marin et des plantes originaires du pays. La forme humaine est merveilleusement adaptable. Les colons ne se sont que trop bien adaptés et les voici maintenant... » Mayneth désigna la bande d'animaux dégingandés paissant sous les halliers. « ... qui sont en train de déjeuner...

À propos de déjeuner, nous ferions aussi bien d'aller examiner le nôtre. »

Mayneth conduisit Gersen à sa salle à manger, où la jeune femme aux cheveux blancs était debout devant la table qu'elle contemplait avec fascination. Gersen eut une brusque illumination. « C'est une femme du pays ? »

Mayneth hocha la tête. « Ils abandonnent des bébés sur les

collines. Simple négligence, je pense. Parfois, on en ramène en ville et on les élève avec plus ou moins de succès. Pris de bonne heure, ils apprennent à rester propres et à marcher sur leurs jambes de derrière. Pointe-du-Pied que vous voyez ici est intelligente ; elle sert la bière, secoue les oreillers pour les regonfler et se comporte dans l'ensemble de façon convenable.

— Elle est fascinante à regarder, commenta Gersen. Est-elle, disons, affectueuse ?

— L'expérience a été tentée, avec de piètres résultats généralement, dit Mayneth. Êtes-vous curieux ? Touchez-la.

— Où ?

— Eh bien, pour commencer, sur l'épaule. »

Gersen s'approcha de la jeune fille, qui oscilla en arrière, clignant ses grands yeux gris. Gersen tendit la main ; elle émit un bref sifflement cracheur et recula d'un bond, la bouche ouverte pour montrer des dents pointues, les mains dressées et les doigts recourbés.

Gersen battit en retraite avec un sourire. « Je vois ce que vous voulez dire. Ses dispositions sont très claires.

— Quelques garçons du pays se servent comme appât de bonbons à la mélasse, dit Mayneth. Elles aiment ça et, pendant qu'elles mangent, elles ne peuvent pas mordre... Eh bien, voici notre repas. Elle s'en ira maintenant, parce qu'elle ne supporte d'ingérer que de la laitue et de temps à autre un peu de carottes cuites à l'eau. C'est l'inconvénient du végétarisme. »

3

Extrait de *La Vie*, volume I, d'Unspiek, Baron Bodissey :

... Je réfléchis souvent au mot « morale », le plus embarrassant et le plus déconcertant de tous.

La morale suprême ou unique n'existe pas ; il y en a de nombreuses, chacune définissant le mode par lequel un système d'entités exerce son interaction dans des conditions optimales.

L'éminent entomologiste Fabre, observant une mante religieuse en train de dévorer son mâle, s'est écrié : « Quelle abominable coutume ! »

L'homme ordinaire, au cours d'une journée, peut se trouver obligé d'agir selon les termes d'une demi-douzaine de morales différentes. Certains de ces actes, appropriés à un moment donné, peuvent l'instant d'après être considérés comme grossiers ou infamants selon une autre morale.

La personne qui, par exemple, s'attend à ce qu'une banque fasse preuve de générosité, un organisme gouvernemental de souplesse dans l'efficacité et une institution religieuse d'ouverture d'esprit, sera déçue.

Dans chaque cas, ces notions sont immorales. Le pauvre diable pourrait aussi bien découvrir de l'amour chez les mantes religieuses.

De retour sur Aloysius, Gersen se posa au spatioport des Dunes, à quelques kilomètres au sud de Pontefract. L'heure était tardive, l'après-midi d'un sombre gris violacé. Du brouillard montant de la Baie Verre-Vert masquait presque complètement les bâtiments du terminal. Gersen courba la tête et traversa un trottoir de bois flotté patiné par le temps en direction de la gare.

Il se rendit d'abord par chemin de fer souterrain, puis par taxi, à la résidence de Jehan Addels, son conseiller financier et factotum en ce qui concernait ses affaires, aux Grands Battages Sylvestres.

Addels l'accueillit avec son expression habituelle de désapprobation morose que Gersen pensait être un masque

dissimulant de l'estime et aussi bien même de l'affection, encore que ce fût peut-être un peu trop demander d'Addels, dont les vues sur l'humanité et l'univers avaient été décantées par toute une vie de scepticisme méfiant. Son physique en était la parfaite illustration : maigre visage jaunâtre, haut front étroit, long nez mince à la pointe frémissante. Ses cheveux étaient rares et brun-jaune, ses yeux d'un bleu pâle dépourvu d'éclat.

Gersen alla à la chambre qui lui était habituellement réservée, prit un bain, revêtit des habits laissés lors d'un précédent séjour. Il dîna avec Addels et sa nombreuse famille dans une salle à manger majestueuse, à une table éclairée par des bougies. Les couverts étaient d'argenterie ancienne et ils mangèrent dans des assiettes en vieux Wedgwood.

Après le repas, les deux hommes retournèrent au bureau d'Addels lambrissé en *sampang* et s'assirent devant un feu de bois avec du café servi dans une cafetière d'argent.

Gersen sortit la photographie, à la consternation d'Addels.

« J'aimais à croire que vous en aviez fini avec ce genre de chose.

— Pas tout à fait, dit Gersen. Quel est votre avis ? »

Addels feignit la stupidité. « À quel propos ? »

— Nous voulons identifier Treesong et découvrir où il a installé son quartier général.

— Et alors ?

— Peut-être le traînerons-nous devant les tribunaux.

— Bah ! Et peut-être que quelqu'un se fera tuer en étant suspendu à un crochet à quinze cents mètres en l'air, comme c'est arrivé au pauvre Newton Flickery.

— Ah, ça, affreux. Bah, il faut toujours garder l'espoir.

— Alors j'espère que vous n'aurez rien à voir avec cette affaire. Tenez, laissez-moi jeter la photographie au feu. »

Gersen ne lui prêta pas attention et, pour la centième fois, examina le cliché. « Qui est Treesong ? Comment pouvons-nous l'identifier ? »

Addels répliqua avec humeur : « Il se trouve dans un groupe de dix personnes. Les autres doivent le connaître ou, du moins, se reconnaître elles-mêmes. On peut identifier Treesong par élimination des autres.

— Il faut d'abord identifier les autres.

— Pourquoi pas ? Chacun a sûrement de nombreux amis et connaissances. Mais ne parlons plus de cette bêtise. »

Gersen déambula dans les vieilles rues tortueuses de Pontefract. Il s'assit sur des petites places irrégulières, plantées de buis et de giroflées. Il flâna le long de ruelles d'où émanait une odeur de

vieillesse et de pierre humide ; il prit plusieurs repas dans un restaurant perché sur des pilotis noirs pourris au-dessus de la Baie Verre-Vert.

Il vit peu Addels en dehors des dîners d'apparat qu'Addels considérait comme l'élément de base de la vie civilisée. Addels refusait de discuter de ce qui le préoccupait et Gersen ne s'intéressait que modérément aux tractations hautement profitables par lesquelles Addels multipliait la fortune de Gersen.

Le quatrième jour, Gersen arrêta une méthode pour augmenter au maximum la puissance de levage de son unique outil. Depuis plusieurs années, la direction de *Cosmopolis* envisageait la création d'un magazine associé, qui se serait appelé *Évidence*. Une bonne partie du travail préliminaire avait été exécuté. La nouvelle revue s'appuierait largement sur les installations de production et de distribution de *Cosmopolis*, sa politique – sur le plan de la rédaction – ayant pour objectif de séduire une clientèle plus « dans le vent » et moins rassise que celle de *Cosmopolis*.

Par l'entremise d'une série de holdings, Gersen était complètement propriétaire de *Cosmopolis*. Il décréta donc la naissance immédiate d'*Évidence*. Qui fit son apparition du jour au lendemain. Des textes préparés de longue date furent insérés dans les rotatives, et *Évidence* se répandit par les canaux de distribution de *Cosmopolis* jusqu'aux confins de l'Œcumène.

Pour accroître son impact sur le marché, ce premier numéro devait être distribué gratuitement. Il proposait un concours remarquable, qui attirerait inmanquablement l'attention de tous ses lecteurs. Une photographie sur la couverture représentait dix personnes à un banquet. La légende disait :

QUI SONT-ILS ?

DONNEZ LEUR NOM EXACT

ET GAGNEZ CENT MILLE UVS !

Au verso de la couverture figuraient des explications complémentaires. Seuls les trois premiers concurrents qui identifieraient tous les personnages représentés gagneraient des prix. Si aucun ne les nommait tous correctement, alors les trois qui auraient identifié le plus grand nombre de visages recevraient le prix. Six règles complémentaires stipulaient les prix attribués à ceux qui seraient premiers, ou parmi les premiers, à identifier correctement une partie seulement des visages. Les solutions devaient être envoyées à : *Evidence*, Place Corrib, 9-11, Pontefract, Aloysius, Véga VI. Les réponses seraient collationnées par des membres du personnel d'*Évidence*.

Dans tous les endroits où des périodiques étaient en vente, *Évidence* attirait l'œil, d'autant plus que sur sa couverture était imprimé en gros : GRATUIT.

Dans les refuges des toundras salées et gelées d'Irta ; sous les tilleuls de Duptis Major ; aux haltes le long des téléphériques des Monts Midor ; aux kiosques des Grands Boulevards de Paris et d'Oakland ; sur Alphanor, Chrysanthé, Olliphane et Krokinole et sur toutes les autres planètes de l'Amas de Rigel : *Évidence*. Dans les spatioports, les boutiques de coiffeurs, les prisons, les monastères, les bordels, les chantiers de construction : *Évidence*. Des millions d'yeux virent les visages, en général seulement avec un intérêt fugace. Bon nombre étudièrent la photographie avec soin, et même fascination, et en prirent prétexte pour écrire des lettres à la Direction du Concours, *Évidence*. Deux personnes en particulier, séparées par des années-lumière de distance, virent la photographie avec une stupeur totale. Le premier resta assis les sourcils froncés à regarder par sa fenêtre en se demandant le pourquoi de ce concours. Le second, émettant de temps à autre un petit rire ressemblant à un ricanement, saisit sa plume et adressa une lettre à la Direction du Concours, *Évidence*.

Gersen décida d'aller s'installer en ville, plus près des bureaux d'*Évidence*. Addels recommanda l'Hôtel Essuie-Plumes. « Il se trouve à proximité de vos bureaux et c'est certainement la meilleure adresse de la ville, très respectable. » Son regard s'attarda pensivement sur le costume de Gersen. « En fait...

— En fait quoi ?

— Rien. Vous serez très bien à l'Essuie-Plumes. Ils prennent grand soin de leurs clients. Je téléphonerai pour la réservation ; ils acceptent rarement une clientèle nouvelle sans de sérieuses recommandations. »

La façade de l'Hôtel Essuie-Plumes, cinq étages de grès sculpté et de fonte noire cannelée surmontés d'un toit mansardé à la flamande en tuiles de cuivre vert, donnait sur la vieille Place Tara. Un porche discret ouvrait d'abord sur un vestibule, puis un hall de réception, avec le salon d'un côté et la salle à manger de l'autre. Gersen se présenta à un comptoir de marbre brun sculpté, soutenu par des pilastres et des colonnes d'angle en gabbro noir satiné. Les réceptionnistes portaient la jaquette, coupée à l'ancienne mode — d'une ancienneté que Gersen n'évalua pas sur le moment. En fait, le style n'avait pas changé, ne fût-ce que d'une boutonnière, depuis l'inauguration de l'hôtel onze cents ans auparavant. À l'Essuie-Plumes, et dans Pontefract en général, la tradition cédait de mauvaise grâce le

pas à la nouveauté, si même elle daignait s'effacer.

Gersen attendit pendant que le réceptionniste consultait discrètement le portier en chef, les deux jetant de temps à autre un coup d'œil à Gersen. La consultation s'acheva ; Gersen fut conduit à son appartement. Le portier en chef marchait en tête, un assistant s'était chargé du mince bagage à main de Gersen, un troisième portait un coffret gainé de velours. Arrivé à destination, le portier en chef ouvrit le coffret, en sortit une serviette damassée parfumée à la lavande, avec laquelle il essuya d'un geste prompt la poignée qu'il fit alors tourner entre le pouce et l'index. Le battant s'écarta ; Gersen entra dans une suite de pièces à haut plafond, meublées dans un style d'austère confort, à la limite du luxe.

Les portiers parcoururent rapidement les lieux, remettant le mobilier bien droit, essuyant des surfaces avec leurs torchons parfumés, puis s'en allèrent, rapidement et discrètement comme s'ils s'étaient fondus dans l'ombre. Le portier en chef déclara : « Monsieur, le valet de chambre est à votre disposition immédiate pour s'occuper de votre garde-robe. Votre bain est déjà coulé. » Il s'inclina et s'appêta à partir.

« Une minute, dit Gersen. Y a-t-il une clef à la porte ? »

Le portier en chef sourit avec bienveillance. « Monsieur, vous n'avez à craindre aucune intrusion à l'Essuie-Plumes.

— C'est possible. Mais, par exemple, supposez que je sois un négociant en pierres précieuses transportant un paquet de gemmes, et qu'un voleur désire me détrousser. Il n'aurait qu'à marcher jusqu'à ma chambre, ouvrir la porte et me dépouiller de ma fortune. »

Le portier en chef, toujours souriant, secoua la tête. « Monsieur, une chose aussi terrible ne pourrait jamais se produire ici. Ce ne serait pas toléré. Vos objets de valeur sont en parfaite sécurité.

— Je ne porte sur moi aucun objet de valeur, répliqua Gersen. J'ai simplement émis une possibilité.

— L'inconcevable, monsieur, est rarement possible.

— Je suis entièrement rassuré, dit Gersen. Merci.

— Merci, monsieur. » Il se recula comme Gersen allongeait la main. « Le personnel est convenablement payé, monsieur. Nous préférons ne pas accepter de pourboire. » Il inclina la tête d'un mouvement sec et s'en alla.

Gersen prit son bain dans une baignoire-piscine taillée, comme le bureau de la réception, dans un bloc de marbre brun. Il en émergea pour trouver ses affaires soigneusement rangées dans le tiroir du bas d'une armoire ancienne. Le valet, estimant que ses vêtements ne convenaient pas, en avait préparé d'autres neufs : un pantalon d'un discret brun foncé, une chemise à raies blanches et lavande, une cravate en lin blanc, une veste en croisé noir descendant au genou,

ajustée aux épaules, évasée aux hanches.

Avec une résignation mélancolique, Gersen enfila ces nouveaux habits. En tout cas, Jehan Addels serait content.

Gersen descendit dans le hall et se dirigea vers l'entrée principale. Le portier en chef s'avança pour l'intercepter. « Un instant, monsieur, je vais chercher votre capet. » Il tendit un grand chapeau de velours noir avec un large bord retroussé, un ruban vert foncé et une petite houppe raide de poils noirs. Gersen considéra l'objet sans enthousiasme et se serait esquivé si le portier n'avait manœuvré pour se placer entre Gersen et la sortie. « Vous trouverez l'air un peu frais, monsieur. Nous sommes heureux de vous assister dans le choix de la mise appropriée.

— C'est aimable de votre part, dit Gersen.

— Merci, monsieur. Permettez-moi de disposer le chapeau. Comme ceci... Une tenue d'après-midi sera préparée pour vous au coup du deuxième gong. La météo annonce un brouillard humide dérivant, avec averses en fin de journée. »

Dans le vestibule, Gersen s'arrêta pour jeter un coup d'œil à son reflet dans le miroir. Qui était cet exemplaire taciturne de la haute bourgeoisie du Vieux Pontefract qui lui rendait regard pour regard ? Jamais il n'avait porté de déguisement plus trompeur.

Gersen déambula le long des rues tortueuses, sous de hauts bâtiments étroits, traversa les petites places que l'on trouvait partout, chacune avec ses plates-bandes de giroflées, de pensées et de plantes originaires de la planète même comme le bulrastia et l'orteil-de-saint-Olaf. De temps à autre, la brume s'écartait pour permettre à un rayon de lumière de Véga de luire sur la pierre mouillée et d'infuser aux couleurs un soudain éclat dans les massifs de fleurs. Il téléphona à Jehan Addels depuis une cabine publique et proposa un rendez-vous devant le bureau d'*Évidence* à la convenance d'Addels.

« Dans une heure, dit Addels.

— J'y serai. »

Gersen tourna dans la Place Corrib, une voie courte un peu plus large que d'ordinaire et pavée de dalles de granit poli, assemblées en queue-d'aronde, posées fort longtemps auparavant à titre de pénitence par les moines de Saint-Esteban.

La Place Corrib occupait la plus ancienne partie de la Vieille Ville de Pontefract. D'un côté, l'antique monastère estébanite avait été aménagé en bureaux commerciaux ; les immeubles d'en face, bâtis avec des poutres en bois de muscade et de ganthar noirci par les ans, reliées par des équerres de fer noir, dressaient leurs hautes silhouettes lugubres et resserrées – souvent avec, aux étages supérieurs, des fenêtres construites en encorbellement au-dessus de la rue.

Ayant du temps à perdre avant son rendez-vous avec Addels,

Gersen se promena le long de la Place Corrib, regardant les boutiques qui affectaient ici un *éclat*[7] particulier et n'offraient que des marchandises portant la marque de la distinction et de l'élégance : des pâtisseries recherchées et des confiseries d'importation ; des gemmes rares, des perles provenant du rorqual du pays, des cristaux conquis sur des étoiles mortes ; des gants, des cravates, des jarrettières, des mouchoirs ; des parfums, des philtres, le baume magique Duhamel ; des bibelots, des curiosités, des cartons d'art antique : Giotto et Gostwane ; William Snyder et William Blake ; Mucha, Dulac, Lindsay ; Rackham, Nielsen ; Durer, Doré, David Russell.

Gersen s'arrêta dix minutes pour regarder deux automates qui jouaient aux échecs. Les automates étaient Maholibus et Cascadine, personnages du Masque Comique. Chacun avait pris plusieurs pièces ; chacun à son tour, après mûre délibération, jouait. Quand l'un prenait une pièce, l'autre gesticulait avec rage et agitation. Maholibus déplaça une pièce et déclara d'une voix grinçante : « Échec et mat ! » Cascadine poussa un cri de désespoir. Il se frappa le front et tomba de son siège à la renverse. Un instant après, il se releva ; les deux disposèrent les pièces et commencèrent une nouvelle partie...

Gersen entra dans la boutique, acheta les petits joueurs d'échecs et donna l'ordre de les livrer à l'Essuie-Plumes : une des rares occasions de sa vie où il se soit encombré d'un objet futile.

Sa promenade le long de la Place Corrib amena Gersen en face des bureaux des Publications *Évidence*. Il s'arrêta devant la vitrine de l'Horlogicon, pour examiner une pendule qui semblait faite de bouffées et de tourbillons de brume, avec des points de lumière colorée indiquant l'heure. Intéressant mais pas pratique, songea Gersen... Jehan Addels apparut sur la Place Corrib et approcha, posant avec soin un pied devant l'autre. Quelques minutes restaient encore avant l'heure dite. Il fit halte près de Gersen pour reprendre haleine et examiner les bureaux *d'Évidence*. Après un regard indifférent jeté du coin de l'œil sur Gersen, il l'ignora et continua à fixer son attention sur les bureaux *d'Évidence*.

Gersen prit la parole. « Monsieur, attendez-vous quelqu'un ? »

Addels se retourna brusquement, le considéra avec stupéfaction. « Mon cher, je ne vous avais pas reconnu ! »

Gersen eut un sourire glacé. « L'hôtel m'a accordé l'usage de ces vêtements. Le personnel estimait que mon costume habituel était un peu trop ordinaire. » Addels déclara d'un ton didactique : « Une personne témoigne de ce qu'elle est par ses vêtements. Un bourgeois porte des vêtements bourgeois pour marquer son statut, et le statut – que cela nous plaise ou non – est un facteur clé dans les relations humaines. » Gersen dit : « Tout au moins cela me fournit-il un excellent déguisement. »

La voix d'Addels monta vivement d'un ton ou deux. « Pourquoi auriez-vous besoin de vous déguiser ?

— Nous avons affaire, vous et moi, à un homme exceptionnel. C'est un tueur impitoyable mais, en même temps, un paragon de haute distinction bourgeoise qui pourrait loger sans choquer à l'Hôtel Essuie-Plumes. »

Addels fit une grimace morose. « Vous ne vous attendez tout de même pas à le trouver là ?

— Je ne sais pas à quoi je dois m'attendre. Nous publions sa photographie, qu'il avait pris grand soin de dissimuler.

— N'utilisez pas le mot « nous » aussi inconsidérément, je vous en prie. Mais je conviens que le concours va attirer son attention.

— Cela fait partie de mon plan. Il se demandera qui s'intéresse à lui et il se renseignera. »

Addels renifla. « Ou il décidera peut-être simplement de détruire le bâtiment tout entier.

— Je ne le pense pas, dit Gersen. Il voudra découvrir d'abord de quoi il retourne.

— Il tentera de s'infiltrer dans votre organisation. Ce sera très difficile de l'en empêcher.

— Je n'essaierai même pas. Au contraire, en vérité, je lui faciliterai la tâche.

— Dangereux ! Quel bien peut en sortir ?

— Son infiltration devient pratiquement notre infiltration. Nous allons l'attirer à proximité, puis nous employer à arranger une réunion. Vous serez l'intermédiaire...

— Absolument pas ! Jamais ! Vivrais-je cent ans !

— À mon avis, il y aura quelque chose à craindre seulement après que sa curiosité sera satisfaite. »

Addels refusa de se laisser convaincre. « C'est comme de dire à une chèvre attachée à un piquet que le tigre ne mordra qu'après avoir flairé un peu tout autour.

— Je me demande si le parallèle est bien exact.

— Peu importe, je n'ai pas l'intention de participer à ce projet. J'ai eu mon compte de panique et d'angoisse ! Mon travail est d'un autre ordre.

— Comme il vous plaira. Nous établirons nos plans en conséquence. »

Addels n'était pas encore rassuré. « Quand pensez-vous qu'il entrera en action ?

— Dès qu'il verra la photographie. Alors il dépêchera quelqu'un ici pour se renseigner, ou peut-être qu'il se rendra sur place en personne. Nous avons encore quelques jours pour nous préparer.

— Le calme avant la tempête », marmonna Addels.

Gersen rit. « N'oubliez pas, c'est nous qui échafaudons les plans, pas Treesong. Venez, je vous emmène déjeuner à l'Essuie-Plumes, si vous croyez qu'on vous laissera entrer dans la salle à manger. »

Sur la porte des bureaux *d'Évidence* apparut une affiche :

AVIS AU PUBLIC

EMBAUCHE DE PERSONNEL : DES EMPLOYÉS A TITRE TEMPORAIRE SONT DEMANDÉS POUR AIDER AU DÉPOUILLEMENT DU CONCOURS D'IDENTIFICATION DE LA PHOTOGRAPHIE. IL EST PRÉFÉRABLE, MAIS PAS ESSENTIEL, QUE LES POSTULANTS PRENNENT RENDEZ-VOUS POUR UNE ENTREVUE.

Le postulant, à son entrée dans les bureaux *d'Évidence*, se trouvait dans un vestibule divisé par un comptoir. À gauche, il y avait une porte avec un écriteau annonçant :

SALLE DE DÉPOUILLEMENT DU CONCOURS
ACCÈS RÉSERVÉ
AU SEUL PERSONNEL AUTORISÉ

Sur la porte de droite était imprimé :

BUREAU DE LA RÉDACTION

Au comptoir, le postulant était accueilli par Mrs. Millicent Ench, une dame d'âge mûr aux cheveux noirs, à la manière expéditive, qui portait invariablement, jour après jour, une longue jupe noire, un corsage bleu pâle avec une ceinture-écharpe rouge, une visière rouge sur la tête, des chaussures noires vernies dont le laçage montait au-dessus des chevilles. Mrs. Ench opérait un tri, rejetant ceux des postulants qui ne répondaient manifestement pas aux critères choisis. Les autres, elle les envoyait dans la pièce voisine où ils remplissaient une formule de demande d'emploi sous les yeux du chef du personnel. Celui-ci était Mr. Henry Lucas qui, à en juger d'après ses vêtements, se prenait pour un patricien de la distinction la plus raffinée. Ses traits étaient agréables encore qu'un peu durs ; sa bouche était grande, mince et incurvée. Des boucles noires étaient disposées avec soin sur son front et le long de ses joues légèrement olivâtres.

Après un banal échange de quelques mots avec les postulants, Henry Lucas les faisait asseoir dans des boxes, face au mur, et leur demandait de répondre à un questionnaire. Les boxes et les tables étaient apparemment improvisés et construits sommairement pour la circonstance. En réalité, ils contenaient et dissimulaient des

enregistreurs de sensations et des appareils d'évaluation de stress exceptionnellement sensibles qui notaient le plus léger frémissement du postulant, chaque battement de paupière, chaque variation de pression sanguine, chaque altération des ondes cérébrales. Ces indications, au moment de leur relevé, se traduisaient en lumières de couleur sur le bureau de Gersen et en marques colorées sur un fac-similé du questionnaire.

Gersen avait composé ce questionnaire avec soin, afin que les réponses et les réactions qui leur étaient associées fournissent le maximum de renseignements, encore que les questions en elles-mêmes eussent une apparence anodine.

Les premières questions étaient sans détour, pour établir une situation normale et étalonner le matériel.

Nom	Sexe	Âge
.....		
Nature	de	l'emploi
.....		
Adresse	dans	cette
.....		
Lieu	de	naissance
.....		
Nom des Parents :		
Père	Adresse	
.....		
Mère	Adresse	
.....		
Profession	du Père	de la Mère
.....		
Lieu de naissance du Père de la Mère		

Le groupe des questions suivantes, avait prévu Gersen, augmenterait passablement la tension nerveuse de tout autre qu'un postulant normal.

Depuis combien de temps habitez-vous à cette adresse ?

.....
Références dans cette ville (donnez-en au moins deux.

Ces personnes seront peut-être consultées concernant votre personnalité et votre compétence) :

1

2

3

Adresse précédente, le cas échéant

.....
Indiquez au moins deux personnes qui vous ont connu(e) à cette adresse (elles seront peut-être consultées) :

1

2

3

Votre adresse antérieure à l'adresse mentionnée ci-dessus,
le cas échéant

.....
Indiquez au moins deux personnes qui vous ont connu(e) à cette adresse :

1

2

3

NOTE : *Vous comprendrez qu'étant donné les circonstances
Évidence doit s'assurer de l'intégrité de son personnel.*

Les questions suivantes étaient prévues pour susciter le maximum de tension chez toute personne désireuse de se présenter sous de fausses apparences.

Si vous n'habitez pas la ville, pourquoi êtes-vous venu(e) à Pontefract ? (Donnez des raisons précises. Ne généralisez pas.)

.....
Le personnel du concours doit nécessairement être impartial. Examinez la photographie figurant ici, qui est soumise aux concurrents. Connaissez-vous ou reconnaissez-vous une des personnes représentées ? Inscrivez un « O » dans les cases des personnes que vous NE CONNAISSEZ PAS. Noircissez les cases des personnes que vous CONNAISSEZ.

12345678910

□□□□□□□□□□

(Regardez dans le sens des aiguilles d'une montre à partir du centre gauche en bas.) Quel est son nom, ou leurs noms ?

.....
(Inscrivez les noms avec le numéro correspondant.) Comment avez-vous fait sa/leur connaissance ? (Soyez précis.)

.....
Si vous êtes engagé(e), quand pouvez-vous commencer à travailler ?
.....

Les postulants à un emploi ne tardèrent pas à se présenter au bureau : des étudiants du Séminaire de Saint-Griegand et de l'Académie Celtique et un nombre égal de femmes d'un certain âge qui avaient du temps libre. Gersen appliqua avec rigueur ses senseurs à chaque postulant, afin d'ajuster le mécanisme et de vérifier l'exactitude de ses méthodes. En dehors de quelques fluctuations et d'exceptions sans importance, son système d'impressions colorées garantit l'innocence de chaque postulant. Parmi ceux-ci, Mrs. Ench – qui supervisait aussi le processus de jugement – sélectionna un groupe pour traiter les réponses qui commençaient à affluer. Chaque enveloppe à son arrivée au bureau passait dans un numéroteur afin d'établir l'ordre de priorité de sa réception.

Gersen en personne ouvrit et examina un certain nombre d'enveloppes, mais trouva une grande disparité de réponses, ne donnant aucun résultat positif.

Dans l'après-midi d'une journée particulièrement ensoleillée, en revenant de déjeuner, Gersen découvrit parmi les postulants une svelte et mince jeune femme rousse, qui éveilla aussitôt son intérêt pour au moins deux raisons. Premièrement, elle était très jolie dans un style qui était à la limite de l'exceptionnel. Son visage, plutôt large au front et aux pommettes, plongeait en oblique sur des joues plates jusqu'à un menton petit et une bouche rose aux lignes courbes qui, même immobile, semblait pleine de promesses attirantes. Ses yeux gris-bleu, sous des cils noirs, étaient clairs et directs. Elle était peut-être un peu plus petite que la moyenne mais bâtie d'un matériau apparemment résistant ; elle était hâlée de séduisante façon, comme si elle passait une grande partie de son temps au-dehors. Elle aurait pu être une étudiante d'un des établissements de la ville, mais Gersen ne le pensait pas. Il l'avait remarquée d'abord par sa fenêtre, alors qu'elle était de l'autre côté de la rue, vêtue d'un pantalon gris clair, ceint d'une large ceinture noire, avec une cape gris clair, pas du tout à la mode de Pontefract... Elle était restée immobile un moment, le visage morne, puis elle avait redressé les épaules, traversé la rue, hors du champ de vision de Gersen. Une ou deux minutes plus tard, Mrs. Ench l'avait introduite dans le bureau de Gersen.

Il lui jeta un bref coup d'œil. L'expression morne avait disparu ; la jeune femme semblait à présent maîtresse d'elle-même, et c'était la seconde raison de l'intérêt que lui portait Gersen. Il y en avait une troisième surgissant de son inconscient – et peut-être la plus

importante de toutes.

Elle s'exprimait d'une voix agréable et voilée, avec une trace d'accent que Gersen fut incapable d'identifier. « Monsieur, vous offrez des emplois ?

— Aux personnes qualifiées, dit Gersen. Je suppose que vous êtes au courant du concours *d'Évidence* ?

— J'en ai entendu parler.

— Nous avons besoin d'employés à titre temporaire pour le dépouillement du concours et nous engageons aussi du personnel permanent. »

Elle réfléchit à cette réponse. Gersen se demanda si sa candeur était réelle ou très soigneusement étudiée. Il prit soin d'accentuer sa politesse mi-débonnaire mi-hautaine. Elle avança une suggestion courtoise. « Peut-être pourrais-je débiter comme employée pour le concours et ensuite, si je travaille bien, vous pourriez m'attribuer un poste permanent.

— C'est certainement possible. Je vais vous demander de remplir ce formulaire, qui s'explique de lui-même. Veuillez répondre à toutes les questions. »

Elle jeta un coup d'œil au questionnaire et proféra une légère exclamation étouffée. « Tant de questions ?

— Nous les estimons nécessaires.

— Vous faites une enquête aussi approfondie pour tous ceux que vous engagez ? »

Gersen répliqua d'une voix neutre : « Une somme considérable est engagée dans le concours. Nous devons nous assurer que notre personnel est d'une honnêteté absolue.

— Je comprends. » Elle prit le formulaire et se dirigea vers le box.

Feignant de s'occuper de paperasses, Gersen appuya sur un commutateur et se mit à observer deux écrans posés sur son bureau, tandis que la jeune femme rousse remplissait le formulaire. Sur celui de gauche apparut son visage, sur celui de droite le questionnaire et les voyants lumineux colorés indiquant le verdict des détecteurs de stress.

Elle avait commencé à écrire.

Nom : Alice Wroke

Sexe : Féminin

La question sur le sexe et sa réponse, attestant un état évident, constituaient la référence de base pour l'étalonnage des instruments. Il était concevable que, dans le cas d'un homme déguisé en femme, la question provoque un stress, déformant ainsi l'interprétation de toutes

les autres lectures. En plus des indicateurs lumineux colorés, un graphique enregistrait les réponses en termes d'unités absolues ; ce qui permettait donc d'identifier les réponses anormales. Dans la pratique, les index à code coloré avaient fourni des renseignements sûrs. Les lumières bleues signifiaient maintenant qu'Alice Wroke avait énoncé véridiquement son nom et son sexe ; encore que la lumière, avant qu'elle écrivît son nom, fût devenue rose l'espace d'un instant comme si elle avait songé à utiliser un faux nom. Les avertissements du subconscient de Gersen se trouvaient apparemment justifiés. Surprenant ! Il avait espéré que Treesong tenterait une infiltration dans *Évidence*, mais que l'infiltré soit quelqu'un comme Alice Wroke était vraiment inattendu. Gersen sentit monter en lui une vague d'excitation primitive. La partie avait commencé. Son propre pouls battant plus vite, Gersen regarda Alice Wroke écrire les réponses aux questions qu'il avait préparées.

Âge : 20[8]

Une lumière bleu clair : pas de dissimulation.

Nature de l'emploi désiré :

Ici, Alice hésita. La couleur, passant du bleu au bleu-vert, indiquait l'indécision plutôt que le stress. Elle inscrivit :

Secrétariat ou journalisme. Je suis qualifiée pour l'un et l'autre.

Tandis qu'elle écrivait la dernière phrase, le bleu-vert tira momentanément sur le vert, comme si peut-être elle n'était pas aussi sûre de sa qualification qu'elle le prétendait... Elle hésitait encore et le vert se fit graduellement plus intense et plus acide. Elle ajouta à sa réponse :

Toutefois je suis prête à occuper n'importe quel emploi et à faire ce que l'on me demandera.

Comme elle étudiait la question suivante, la couleur redevint bleu-vert, indiquant un état de tension accrue.

Adresse dans cette ville :

La couleur ne bougea pas d'un iota. Alice écrivit :

C'était un grand hôtel cosmopolite au cœur de la ville, fréquenté par les touristes et des voyageurs d'outre-planète, considérablement moins prestigieux que l'Essuie-Plumes, mais non sans élégance et assurément pas bon marché. Alice Wroke ne semblait pas dans le besoin pour le moment.

Lieu de naissance : Débarcadère du Gué Noir, Terranova, Dénébola V.

Nom des parents :

Père : Benjamin Wroke

Adresse : Isle Sauvage

Profession : Ingénieur

Mère : Eileen Sversen Wroke

Adresse : Isle Sauvage

Profession : Comptable

Ces questions reçurent leur réponse sans stress, à l'exception de *Profession du père*, où la lumière devint vert-jaune.

Ensuite commençaient les questions prévues pour augmenter la tension d'un dissimulateur.

Depuis combien de temps habitez-vous à cette adresse ?

Alice avait désamorcé le piège en donnant comme adresse un hôtel de tourisme. Cependant l'indicateur passa au vert vif quand elle écrivit :

Deux jours.

Références dans cette ville (Donnez-en au moins deux) :

1. Mahibel Wroke

Les Blaouens, Rue Gungold

2. Sean Paldester

Allée du Vallon Boisé, Tuorna.

À cette réponse, l'indicateur lança placidement une lueur bleue. La première personne était manifestement une parente, comme pouvait l'être la seconde qui habitait à Tuorna, un village voisin.

Adresse précédente, le cas échéant :

Le bleu devint vert, puis jaune le temps d'un éclair. Gersen qui

observait le visage d'Alice la vit serrer les lèvres, puis se pencher en avant avec une expression résolue ; simultanément, l'indicateur redevint bleu en repassant par le vert. Elle écrivit :

Isle Sauvage, Cythèrea Tempestre.

Les références étaient :

1. *Jason Bone*

Isle Sauvage

2. *Jade Channifer*

Isle Sauvage

A la question suivante, concernant l'adresse antérieure à l'adresse précédente, elle répondit sans tension :

1012 — 792e Avenue, Débarcadère du Gué Noir,

Terranova, Dénébola V.

Comme références, elle cita :

1. *Dain Audenave*

1692 — 753e Avenue

2. *Willow Tarras*

1941 - 777e Avenue.

Les questions suivantes étaient celles destinées à provoquer la tension maximale.

Si vous n'habitez pas dans cette ville, pourquoi êtes-vous venu(e) à Pontefract ?

Comme Alice étudiait la question, l'indicateur devint jaune puis passa à l'orange. Sa tension diminua... l'indicateur revint au vert. Elle écrivit :

Pour obtenir un emploi.

Tournant la page, Alice découvrit la photographie du concours, et la question :

Connaissez-vous ou reconnaissez-vous une des personnes représentées ici ?

Le voyant devint jaune, puis orange. Elle réfléchit un instant et la couleur vira au jaune-vert. Alice se mit à remplir toutes les cases avec des O. A la case 6, le voyant se fit rose. Elle tourna vivement la page, pour éviter de regarder la photographie, et sa tension diminua

lentement jusqu'au vert.

Quel est son nom, ou quels sont leurs noms ?

La lumière témoin brilla d'un feu vermillon. Alice répondit à la question par un trait de plume.

Comment avez-vous fait sa/leur connaissance ?

La lumière devint rouge vif. Alice répondit par un second trait de plume.

Si vous êtes engagé(e), quand pouvez-vous commencer à travailler ?

La lumière repassa vivement au vert et au bleu-vert, comme avec soulagement.

Immédiatement.

Le questionnaire était maintenant rempli. Tandis qu'Alice le relisait, Gersen étudia son visage. Cette svelte jeune femme rousse était l'instrument de Howard Alan Treesong. Vraisemblablement, elle le connaissait sous un autre nom et, dans ce cas, elle était ou n'était pas au courant de sa réputation. La vérité se ferait jour inévitablement... Gersen se mit debout et traversa la pièce d'un pas nonchalant. Elle leva les yeux avec un sourire mal assuré. « Je viens de finir. »

Gersen parcourut rapidement les réponses. « Cela paraît parfait... Vous êtes originaire de Terranova, je vois.

— Oui. Ma famille a déménagé dans la constellation de la Vierge il y a cinq ans. Mon père est... heu, un consultant à Isle Sauvage. Vous êtes allé là-bas ?

— Non. Si j'ai bien compris, l'environnement est assez différent d'ici. » Gersen s'appliqua à parler d'un ton de désapprobation lassée.

Alice le toisa d'un regard dépourvu d'expression à part une lueur brève de surprise. Elle répliqua d'une voix neutre : « Oui. C'est une sorte de pays de rêve, pas tout à fait réel.

— Par pure curiosité, dites-moi, pourquoi en êtes-vous partie ? »

Alice haussa les épaules. « Je voulais voyager et voir un peu les autres mondes.

— Avez-vous l'intention d'y retourner ?

— Je ne sais pas. Pour le moment, la seule chose qui m'intéresse est de travailler pour *Évidence*. J'ai toujours désiré être journaliste. »

Gersen marcha lentement de long en large, les mains derrière le dos, image d'une pompeuse élégance. Il déclara avec gravité : « Permettez que je m'absente un instant pour consulter Mrs. Ench. Je vais voir quels postes sont disponibles.

— Je vous en prie, monsieur. »

Gersen se rendit dans la salle du concours où une douzaine d'employés dépouillaient de grands tas de lettres-réponses. Il consulta l'écran terminal de l'ordinateur. Treize personnes avaient déjà identifié le numéro sept comme étant John Gray ; et dix connaissaient le numéro cinq comme étant Sabor Vidol : identifications qui pouvaient fort bien être considérées comme exactes. L'homme grand et maigre au front de philosophe et à la mâchoire de renard était connu sous divers noms : Bentley Strange, Fred Framp, Kyril Kyster, Mr. Wharfish, Silas Sparkhammer, Arthur Artleby, Wilton Freebus, une douzaine d'autres encore.

Gersen revint dans son bureau. Alice Wroke était allée s'asseoir sur une chaise près de sa table. Gersen s'immobilisa pour la regarder, admirant le plaisant accord entre ses boucles cuivrées et son teint d'ivoire bruni par le hâle. Elle sourit. « Pourquoi m'examinez-vous ainsi ? »

Gersen parla de sa voix la plus pompeuse et la plus nasale : « A tout le moins, Miss Wroke, vous êtes extrêmement décorative, en vérité. Cependant, si vous choisissez de faire partie de notre personnel, je vous demanderai de vous habiller un peu plus sobrement.

— Alors je vais être engagée ?

— Ce soir, nous vérifierons vos références, et je suis sûr qu'elles conforteront l'opinion favorable que j'ai de vous. Je vous suggère de vous présenter pour travailler demain au deuxième gong.

Merci beaucoup, Mr. Lucas. » Le sourire d'Alice ne traduisait guère de satisfaction. Elle semblait plutôt tendue et découragée. « Où travaillerai-je ?

— En ce moment, Mrs. Ench a ce qu'il lui faut comme personnel ; toutefois, j'ai besoin d'une assistante qui me remplace au bureau quand je m'absente. Je pense que vous avez les qualifications requises pour cet emploi.

— Merci, Mr. Lucas. » Alice se leva. Elle jeta à Gersen par-dessus son épaule un coup d'œil invitant, réservé, déconcerté, triste et craintif en égales proportions.

Elle sortit du bureau. Gersen la regarda s'éloigner. Curieux, extrêmement curieux.

4

Un ancien collègue évoque le souvenir de Howard Alan Treesong à l'époque où ce dernier, alors âgé d'environ dix-huit ans, travaillait avec lui à Philadelphie, dans l'usine de la *Société des Bonbons de l'Élite*.

« Il était toujours en mouvement, instable, imprévisible, comme une flaque de vif-argent sur une table, mais je me suis toujours bien entendu avec lui. Il avait l'air doux et raisonnable. Il était en tout cas intelligent et amusant, et il avait un penchant pour les farces extravagantes. Parfois, il poussait la plaisanterie trop loin. Un jour, il avait apporté un petit carton plein d'insectes morts – des cancrelats, des bourdons, des scarabées, et il avait soigneusement préparé une boîte de chocolats fourrés, chaque bonbon contenant un gros insecte. Il l'a donnée au service des expéditions et m'a dit avec un air rêveur : « Je me demande qui va recevoir ma petite surprise. »

« Mais ce n'est pas cela qui l'a fait renvoyer. Il y avait une vieille dame farfelue nommée la Grosse Aggie qui portait toujours des bottines noires, qu'elle enlevait quand elle s'asseyait pour travailler. Howard a subtilisé les chaussures et les a remplies jusqu'en haut de beurre de cacahuète pour l'une et de notre *Caramel Suprême Délice* pour l'autre, puis les a remises en place sous la chaise d'Aggie. « Ce tour a coûté sa place à Howard. Je ne l'ai jamais revu. »

Le lendemain matin, Alice Wroke se présenta aux bureaux d'*Évidence* vêtue d'une jaquette et d'une jupe taillées dans une douce étoffe bleue qui enserrait étroitement ses hanches minces. Un ruban noir retenait ses cheveux roux orangé ; elle offrait une image séduisante quand elle s'encadra dans le chambranle de la porte en vieux bois noir. Elle avait assez d'intelligence pour s'en rendre compte, Gersen en était persuadé. Le costume ne se conformait guère au conservatisme qu'il avait recommandé, mais il décida de ne pas

relever le fait ; il ne gagnait rien à exagérer son rôle de mannequin solennel. Alice Wroke, qui semblait non seulement intelligente mais aussi perspicace, ne s'y laisserait peut-être pas prendre.

« Bonjour, Mr. Lucas, dit Alice d'une voix douce. Que désirez-vous que je fasse ? »

Ce matin-là, le valet de chambre de l'Essuie-Plumes avait préparé pour Gersen un pantalon gris à rayures lavande, une redingote noire ajustée aux épaules mais évasée aux hanches, avec une chemise à col montant et une cravate rayée noir et lavande, costume que le portier en chef avait complété par un chapeau noir au bord incliné de côté dans le style petit-maître et orné d'un ruban violet. Dans ce costume, Gersen se sentait bridé et comprimé ; il n'aurait eu qu'à bomber le dos pour faire craquer la redingote. Sa gêne et son agacement, joints à l'obligation de relever haut le menton au-dessus du col raide, lui imposait un maintien qui pouvait aisément être interprété comme du dédain présomptueux envers la vile tourbe qu'il était contraint de fréquenter. Bah, marchons comme ça, songea Gersen. Il déclara, d'un ton assorti à son costume :

« Miss Wroke ! J'ai consulté Mrs. Ench et, temporairement du moins, vous me seconderez, en tant que secrétaire particulière. Je me découvre avec plus de paperasserie sur les bras que je ne le désire et, si je puis me permettre de le dire, vous ajoutez une note de couleur dans un bureau par ailleurs bien terne. »

Alice Wroke eut une petite grimace involontaire de contrariété, qui amusa Gersen. Une situation très bizarre. Alice Wroke, si elle était intimement associée à Howard Alan Treesong, devait être une femme vraiment perverse. Difficile à croire... Gersen inventa du travail pour occuper Alice et sortit consulter le tableau des résultats.

Le courrier reçu remplissait à présent un bac. Six employés ouvraient les enveloppes, examinaient le contenu, introduisaient l'information dans l'ordinateur. Gersen alla vers l'écran du terminal au bout de la pièce, dont lui seul et Mrs. Ench avaient le droit de se servir. Il toucha un bouton pour avoir la classification à jour.

Dix-neuf personnes désormais avaient identifié le numéro 7 comme étant John Gray, des Quatre Vents, sur Alphanor ; son identité pouvait être considérée comme exacte. De même pour le numéro 5, Sabor Vidol, de Londres, sur Terre ; le numéro 1, Sharrod Yest, de Nova Bactria, et le numéro 9 : A. Gieselman, de la Longue Promenade, Espandencia, Algenib IX. Le numéro 6 était connu dans tout l'Oécumène sous divers noms : Kyril Kyster, Timothy Trimmings, Bentley Strange, Fred Framp, Silas Sparkhammer, Wilson Wharfish, Obéron. Le numéro 4 était cité deux fois comme étant Ian Bilfred, de l'Institut Technique de Pallas, à Pallas, Alcyone.

Gersen revint à son bureau et, au moment d'en franchir le seuil,

n'oublia pas de se remettre dans la peau de Henry Lucas.

Pendant son absence, Alice avait changé de tactique. À présent, pour mieux manipuler cet imbécile costumé en mannequin de mode, elle voulait essayer l'affabilité désinvolte, peut-être même un brin de flirt. Autant ça qu'autre chose, songea Gersen. Pourquoi pas ?

« Je me demande si je n'ai pas lu vos articles, Mr. Lucas. Votre nom est bien connu.

— C'est possible, Miss Wroke, tout à fait possible.

— Vous êtes-vous spécialisé dans une branche particulière ?

— Le crime. Le vice. Les atrocités. »

Alice le regarda d'un œil méfiant. « Vraiment ? »

Gersen se rendit compte que, l'espace d'un instant, il avait laissé tomber son masque. Il fit un geste négligent.

« Il faut bien que quelqu'un parle de ces choses-là. Sinon comment le public serait-il au courant ?

— Mais vous ne semblez guère du genre à vous passionner pour de pareils thèmes.

— Ah ? Lesquels me conviendraient, à votre avis ? »

De nouveau, Alice lui décocha un coup d'œil intrigué et méfiant. « Des sujets raffinés, dit-elle avec animation. Les meilleurs restaurants, par exemple. Ou les vins de la Terre. Ou le lait-de-lis[9] ou la manière de danser le Si Shi Shim. »

Gersen eut un hochement de tête mélancolique. « Ce ne sont pas mes sujets. Et vous-même ?

— Oh, je ne suis spécialiste en rien.

— Ce Si Shi Shim, comment se danse-t-il ?

— Eh bien... il est nécessaire d'avoir la musique appropriée. Des gongs, des flûtes à eau, un kurdaitsi... c'est un animal apprivoisé assez répugnant qui couine quand on lui tire la queue. Les costumes se composent principalement de bracelets de cheville en plumes, mais ni les danseurs ni les spectateurs n'ont l'air de s'en formaliser. À la vérité, je le danse mal, pour ne pas dire que je ne sais pas le danser du tout.

— Oh, allons, je suis sûr que vous êtes trop modeste. Faites-moi une démonstration.

— Je vous en prie, Mr. Lucas. Si on venait à jeter un coup d'œil dans le bureau et qu'on me voit tourner et virer de-ci de-là, que penserait-on ?

— Très juste, dit Gersen. Nous devons donner l'exemple du décorum. Du moins pendant les heures de travail. Où habitez-vous, maintenant ?

— Toujours à l'Auberge de Saint-Diarmide. » Alice Wroke avait répondu avec réserve et froideur.

« Vous êtes seule ici ? Je veux dire, vous n'avez pas d'amis ou de parents dans la ville ?

— Je suis absolument seule, Mr. Lucas. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Simple curiosité, Miss Wroke. J'espère que vous n'en êtes pas offensée ? »

Alice eut un haussement d'épaules indulgent et recommença à s'occuper du travail que Gersen, non sans mal, avait inventé pour elle.

À midi, la camionnette d'un traiteur arriva sur les lieux. Le déjeuner fut servi à Mrs. Ench et ses employés dans un petit réfectoire ; à Gersen et Alice Wroke dans le bureau de Gersen.

Alice exprima sa surprise de cet arrangement. « Pourquoi ne mangeons-nous pas tous ensemble ? J'aimerais savoir où en est le concours. »

Gersen secoua la tête d'un air magistral. « Ce n'est pas possible. Mes supérieurs ont exigé le maximum de précautions, du fait de la rumeur en particulier.

— La rumeur ? Quelle rumeur ?

— Un criminel notoire s'intéresse au concours : voilà la rumeur. Pour ma part, je suis sceptique. Cependant, qui sait ? Nous avons même prévu de quoi faire coucher ici nos employés. Ils ne quitteront les lieux qu'après la désignation d'un gagnant.

— Cela semble un peu exagéré, dit Alice. Qui est ce criminel notoire ?

— Pure sottise, déclara Gersen dédaigneusement. Je me refuse à propager de pareilles absurdités ! »

Alice prit un ton hautain. « Cela ne m'intéresse nullement, au fond. » Et, pendant le déjeuner, elle se replia sur elle-même, jetant de temps à autre des regards noirs à Gersen.

Après le déjeuner, Gersen imagina d'autres travaux pour Alice, puis plaça avec soin sur sa tête le chapeau au bord incliné. « Je serai absent une heure ou deux.

— Très bien, Mr. Lucas. »

Gersen se dirigea vers l'Hôtel Essuie-Plumes. De sa chambre, il appela l'Auberge de Saint-Diarmide. « Miss Alice Wroke, s'il vous plaît. »

Après une pause, le réceptionniste répondit : « Miss Wroke n'est pas présentement dans l'hôtel, monsieur.

— Je crois qu'elle occupe la chambre 262 ?

— Non, monsieur, c'est la 441.

— S'y trouve-t-il une autre personne de sa famille ?

— Elle est seule, monsieur. Voulez-vous laisser un message ?

— Non, ce n'est rien d'important.

— Merci, monsieur. »

Gersen rassembla divers objets, les enferma dans une valise. Pour éviter des difficultés avec la réception, il changea ses vêtements

pour une tenue d'après-midi, puis quitta l'hôtel.

À ce moment de la journée, la pause thé de l'après-midi, les vieilles rues humides de Pontefract étaient bondées d'hommes en costume marron et noir au pantalon à pattes d'éléphant et de femmes plantureuses aux joues roses, en cape noire et volumineuses jupes à dessins. Gersen arriva bientôt à l'Auberge de Saint-Diarmide. Il entra et examina le hall, mais ne vit rien de propre à stimuler sa vigilance.

Il s'approcha de la réception et feignit de faire des calculs sur une feuille de papier. L'employé l'observa un instant, puis vint à lui. « Puis-je vous être utile, monsieur ? »

Gersen inscrivit quelques chiffres sur son papier tandis que l'employé le regardait d'un air perplexe. « Il me faut une chambre pour plusieurs jours, mettons même une semaine, pendant le Congrès des Numérologues. Les vibrations mathématiques indiquent le chiffre 441 et je veux louer la chambre qui porte ce numéro. » Gersen posa une UVS sur le bureau de la réception et l'employé s'empessa de consulter son écran.

« Dommage, monsieur ! Cette chambre est déjà occupée.

— Alors il me faut soit la 440 soit la 442.

— Je puis vous donner la 442, monsieur.

— Parfait. Je suis Aldo Brise. »

Une fois installé dans la chambre 442, Gersen alla vers le mur et plaqua un micro contre la boiserie. De la 441 ne provenait aucun son.

Dans l'angle, il s'agenouilla, fora un tout petit trou et inséra un capteur de son presque invisible. Il le relia à un enregistreur, qu'il brancha sur le téléphone. Il plaça l'enregistreur dans un tiroir, mit le circuit en marche, effectua des tests et s'en alla.

Il retourna à son bureau où il entra, traversa la pièce à pas comptés, ôta soigneusement son chapeau, le posa sur une étagère. Puis il gratifia Alice d'un hochement de tête majestueux, auquel elle répondit par un murmure réservé et un regard en coin discret filé sous ses longs cils noirs. Gersen s'installa à sa table avec un grognement, resta assis cinq minutes à contempler le vide en fronçant les sourcils, comme s'il était plongé dans ses réflexions. Puis il se leva, sortit dans le couloir et se rendit à la salle de dépouillement.

Les employés étaient dans le plein feu du travail. Gersen examina la liste établie par l'ordinateur. L'identification pouvait néanmoins être considérée comme terminée pour tous les personnages, à l'exception du numéro 6, qui était connu sous divers noms. Jusqu'à présent, personne n'avait cité celui de Howard Alan Treesong.

Gersen revint à son bureau. Alice leva les yeux. « Comment se passe le concours ?

— Extrêmement bien, du point de vue promotion. Les résultats

dépassent de dix-sept pour cent notre estimation.

— Mais personne n'a gagné le grand prix ?

— Pas encore.

— Pourquoi avez-vous choisi cette photo-là, en particulier ? »

Gersen se dirigea vers son bureau et s'assit avec la gravité d'un juge. Il déclara de sa voix nasale : « Je n'ai jamais estimé à propos de m'en enquérir. »

Alice pinça les lèvres mais ne dit rien.

Au bout d'un moment, Gersen réunit le bout de ses doigts. « Je pense que je peux vous informer, bien entendu à titre absolument confidentiel, que tous nos personnages sauf un ont été identifiés correctement. »

Alice haussa les épaules avec indifférence. « Cela ne m'intéresse pas tellement, Mr. Lucas.

— Allons, allons, dit Gersen, bouffonnant lourdement. Ne boudons pas. Vous avez mentionné, il me semble, que vous habitiez Cythèrea Tempestre ?

— Depuis plusieurs années, en effet.

— Je me suis laissé dire que les gens se conduisaient de façon très peu conformiste sur Cythèrea. »

Alice réfléchit. « Je ne vois pas très bien ce que vous entendez par conformiste.

— N'y a-t-il pas souvent – disons – un peu d'excès ?

— Oui, cela arrive de temps à autre. Les touristes se croient souvent tout permis quand ils sont hors de chez eux. Quelques-uns des pires trublions sont originaires de Pontefract. »

Gersen éclata de rire. Alice, le regardant à la dérobée, songea : *Cet imbécile est quand même humain.*

« Êtes-vous allée aux casinos d'Isle Sauvage ? On m'a raconté que les gens y perdaient de fortes sommes.

— Ils peuvent difficilement espérer gagner »

Gersen déclara d'une voix vibrante de sévérité :

« L'argent qu'ils perdent remplit les poches de criminels notoires.

— Je l'ai entendu dire, en effet, répliqua Alice. Mon père se remplit les poches aux casinos, selon votre expression, mais je ne pense pas qu'il soit un criminel.

— J'ose espérer que non. Il joue ?

— Au contraire. Il dessine et ajuste des machines pour qu'elles plument les joueurs. Son travail le divertit beaucoup. Il a dit devant moi qu'il n'a aucune sympathie pour les gens qui s'adonnent au jeu. Il les juge égocentriques, stupides et paresseux, sinon même psychotiques. » Alice examina Gersen d'un air innocent. « J'espère que vous n'êtes pas joueur, Mr. Lucas. Je ne voudrais pas vous blesser.

— Gardez l'esprit en repos, Miss Wroke. Je ne me formalise pas

d'une opinion défavorable entendue par hasard et je ne suis pas joueur.

— En ce qui concerne le concours, lequel n'a pas encore été identifié ? »

Gersen répondit d'une voix égale : « Le numéro 6.

— Quand le concours sera-t-il terminé ?

— Je ne sais pas. » Gersen consulta sa montre. « Je n'ai pas d'autres travaux pour vous aujourd'hui, Miss Wroke. Vous êtes libre de partir quand vous voudrez.

— Merci, Mr. Lucas. » Alice enfila sa jaquette et se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta sur le seuil pour adresser à Gersen un sourire timide. « Aurez-vous autre chose ce soir, Mr. Lucas ?

— Non, merci, Miss Wroke. À demain matin. »

Alice s'en alla. Gersen se rendit dans la salle du concours et regarda opérer les employés. Puis il retourna dans son bureau, enleva sa veste et soumit les murs, les fenêtres, le sol, le plafond et tout ce que contenait la pièce à un lent examen de connaisseur. En cas de besoin, il aurait pu amener des appareils pour détecter les vibrations d'un flux d'énergie, mais procéder à de telles recherches risquait fort d'attirer l'attention sur sa vigilance. Tout en haut, dans une encoignure du plafond, il remarqua plusieurs fils qui pouvaient être ceux d'une toile d'araignée : quelque chose que l'œil voit sans y prêter attention.

Après cinq minutes d'observation attentive, il conclut que la toile était bien le travail d'une araignée et la fit tomber.

Il s'assit dans son fauteuil, le col ouvert, la cravate dénouée, et se plongea dans ses réflexions. C'était maintenant la fin de l'après-midi. Gersen se rendit dans la grande salle et y trouva l'équipe de nuit qui avait pris la relève. Il la regarda opérer un moment puis, s'habillant pour la rue, quitta le bureau et s'en alla à pas lents dans la fraîche brume vespérale vers l'Essuie-Plumes.

Le portier marqua son arrivée en s'inclinant gravement ; le valet de pied s'avança précipitamment pour prendre son chapeau et l'aider à monter l'escalier comme s'il était centenaire.

Gersen se rendit dans son appartement. Il ôta sa redingote et s'assit près du téléphone... Il hésita, la main en l'air. Il eut un petit rire d'amère gaieté. Des micros espions à l'Essuie-Plumes ? Impensable !

Pour en avoir l'absolue certitude – après tout, les portes étaient dépourvues de serrures – il inspecta les lieux avec son détecteur, dont il avait mis au point lui-même les caractéristiques.

La pièce ne recélait aucune cellule espionne.

Gersen alla au téléphone et appela la chambre 442 à l'Auberge de Saint-Diarmide.

« Mr. Brise est absent, déclara son répondeur. Veuillez laisser un

message. »

Gersen prononça un mot de code pour déclencher l'enregistreur. Une tonalité musicale lui apprit qu'une conversation avait été enregistrée et annonça le moment où l'enregistrement avait été fait : seulement une demi-heure auparavant.

Le premier son fut la voix d'Alice. « Mr. Albert Strand, je vous prie.

— Bien, madame. » Une voix de réceptionniste, pensa Gersen. Un instant après : « Allô, Alice !

— Bonjour, Mr. Sparkhammer. Je...

— Tut-tut, Alice ! Et taratata ! Rappelez-vous, ici, je suis le gentilhomme Albert Strand, de la famille Strand du Comté d'Ouamsb.

— Excusez-moi. Est-ce que c'est important ?

— Qui sait ? » Le ton était désinvolte. « Nous avons affaire à des gens intelligents. Non que nous ne soyons pas de taille à nous mesurer avec eux, mais gardons nos avantages. Audace, puissance, secret, décision ! Que ce soient nos mots d'ordre !

— N'oubliez pas la peur, dit Alice assez bas, avec un accent amer.

— Et, bien sûr, la peur ! Alors, qu'est-ce que vous avez appris ? » C'était une voix au registre ample admirablement mesurée dans ses effets. Gersen écouta avec une attention profonde.

Alice répondit d'une voix presque atone. « Ce matin, quand je suis arrivée au bureau, Mr. Lucas m'a dit que je serais sa secrétaire particulière.

— Oh, miséricorde. Je n'avais pas prévu ça. Alors, ce Mr. Lucas ?

— Il tient à la sécurité... à un point extrême. Je ne suis pas autorisée à entrer dans la salle du concours. Aujourd'hui, j'ai essayé deux fois pendant qu'il était sorti, mais Mrs. Ench m'a refoulée. J'ai demandé à Mr. Lucas comment marchait le concours et il a pris de grands airs insupportables. Il a dit que toutes les personnes de la photo ont été identifiées sauf une... le numéro six. Aucun concurrent n'a encore mérité le prix.

— Et c'est tout ?

— Malheureusement. Mr. Lucas parle très peu. C'est une espèce d'imbécile tiré à quatre épingles mais un imbécile assez astucieux dans son genre, si vous voyez ce que je veux dire.

— Parfaitement. Toutefois, il ne reste apparemment pas insensible à vos charmes assez remarquables.

— Eh bien... je n'en suis pas sûre.

— Alors, renseignez-vous ! Nous n'avons pas de temps à perdre. J'ai des engagements importants dans le proche avenir.

— Je ferai de mon mieux, Mr. Strand. » Alice hésita, puis

ajouta : « À vrai dire, vous n'avez jamais expliqué avec précision ce que vous vouliez que je découvre.

Ah, vraiment ? » La voix de Mr. Strand devint pendant quelques secondes acerbe et chargée de venin. « Trouvez pourquoi ils ont choisi cette photo-là ! Quand et où se la sont-ils procurée ? Il y a anguille sous roche, quelque chose se trame derrière ce concours, et je veux savoir quoi. » La conversation s'acheva.

Le lendemain, Alice fit son second rapport. « Mr. Strand ?

— Je suis là, Alice.

— Je n'ai pas grand-chose à vous dire. Aujourd'hui s'est passé à peu près comme hier. J'ai essayé de parler du concours, mais Mr. Lucas ne veut pas répondre à mes questions. Il se borne à rester assis en me regardant de son haut.

— Le temps presse, Alice. » Mr. Strand parlait d'une voix brusque et sifflante, contrastant curieusement avec ses accents doux de la veille. « Je veux des résultats. Vous connaissez les circonstances. »

La voix d'Alice devint atone. « J'essaierai encore demain.

— Vous feriez bien d'essayer quelque chose d'efficace.

— Mais je ne vois pas quoi. Il est d'une réserve absolue !

— Couchez avec lui. C'est difficile d'être réservé quand on n'a pas un fil sur soi.

— Mr. Sparkhammer... je veux dire, Mr. Strand... je ne peux pas me conduire comme ça ! Je ne saurais pas !

— Taratata, Alice, tout le monde le sait ! » Mr. Strand gloussa de rire et sa voix perdit sa raucité menaçante, montant de ton jusqu'à devenir gaie, vive et presque cristalline. « Si vous le devez, vous le pouvez... et vous le devez !

— Mr. Strand, vraiment, je ne...

— Alice, vous vous en faites vraiment tout un monde ! Rien n'est plus simple. Vous lui souriez, il vous invite à dîner. Une chose en amène une autre et finalement vous vous retrouvez sans vos vêtements. Mr. Lucas halète comme un haddock halé sur la grève. Vous y allez de vos larmes. « Ma chère Alice ! s'écrie Mr. Lucas. Pourquoi tous ces pleurs en ce moment d'extase ?

« — Parce que, Mr. Lucas, je suis triste et j'ai peur. Vous vous amusez simplement de moi, n'est-ce pas ?

« — Mais non, Alice ! Je suis tout ardeur ; ne le voyez-vous pas ? L'idée de vos boucles orange sur cet oreiller blanc là-bas me met en émoi ! Tâtez mon poulx ! Un simple amusement ? Jamais ! Je suis on ne peut plus sérieux !

« — Mais vous me traitez en étrangère ! Pourquoi ne pas prouver réellement votre considération pour moi ?

« — Je brûle de le faire sur l'heure !

« — Pas de cette façon. Je veux votre entière confiance et estime. Par exemple, quand je témoigne d'un intérêt naturel dans les affaires du bureau, comme le concours, vous détournez la tête. Voilà ce qui m'attriste.

« — Hem hem, haha... je ne voudrais pas qu'une vétille pareille nous sépare. Demain au bureau...

« — Non, Henry, vous redeviendrez peut-être froid.

Il faut me le dire maintenant, pour prouver votre bonne foi.

« — Eh bien, c'est très simple, en vérité. » Et alors... tous les secrets sont dégoisés dans un grand hoquet vulgaire. Au matin, lasse mais heureuse, vous me communiquez ce que vous avez appris, et tout ira bien. Sinon... » Là, Mr. Strand marqua une pause. « ... sinon... », et sa voix descendit d'une demi-octave, « ... je ne garantis rien.

— Je comprends.

— Vous saurez vous en tirer ?

— Je le suppose.

— Rappelez-vous, il importe d'agir vite, car j'ai un engagement auquel je ne peux absolument pas me soustraire : une réunion d'anciens copains de classe, mettez le meilleur de vous-même dans cette entreprise, selon la méthode que je viens de vous indiquer. En somme, vous avez été amenée à Pontefract précisément pour cela.

— Je ferai de mon mieux, Mr. Strand.

— Votre mieux suffira, j'en suis sûr. »

La conversation se termina ; le silence régna dans la pièce.

Extrait de La Faune des Mondes de Véga, volume III : Les Poissons d'Aloysius, par Rapunzel K. Funk :

Gaid, appelé aussi *Le Train-de-nuit* : c'est un splendide poisson de couleur noir satiné, qui atteint souvent six mètres de long. Le corps a une silhouette exceptionnellement belle, au profil transversal presque cylindrique. La tête est grosse, aplatie, avec un unique bulbe oculaire, un opercule auriculaire et une large bouche qui, lorsqu'elle est ouverte, offre à la vue une impressionnante dentition. Juste derrière la tête et presque jusqu'à la queue se dresse une rangée d'épines dorsales, au nombre de cinquante et une, chacune surmontée à la pointe d'un luminifère qui émet la nuit une vive lumière bleue.

De jour, le gaid nage sous la surface, où il se nourrit de varecken, de bulex et de créatures similaires. Au crépuscule, le train-de-nuit émerge à la surface et avance à allure régulière, brillant de toutes ses lumières.

Les déplacements pélagiques du train-de-nuit demeurent un mystère ; le poisson pérégrine en ligne droite comme s'il se rendait à un endroit précis qui peut être soit un cap, soit une île, soit encore une station sans repère visible au milieu de l'océan. En atteignant sa destination, le train-de-nuit s'arrête, se laisse flotter tranquillement pendant une demi-heure comme s'il déchargeait une cargaison ou prenait des passagers, ou encore attendait un ordre ; puis il fait demi-tour avec une lenteur majestueuse et réfléchie. Il perçoit un signal et repart pour sa nouvelle destination, parfois distante de dix mille kilomètres.

Rencontrer de nuit ce noble poisson quand il fend les eaux noires des océans aloysiens est vraiment une expérience qui vaut la peine d'être vécue.

Gersen se sentait incapable de tenir en place, à cran. Il sortit

dans le soir et arpenta les rues tortueuses de Pontefract.

Il fut surpris de se retrouver devant l'Auberge de Saint-Diarmide. Il s'arrêta et parcourut du regard ce qui était selon les critères de Pontefract une façade criarde, en briques bleu pâle et violettes. Gersen poursuivit son chemin, traversant la place Mullauney pour aboutir dans le Vieux Partii, un quartier tapageur et clinquant, jalonné de tavernes, de boutiques diverses, d'ateliers d'artistes, de baraques où l'on vendait du poisson frit et de bordels discrets, chacun arborant une lanterne verte allumée, conformément à l'antique loi. Il ne tarda pas à atteindre le front de mer.

Il contempla, de l'autre côté de la Baie Verre-Vert, les lointaines lumières de Port Rufus. Une bouffée de brise lui apporta le relent des vasières aloysiennes. Gersen s'était tenu le long de bien des rivages sur bien des planètes. Pas deux d'entre eux n'avaient la même odeur... Au bout d'une jetée voisine, une ribambelle de lampes de couleur festonnait la devanture d'un restaurant. Gersen s'avança sur la jetée, lança un coup d'œil à l'intérieur qui semblait gai et propre, avec des nappes à carreaux rouges sur les tables. L'établissement s'appelait le Grill Vue-sur-Baie de Murdock.

Gersen entra et dîna des spécialités de la maison, qui provenaient principalement de l'océan. La cuisine aloysienne tendait à être plutôt insipide ; toutefois Murdock ne semblait pas redouter les herbes fortes et les sauces piquantes... Gersen resta longtemps assis à regarder par les fenêtres les lumières de Port Rufus et à écouter le murmure de vagues lentes contre les antiques pilotis au-dessous.

À mesure que le temps passait, Gersen avait l'impression de se retrouver de plus en plus précipité dans d'étranges états d'âme, impossibles à définir. Dans sa jeunesse, ses émotions se concentraient sur un seul axe : la haine, le chagrin, la soif de vengeance. Il était dépourvu d'humour, crispé, passionné seulement par son but. À présent, de nombreux axes existaient, dans bien des directions. L'intensité s'en trouvait-elle diminuée ? Question bien inutile à creuser... Sa stratégie se révélait efficace au moins partiellement, songea-t-il. Howard Alan Treesong avait été attiré à une proximité alléchante, selon toute vraisemblance dans Pontefract même. Peut-être à cet instant se promenait-il dans les vieilles rues encaissées, ou il prenait ses aises dans un des hôtels compassés et était présentement assis à remuer de noires pensées, échafaudant des plans.

Gersen jeta un coup d'œil dans le restaurant. Quelque part, Howard Treesong dégustait peut-être son repas vespéral... Parmi les clients du Grill Vue-sur-Baie de Murdock, il n'y avait pas d'homme grand et mince au front de philosophe et à la mâchoire portant la marque de la ruse et de l'astuce. Treesong était ailleurs.

Gersen alla au téléphone, appela l'Hôtel Essuie-Plumes.

« Ici Henry Lucas. Est-ce que mon ami Mr. Strand est arrivé ?... Non ? Et Mr. Sparkhammer ?... Personne non plus de ce nom ?... Alors rendez-moi un service, s'il vous plaît. Avec discrétion – ne mentionnez pas mon nom – essayez de trouver où sont descendus Mr. Strand et Mr. Sparkhammer.

— Je ferai de mon mieux, monsieur. »

Gersen revint à sa table. Les chances de repérer Treesong avec cette facilité étaient minimes. Il fallait piquer sa curiosité, l'appâter et le prendre au piège – et Alice Wroke devait nécessairement être l'intermédiaire. La partie serait fascinante à jouer, songea Gersen, d'autant plus qu'Alice le jugeait pompeux, collet monté, vaniteux, par trop tiré à quatre épingles et stupide.

Gersen sortit du restaurant et retourna à l'Essuie-Plumes. Le réceptionniste, comme il s'y attendait, n'avait pas réussi à localiser Mr. Strand ni Mr. Sparkhammer. Gersen lui assura que c'était sans importance et se rendit à sa chambre.

Personne n'en avait franchi le seuil depuis son départ ; le témoin qu'il avait installé était toujours en place.

Le lendemain matin, le valet se surpassa et revêtit Gersen d'un costume si splendide que même le portier le considéra avec admiration. Quand Gersen arriva aux bureaux d'*Évidence*, il trouva Alice Wroke déjà installée à sa table. Gersen la salua avec civilité et elle répondit sur le même ton. Ce jour-là, elle portait une jupe d'une étoffe marron foncé s'arrêtant au genou et un débardeur grège qui s'harmonisait à la perfection avec son teint. Ce costume mettait en valeur sa silhouette svelte ; ses cheveux orangés étincelaient à force d'avoir été brossés. Assis à son bureau, Gersen feignit d'ignorer sa présence. À plusieurs reprises, comme il jetait un coup d'œil dans la pièce, il la vit le regarder, réfléchissant, évaluant, s'interrogeant.

Gersen se rendit dans la salle du concours. Mrs. Ench lui apporta une lettre : « Un quasi-gagnant, Mr. Lucas ! Peut-être même un gagnant ! Et comme tout cela est étrange ! »

Gersen lut la lettre :

Direction du concours, *Evidence*
Pontefract, Aloysius

Messieurs,

Je peux identifier les personnes figurant sur votre photographie. J'avais pour tâche de les servir lors du terrible événement qui leur a coûté la vie. Cette photographie a été prise dans la Salle des Fleurs de Pluie à l'Auberge de l'Isle Sauvage. Elles s'apprêtaient à dîner du stercolia qui les a inexplicablement empoisonnées toutes, à l'exception

de Mr. Sparkhammer. Les noms de celles qui sont assises à table sont, de gauche à droite :

Sharrod Yest
Dianthe de Trembuscule
Béatrice Utz
Robun Martiletto
Sabor Vidol
Stanley Sparkhammer
John Gray.

Les hommes debout sont :

Ian Bilfred
A. Gieselman
Artemus Gadouth.

Je connais leurs noms par les cartes posées à leur place que j'ai préparées moi-même. Deux autres hommes étaient présents. Aucun n'a mangé de stercolia et donc tous deux ont survécu. La photo, soit dit en passant, est prise de façon habituelle afin d'enregistrer le symbole du cuisinier qui a accommodé chaque plat de stercolia. Les symboles sont les petits poteaux colorés mis devant chaque place. Dans le cas présent, une énigme demeure, car plusieurs cuisiniers se sont occupés des stercolias. Le poison a évidemment été transmis par un ustensile contaminé.

Je pense que j'ai satisfait aux conditions de votre concours et que je vais gagner le prix.

Cletus Parsival
Auberge de l'Isle Sauvage
Isle Sauvage, Cythèrea Tempestre

« Très intéressant, dit Gersen. La lettre est authentique, de toute évidence.

— C'est mon impression. » Mrs. Ench jeta à Gersen un coup d'œil intrigué. « Étiez-vous au courant de ce que nous dit ce Parsival... que ces gens sont morts empoisonnés ?

— Je suis aussi surpris que vous. Mais cela ne nuira pas à la diffusion d'*Évidence*.

— Pourquoi mange-t-on de ce stercolia si l'on sait qu'il est vénéneux ? Quelles drôles de mœurs !

— Vous l'avez dit, Mrs. Ench.

— En tout cas, ce Mr. Parsival semble connaître les noms exacts, observa Mrs. Ench.

— À l'exception du numéro six. Sparkhammer n'est pas son véritable nom.

— Hum, fit Mrs. Ench. Ce numéro six a tout du caméléon sur le plan de l'identité.

— Oui, c'est un cas bizarre.

— Je serais d'avis de déclarer Mr. Parsival gagnant sans plus attendre, reprit Mrs. Ench. Personne ne nous a donné de liste aussi longue.

— Je suis tenté de me ranger à votre avis, répliqua Gersen. Toutefois, nous sommes obligés d'attendre la fin du concours. Où en est le courrier ?

— À peu près comme d'habitude. Peut-être un petit peu moins abondant.

— Très bien, Mrs. Ench, continuez votre mission. Et demandez à vos assistants d'être très attentifs à toute mention du numéro six.

— Je n'y manquerai pas, Mr. Lucas. »

Au contraire d'Alice Wroke, Mrs. Ench considérait Gersen comme un monsieur courtois et aimable « sur qui il n'y avait rien à dire », comme elle l'avait déclaré à sa sœur.

Gersen retourna avec la lettre à son bureau.

Alice questionna avec animation : « Avez-vous des nouvelles intéressantes ? »

Gersen s'installa à sa place cérémonieusement. Alice attendit, le visage figé dans un masque de joyeuse attente.

Gersen adopta sa diction la plus nasillarde et traînante. « À la vérité, nous avons une lettre identifiant tous nos visages.

— Correctement ?

— Il prétend avoir écrit les cartes marquant les places au banquet.

— Alors les noms doivent être exacts.

— Pas forcément. Il y a une identification extrêmement douteuse.

— Oh ? Laquelle ? »

Gersen lui jeta un coup d'œil sévère. « Je ne sais pas s'il est convenable que je discute cette question, Alice. Pas pour le moment, en tout cas. »

Alice se rembrunit. Elle fit une légère grimace. Gersen, qui la guettait du coin de l'œil, pensa : *elle étudie maintenant la meilleure manière de jouer sa scène de séduction.*

Alice se leva d'un bond, alla au petit bar où elle remplit deux tasses de thé. Elle en posa une devant Gersen, emporta l'autre à sa propre place, où elle prit une posture mi-assise mi-étendue. « Avez-vous toujours vécu ici à Pontefract, Mr. Lucas ?

— J'ai voyagé, naturellement, dans bien des endroits. »

Alice soupira. « Pontefract a l'air tellement impersonnel, et même un peu sinistre après cinq ans à Isle Sauvage. »

Gersen ne témoigna d'aucune sympathie. « Je ne comprends pas pourquoi vous êtes venue ici. »

Alice eut un haussement d'épaules gracieux. « Pour une douzaine de raisons. La *wanderlust*[10]. La bougeotte. Avez-vous visité Cythèrea ?

— Jamais. Je me suis laissé dire que l'atmosphère y était des plus hédonistes et que les habitants mènent une existence des moins conventionnelles. »

Alice rit et glissa vers Gersen un regard de biais chargé d'impertinence. « Dans certains cas, c'est vrai. Mais pas dans tous. À Isle Sauvage, vous trouverez toutes sortes de styles de vie. Ma mère est presque aussi conformiste que vous. »

Gersen haussa ses sourcils noirs. « Comment ? Vous me jugez conformiste ?

— Oui, jusqu'à un certain point.

— Aha. » Gersen émit un grognement dédaigneux, comme pour signifier que les opinions d'Alice portaient la marque de l'inexpérience et de la superficialité. « Parlez-moi encore d'Isle Sauvage. Est-il vrai que des criminels administrent les casinos ?

— C'est très exagéré. Mon père n'est pas un criminel.

— Mais personne ne gagne jamais.

— Naturellement non.

— Fréquentez-vous les casinos ?

— Non. Ce n'est pas du tout amusant.

— Isle Sauvage est une ville ?

— Elle s'apparente plutôt à une station balnéaire, avec des casinos, des hôtels, des restaurants ; des ports de plaisance, des plages et des quantités de petites villas dans les collines. Elle n'est plus sauvage, bien entendu.

— Êtes-vous allée dans un restaurant dont la spécialité est le stercolia ? »

Alice lui décocha un coup d'œil perplexe et méfiant. « Non.

— À quoi ressemble le stercolia ?

— Eh bien, c'est un fruit pourpre avec une peau rugueuse. À l'intérieur, le long de l'écorce, il y a des tubes pleins de poison. Le fruit lui-même est délicieux, paraît-il, mais je n'y ai jamais goûté. Je ne veux pas mourir. Et il coûte les yeux de la tête. »

Gersen se renversa en arrière dans son fauteuil. « Nous avons reçu une lettre suggérant que la photographie de notre concours représentait un banquet de stercolia. »

Alice prit un exemplaire de la photographie et l'examina. « Oui... cela pourrait bien être vrai.

— Très curieux ! Vous auriez pu croiser quelques-unes de ces personnes dans la rue. »

Alice répondit avec détachement. « Possible. Mais douteux. Des milliers de gens transitent par Isle Sauvage. Et rien n'indique quand la photo a été prise ; elle date peut-être de dix ans.

— C'est une photo récente. Tout le monde a été identifié et nous procédons maintenant aux vérifications.

— Alors quelqu'un a gagné le concours ?

— Je n'ai rien dit de tel. »

Alice questionna carrément : « Comment avez-vous eu cette photo ?

— Je l'ai récupérée dans la boîte aux ordures, pour être précis. Mais je ne dois pas parler du concours ; tous les résultats ne sont pas encore parvenus. Pourquoi ne pas profiter du reste de l'après-midi pour prendre votre liberté, Alice ? Je suis obligé de sortir pour affaires.

— Merci, Mr. Lucas. Je ne sais pas trop quoi faire. Je ne connais personne en ville, à part vous... et vous êtes si distant.

— Quelle sottise ! déclara Gersen. Ne me dites pas que vous le pensez sincèrement !

— Mais si ! Peut-être n'estimez-vous pas convenable de fréquenter le personnel. Est-ce l'usage de la maison ?

— Il n'existe aucun règlement de ce genre, j'en suis certain.

— Est-ce que je vous paraissais laide et mal habillée ?

— Au contraire, répliqua Gersen avec une parfaite sincérité. Je vous trouve on ne peut plus séduisante. À un point extraordinaire. Je suis navré que vous jugiez Pontefract aussi lugubre. Peut-être pourrions-nous dîner ensemble un de ces jours. »

Les lèvres d'Alice tremblèrent. Un sourire ? Une grimace ? D'un ton réservé, elle dit : « Ce serait agréable. Pourquoi pas ce soir ?

— Pourquoi pas, en effet ?... Voyons. Où logez-vous ?

— À l'Auberge de Saint-Diarmide.

— Je vous attendrai dans le hall, à midian.

— Je me sens déjà beaucoup mieux, Mr. Lucas. »

6

À la louange du stercolia !

De toutes les bonnes choses que nous offre cet univers généreux, rien ne vaut un beau stercolia mûr, sinon deux ou trois également à point.

— Extrait de *Dégustations*,
par Michael Wiest

Si l'on doit mourir – ce qui est apparemment le sort commun – pourquoi accomplir cet acte de façon mesquine et vulgaire ? Choisissez plutôt de mourir avec panache, d'une manière que tous envieront, gorgés de stercolia.

— Gillian Seal, cuisinier, musicien
et *bon vivant*[11].

Croyez-le ou non, comme vous voudrez, mais il serait facile de créer, de faire pousser et de récolter une variété de stercolia sans danger, saine et comestible. Mais toutes les tentatives dans cette direction ont été étouffées dans l'œuf par l'Association des Cultivateurs de stercolia et, par ailleurs, il n'y a pas eu non plus une grande demande du public pour ce genre de recherches. Se pourrait-il que la saveur délicate que l'on reconnaît au stercolia soit accentuée par la présence d'un danger mortel ?

— Léon Wolke, journaliste qui,
quinze jours après la publication
de son article dans *Cosmopolis*,
a mangé du stercolia mal préparé
et en est mort.

L'Auberge de Saint-Diarmide avait passé entre les mains de divers propriétaires. Chacun avait contribué au décor selon ses propres idées, il en était résulté un puissant effet d'étrangeté. Le hall d'accueil occupait tout le rez-de-chaussée. Des colonnes massives, décorées dans l'antique style crétois, soutenaient le plafond qui était orné de motifs

aux teintes rose et lavande. À côté de chaque colonne, des palmiers rhodants, dans des pots en terre cuite, montaient jusqu'au plafond, où les troncs nus se terminaient en boules de feuillage vert sombre. D'après les critères habituels de Véga, ce décor était d'un faste criard. Les allées et venues d'une foule de gens, en costumes de tous les horizons de l'Œcumène, ajoutaient vie et animation à l'atmosphère trépidante et vaguement désordonnée qui caractérisait l'Auberge de Saint-Diarmide.

Gersen arriva ponctuellement à l'heure dite, portant ce que le valet avait considéré comme approprié pour une soirée sans cérémonie en ville : pantalon noir collant, chemise à rayures verticales noires, gris foncé et gris clair, avec un haut tour de cou noir en guise de cravate. La veste noire, conformément aux canons du grand style de Pontefract, était taillée en jaquette, évidée devant, étroite aux épaules et s'élargissant presque en cloche autour des hanches. Gersen avait refusé un chapeau à plumes et le valet, quelque peu boudeur, l'avait autorisé à prendre un bonnet souple noir de forme carrée. Avec son visage taciturne aux traits durs, ses boucles noires et son teint pâle, il présentait une image impressionnante, une image qui, toutefois, ne lui apporta pas d'autre satisfaction qu'une sorte de plaisir malicieux à se déguiser et à désorienter la pauvre Alice Wroke.

Gersen la repéra qui arrivait dans l'allée centrale, regardant timidement à droite et à gauche. Gersen l'examina comme s'il la voyait pour la première fois : la bouche mélancolique, le nez court et délicat, le méplat des joues rejoignant un petit menton. Ce soir, sa chevelure flamboyante tombait librement le long de ses oreilles, presque jusqu'aux épaules de sa simple robe gris fumé.

Elle aperçut Gersen ; son expression se colora d'un enthousiasme de commande. Elle leva vivement la main dans un geste de salut joyeux et traversa la salle à petits pas pressés, pour s'arrêter à trois mètres de Gersen. Elle l'inspecta de la tête aux pieds d'un air admiratif. « Je dois dire, Mr. Lucas, que vous vous habillez avec une élégance extrême.

— Tout le mérite en revient à l'Essuie-Plumes, répliqua Gersen. Félicitez mon valet. »

Alice l'entendit sans comprendre. Souriant toujours gaiement, elle reprit : « Eh bien, alors, où dînerons-nous ? Ici ? La Salle de l'Écusson est plaisante.

— Trop de bruit, trop de monde, dit Gersen. Je connais un restaurant bien plus chic.

— Je me remets entièrement entre vos mains, dit Alice.

— Par ici donc, sortons dans la nuit végaienne. »

Ils quittèrent l'Auberge de Saint-Diarmide et Alice prit délicatement le bras de Gersen. « Où allons-nous ?

— La soirée est agréable, dit Gersen. Marchons, si cela vous tente.

— Je veux bien. »

Ils traversèrent la place Mullauney en direction de la ruelle Beaudry et arrivèrent ainsi dans le Vieux Partii. Irréel ! murmura Gersen pour lui-même. Nous arpentons les rues de Pontefract, elle dans son déguisement, moi dans le mien.

Alice sentit peu ou prou l'état d'esprit de Gersen. « Mr. Lucas, pourquoi êtes-vous si sombre ? »

Gersen éluda la question. « Vous pouvez m'appeler Henry. Nous ne sommes pas au bureau.

— Merci, Henry. » Elle jeta derrière elle un coup d'œil inquiet. « Je ne suis encore jamais venue dans cette partie de la ville.

— Cela ne ressemble pas à Isle Sauvage ?

— Du tout. »

Ils arrivèrent bientôt au front de mer et au Grill Vue-sur-Baie de Murdock. Alice dévisagea Gersen d'un air pensif. Mr. Lucas, si collet monté et méticuleux, se montrait sous un jour inattendu.

Ils s'assirent dans un angle du restaurant, près d'une fenêtre. Audessous d'eux, l'eau se soulevait en lames lentes et soupirait entre les pilotis ; des étoiles et des lumières lointaines se reflétaient sur sa surface noire. Gersen demanda : « Voyez-vous l'étoile d'où vous venez ?

— Je ne connais pas les figures des constellations vues d'ici. »

Gersen examina la voûte céleste. « Elle est déjà couchée. Mais vous avez le vieux Soleil, là-bas. »

Leur repas fut apporté : un consommé d'artichauts du pays, un ragoût de crustacés aux oignons et aux herbes servi tout bouillonnant dans des cocottes en terre brune, une salade de verdure. Alice grignota une bouchée de ci, une bouchée de ça et, en réponse à la question de Gersen, dit manquer d'appétit. Elle but plusieurs verres de vin et réussit à atteindre un certain degré de vivacité.

« Et le concours ? demanda-t-elle. Est-ce toujours un mystère ? Pour moi en particulier ?

— Un mystère ? Plus maintenant. Mais ne parlons pas boutique, c'est vous le mystère. Parlez-moi de vous. »

Le visage fermé, Alice tourna la tête vers la Baie Verre-Vert.

« Il n'y a pour ainsi dire rien à raconter. La vie à Isle Sauvage n'est pas tellement amusante, sauf pour les touristes.

— Je me demande toujours ce qui vous a amenée sur Pontefract.

— Oh... les circonstances. »

Le dessert fut servi : des tartes aux fruits et du café fort noyé de crème, comme le voulaient les goûts aloysiens.

Conscient d'avoir suffisamment outrepassé les limites de son

personnage, Gersen se lança dans une pesante analyse de la politique de Pontefract, dont il ne connaissait pratiquement rien. Alice restait assise sans réagir, le regard perdu par la fenêtre au-dessus de l'eau noire, ses propres pensées manifestement pas centrées sur les propos de Gersen.

Finalement, Gersen questionna : « Où allons-nous, maintenant ? Il n'y a pas beaucoup de distractions à Pontefract, si l'on excepte la pantomime, et il est trop tard pour la séance. Aimerez-vous faire carousse[12] dans une des tavernes du port ?

— Non... je suppose que nous devrions rentrer à l'hôtel. »

Un vieux taxi, démesurément haut de caisse, les ramena à l'Auberge de Saint-Diarmide.

Dans le hall, Gersen s'arrêta et se cassa en deux dans une révérence de cérémonie, comme pour prendre congé. Alice dit vivement : « Oh, je vous en prie, ne partez pas si vite. » Les yeux détournés vers l'autre côté du hall, elle déclara en affectant un ton de détachement : « Vous pouvez venir jusqu'à ma chambre, si vous voulez. »

Gersen protesta poliment. « Mais vous devez être lasse. »

Regardant toujours ailleurs, le visage rosissant, Alice dit : « Non. Pas vraiment. En fait, je... eh bien, je me sens... un peu solitaire. »

Gersen s'inclina de nouveau avec pompe, en témoignage de son acceptation. « Dans ce cas, je serai heureux de vous accompagner. » Il lui prit le bras ; ils se dirigèrent vers l'ascenseur et montèrent au quatrième étage.

Alice ouvrit la porte et entra dans la chambre, rigide comme une prisonnière.

Gersen la suivit avec circonspection. Il s'immobilisa sur le seuil et inspecta la pièce. Alice le vit faire sans la moindre curiosité, ne se donnant même pas la peine de s'enquérir des raisons de sa vigilance.

Rassuré, Gersen s'avança lentement. Il ferma la porte. « Henry, dit Alice, le souffle court. Puis-je vous appeler Henry ?

— Je vous y ai déjà autorisée.

— J'avais oublié. N'est-ce pas idiot ? Laissez-moi vous débarrasser de votre chapeau et de votre veste. »

Gersen jeta le chapeau sur un fauteuil et lui abandonna sa veste. « C'est un soulagement. Les tailleurs de Pontefract n'ont aucune idée de la forme humaine.

— Asseyez-vous, Henry... là. »

Gersen prit place docilement sur le divan. Alice alla chercher un plateau d'argent sur la desserte. « Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demanda Gersen.

— Des pétales de fleur confits. Des cristaux d'hydromel. Ceci est l'Alcool de Vie que l'on fait à Sirsse. » Elle versa une eau-de-vie vert

clair dans deux petites coupes. « Chez nous, les amoureux boivent le Sirsse ensemble, reprit Alice. Naturellement, nous ne sommes pas des amoureux, vous et moi, mais...

— Mais quoi ?

— Oh... rien de particulier. »

Gersen goûta l'alcool, qui lui parut fort et subtil.

Alice questionna : « Cela vous plaît ?

— Cela sort de l'ordinaire, assurément. Et c'est très parfumé. »

Alice s'installa près de lui et but à petites gorgées sa propre coupe. « Cela me donne des frissons. » Gersen fut surpris de se retrouver un bras passé autour des épaules de la jeune femme ; il avait eu l'intention de garder le décorum. Alice se laissa aller contre lui et il l'embrassa – un peu plus que la simple bienséance ne l'aurait permis.

Alice le dévisagea avec des pupilles noires, dilatées. Gersen demanda : « Qu'y a-t-il ? Vous ai-je offensée ?

— Oh, non. » Elle eut un rire nerveux. « Vous me faites peur, jusqu'à un certain point. Vous êtes tellement différent du Mr. Lucas du bureau. Je ne sais pas comment l'expliquer.

— Je n'existe qu'en un seul et même exemplaire. »

Elle versa une nouvelle rasade d'alcool. « Buvez.

— Le philtre des amoureux ?

— Si vous voulez l'appeler ainsi.

— Avez-vous un autre amoureux ?

— Non... et vous ?

— Je n'ai absolument personne. »

Alice tendit son visage et il l'embrassa de nouveau. Sa robe s'ouvrit devant, révélant son torse et un petit sein rond. Elle n'en parut pas le moins du monde troublée.

Gersen poussa un profond soupir. « Impossible d'aller plus loin.

— Non ? » Alice lui effleura la joue.

« Je ne parviens pas à chasser un affreux soupçon. »

Alice le dévisagea avec consternation. « Que voulez-vous dire ?

— Je serais très peiné d'apprendre que vous me cultivez uniquement pour obtenir des renseignements sur le concours. Absurde, évidemment. »

Alice était blême et tendue. « Absurde, en vérité.

— Eh bien, alors, pourrions-nous être amants si je ne vous communiquais rien au sujet du concours ?

— Cela devient vraiment intellectuel... je serais incapable d'aimer quelqu'un qui n'a pas confiance en moi.

— En d'autres termes, non.

— Mais c'est le contraire que je voudrais », protesta Alice.

Gersen réfléchit un instant. « Il semble que, pour démontrer ma confiance, je doive vous dire tout ce que je sais.

— Si vous le désirez.

Parfait ; pourquoi pas ? » Gersen allongea les jambes et se croisa les mains derrière la tête. « Il n'y a pas grand-chose à raconter, en réalité. Les personnes figurant sur la photographie ont été identifiées, toutes sauf une qui nous est connue sous un nom différent. » De sa poche, Gersen tira une liste qu'il lut : « Yest, de Trembuscule, Utz, Bilfred, Vidol, Sparkhammer, Gray, Gadouth, Gieselman, Martiletto ; tous noms exacts sauf « Sparkhammer » qui est mentionné sous des douzaines d'autres patronymes. Personne n'a cité son vrai nom. Cela vous étonne ?

— Non. Pourquoi cela devrait-il m'étonner ? »

Gersen jeta la liste sur la table et reprit sa pose détendue. « Parce qu'il s'agit d'un criminel notoire appelé Howard Alan Treesong.

— Howard Alan Treesong ? Cela ne peut pas être vrai !

— Pourquoi donc ? »

Alice n'eut rien à répondre.

« Les personnes photographiées sont toutes mortes – à l'exception du numéro six, qui est Treesong. Qu'est-ce que cela vous suggère ? »

Alice, plongée dans ses pensées, haussa les épaules d'un air morose. « Je n'y comprends rien.

— Il y a une autre considération en cause, dit Gersen. Si le numéro six est Howard Treesong – et c'est sûrement lui – je serais heureux de l'interviewer. *Évidence* tirerait grand profit d'un article de ce genre ou d'une courte autobiographie. J'aimerais savoir comment lui transmettre ce message. Je désire qu'il entre en communication avec moi. »

Alice demeura le regard lointain, perdu dans le vide. Gersen se leva. Il prit sa veste et son chapeau.

Alice tourna les yeux vers lui et parla d'une voix altérée, presque chuchotante. « Vous partez ? »

Gersen hocha la tête. « Je vous ai dit tout ce que je connaissais.

— Mais non ! s'exclama Alice avec désespoir. Comment avez-vous obtenu la photographie ?

— Je suis entré dans la salle des archives de *Cosmopolis*, j'ai regardé dans la corbeille à papier et j'ai trouvé cette photographie. Personne n'a pu me donner de renseignements la concernant et c'est ainsi qu'est né le concours d'*Évidence*.

— Qui avait jeté la photo dans la corbeille ?

— Un jeune employé pas très malin.

— Mais encore... pourquoi avez-vous choisi précisément cette photo-là ? Il devait y en avoir beaucoup d'autres qui auraient servi aussi bien.

— Une main inconnue avait écrit dessus : « Treesong est ici. » Cela m’a intéressé parce qu’il est impossible de se procurer des portraits de Treesong. J’ai pensé que la photo pouvait avoir une valeur considérable sur le plan de l’information. Et c’est précisément le cas. »

Alice ne bougea pas, ne prononça pas un mot. Gersen se dirigea vers la porte. « Bonne nuit. »

Alice leva sur lui un regard las. « Je me demande ce que vous savez de moi. »

— Pas grand-chose. N’y a-t-il rien que vous souhaitiez me dire ? La confiance joue dans les deux sens. »

Alice secoua tristement la tête. « Je n’ai rien à dire. »

— Alors, bonsoir.

— Bonsoir. »

Alice resta assise où Gersen l’avait laissée, adossée au fond du divan, les jambes allongées, une expression de découragement sur le visage. Elle passa les doigts à travers ses cheveux flamboyants, écartant de son front les boucles qu’elle rejeta par-derrrière en masse confuse. Pendant dix minutes, elle demeura plongée dans une rêverie profonde. Puis, se secouant, elle alla au téléphone et établit une communication compliquée.

Une voix dit : « Alice, si tôt ? Vous êtes une paire de rapides, vous deux. »

Alice répondit d’une voix ferme : « J’ai vos renseignements. Les personnes de la photographie sont les suivantes... » Elle lut les noms de la liste que Gersen avait laissée.

« Quelle est la source de ces noms ? »

— Toutes les différentes réponses au concours. Il y en a eu au moins une qui les cite exactement sauf un.

— Et ce nom est ?

— Mr. Lucas a dit que « Sparkhammer » paraît utiliser de nombreux patronymes : Fred Framp, Bentley Strage, Howard Alan Treesong... j’ai oublié les autres. »

Un silence. Puis d’un ton différent, calme et méditatif : « Quelle conclusion en tire Mr. Lucas ? »

— Je crois qu’il désire vivement que Mr. Sparkhammer, ou Mr. Treesong, entre en contact avec lui pour une interview. Il veut publier l’autobiographie de Mr. Treesong. »

La réponse fusa, prompte et nette. « Il va au-devant d’une déception. Mr. Sparkhammer, ou Mr. Treesong, quel que soit son nom, n’a aucun goût pour ces simagrées vulgaires. Comment *Évidence* est-il entré en possession de la photographie ? »

— Mr. Lucas l’a trouvée dans une corbeille à papier de la salle des archives de *Cosmopolis*. Un employé l’avait jetée aux ordures.

— Curieux, on ne peut plus curieux... Est-ce la vérité ?

— Je le crois.

— Comment la photo est-elle arrivée à *Cosmopolis* ?

— Je n'ai pas pensé à le demander ; je suppose qu'elle est venue selon les voies habituelles.

— Et qu'est-ce qui a conduit Lucas à choisir cette photographie en particulier ?

— Quelqu'un avait écrit dessus : « Treesong est ici. » Ce qui a attiré l'attention de Mr. Lucas.

— Aussi a-t-il organisé un concours pour identifier Mr. Treesong et ses collègues.

— C'est ce qu'il m'a déclaré.

— A-t-il expliqué pourquoi ?

— Il a répondu qu'il tenait beaucoup à publier l'autobiographie de Mr. Treesong. Comme je vous l'ai dit, il désire que Mr. Treesong entre en contact avec lui.

— Pas question. Mr. Treesong est occupé par des affaires urgentes. » Mr. Strand se tut, pendant si longtemps qu'Alice commença à s'impatienter. Puis : « Qu'est-ce qu'il vous a raconté d'autre ?

— Pas grand-chose. Il sait que la photographie a été prise à Isle Sauvage et que tous les participants sont morts par absorption de stercolia à l'exception de Mr. Sparkhammer. »

Un autre long silence. Puis : « Parfait, Alice. Dans l'ensemble, vous avez bien travaillé.

— Je peux retourner chez moi ? Et vous ferez ce que vous avez promis ?

— Pas encore ! Oh, là là, pas encore ! Vous devez rester à votre poste ! Ouvrez les yeux et les oreilles. Cet Henry Lucas, qu'en pensez-vous ? »

Alice répliqua d'une voix morne : « Je ne sais pas. C'est une contradiction.

— Hum. Cela ne m'apprend rien. Peu importe, persévérez comme avant. Demain, je pars ; et, pendant un jour ou deux, il ne vous sera pas possible de communiquer avec moi. Continuez votre intimité avec Mr. Lucas. J'ai le sentiment qu'il y a dans cette affaire quelque chose de plus que ce qu'il vous a dit.

— Jusqu'à quand ?

— Je vous préviendrai au moment opportun.

— Mr. Strand, j'ai fait tout ce que je pouvais ! Je vous en prie...

— Alice, je n'ai pas de temps à perdre avec vos jérémiades. Continuez comme avant et tout ira bien. Est-ce compris ?

— Il faut bien.

— Alors bonsoir.

— Bonsoir. »

7

Extrait d'un discours prononcé par Nicholas Reid, Membre de l'Institut, Échelon 88, au Collège Technique de Madère :

La vocation de l'Institut est d'œuvrer à l'excellence de l'humanité. Nous nous efforçons d'augmenter les tendances bénéfiques et de décourager celles qui sont morbides et exécrables.

Notre credo tire son origine de l'histoire de la race humaine, dont l'évolution s'est poursuivie pendant des millions d'années dans l'environnement naturel.

Que se passe-t-il quand un poisson de mer est transféré en eau douce ? Il est agité de mouvements spasmodiques et meurt. Considérez, maintenant, une créature dont les sens, les capacités et l'instinct ont été modelés par l'environnement naturel, par l'interaction avec le soleil, le vent, les nuages, la pluie ; la vision des montagnes et des horizons lointains ; le goût d'une alimentation naturelle ; le contact avec le sol. Que se passe-t-il quand cette créature est transférée dans un environnement synthétique ? Elle devient névrosée, victime de manies hystériques, d'hallucination délibérée, de perversion sexuelle. Elle s'occupe d'abstractions au lieu de faits, elle s'intellectualise et devient incompetente. Confrontée avec une véritable épreuve, elle hurle, se met en boule, ferme les yeux, se souille et attend. C'est un pacifiste qui a peur de se défendre.

Extrait de *Pour une meilleure compréhension de l'Institut*, par Charles Bronstein (82) :

Les hommes et les femmes urbanisés ne font pas l'expérience de la vie mais de l'abstraction de la vie, à des niveaux toujours plus élevés de raffinement et de séparation de la réalité. Ils deviennent processeurs d'idées, et ont inventé des occupations ésotériques comme le rôle de critique, le critique qui critique la critique, et même le

critique qui critique la critique de la critique. C'est un très déplorable mésusage de l'énergie et des talents humains.

Extrait de *L'Institut : Une Introduction*, par Mary Murray :

Notre génie tutélaire est le géant Antée.

Le mode de vie urbain est anormal.

Sommes-nous élitistes, comme on l'affirme souvent ?

En tout cas, nous ne nous prenons pas pour la lie de la société.

Nous approuvons le contraste, le déséquilibre social, les extrêmes dans la richesse. On nous accuse souvent de favoriser le chaos : ceci, toutefois, nous ne l'avons jamais admis. Les Pro-Urbains contre-attaquent ! « Vous le faites à la pose, espèces d'élitistes ! »

« S'ils aiment tant que ça le Pléistocène, pourquoi ne s'habillent-ils pas de peaux de bêtes et ne vont-ils pas loger dans des cavernes ? »

« Des résidents de tours d'ivoire très hautes et très lointaines qu'ils confondent avec l'« habitat naturel ».

« Quant à moi, plutôt manier le crayon dans un bureau à air conditionné que pousser une brouette dans la boue. »

Presque dans les mêmes termes :

« Plutôt cueillir les bourdes dans le manuscrit de quelqu'un que ramasser des tomates en plein soleil. »

Ou encore :

Plutôt conduire mon Fissel Filant qu'une mule entêtée. »

Debout devant une fenêtre de son salon à l'Essuie-Plumes, Gersen regardait d'un air soucieux la vieille Place Tara. L'heure était la mi-nuit ; la Place Tara était sombre et silencieuse. La clarté des étoiles illuminait les toits de Pontefract, projetant des ombres noires le long de hauts pignons, sous des chéneaux tortueux et des milliers de mitres de cheminée biscornues.

L'humeur de Gersen se reflétait dans sa posture ; il se sentait morose et vidé d'énergie. La grande combinaison avait échoué. Le programme s'était déroulé avec précision : Howard Alan Treesong avait réagi aussi positivement que Gersen pouvait l'espérer ; en Alice Wroke il avait trouvé une voie secrète conduisant à Treesong. Puis, presque fortuitement, l'échec. Pour un motif quelconque – l'orgueil,

des affaires pressantes, une réaction de son extraordinaire méfiance – Howard Treesong avait refusé d'envisager la publication de son autobiographie, ou même simplement une interview.

Le concours n'offrait pas d'autre possibilité d'action. Au matin, il chargerait Mrs. Ench de s'occuper entièrement des opérations.

Et ensuite ? Alice Wroke restait son seul fil menant à Howard Treesong, mais le lien était devenu fragile et incertain.

Deux questions demeuraient sans réponse. Par quel moyen de pression Howard Treesong tenait-il à sa botte Alice Wroke ? Pourquoi Howard Treesong avait-il empoisonné neuf personnes avec du stercolia ?

Les réponses se trouvaient probablement à Isle Sauvage mais, songea Gersen avec mélancolie, le renseignement serait vraisemblablement périmé et sans utilité pratique.

D'un bien plus grand intérêt : quelle était « l'affaire urgente » qui occupait à l'heure actuelle Howard Treesong ?

De cette affaire, Alice Wroke ne connaissait manifestement rien. Aucune autre source d'information ne se présenta à l'esprit de Gersen.

Ses yeux survolèrent les toits éclairés par les étoiles. Dans les bars du Vieux Partii, les lumières étaient sûrement toujours allumées. Il regarda dans la direction de l'Auberge de Saint-Diarmide et se demanda si Alice Wroke était encore éveillée.

Il se détourna de la fenêtre et resta immobile un instant. Puis il se débarrassa de la chemise de l'Essuie-Plumes, revêtit un blouson gris foncé de spationaute, rabaissa sur son front un bonnet souple et se dirigea vers la porte... Le carillon du communicateur le fit revenir sur ses pas. Il considéra l'appareil en fronçant les sourcils. Qui pouvait l'appeler à cette heure ?

L'écran s'illumina et présenta le long visage pâle de Maxel Rackrose.

« Mr. Lucas ?

— Lui-même. »

Rackrose s'exprimait d'une voix à la langueur étudiée : « Les renseignements que vous désiriez – les preuves d'authenticité, etc. – sont là, à part quelques détails. »

Maxel Rackrose mettait dans ses paroles tant de retenue discrète que Gersen fut aussitôt en alerte.

Rackrose ajouta sans grande conviction : « J'espère que je ne vous ai pas tiré du lit ?

— Non. Je m'apprêtais à sortir.

— Alors pourquoi ne pas faire un saut jusqu'au bureau pour quelques minutes ? Je pense que vous serez intéressé par ce qui s'est présenté.

— J'arrive. »

Les bureaux de *Cosmopolis* ne fermaient jamais ; le travail se poursuivait à toute heure du jour, chaque jour de l'année. Une haute porte de verre s'escamota sur le côté à l'approche de Gersen ; il entra dans le hall, où des dalles lumineuses de verre coloré rendaient impossible de voir une carte de la Terre dessinée selon le système de projection de Mercator.

Gersen prit un ascenseur qui l'emporta dans les hauteurs de la Tour Nord vers les bureaux de Maxel Rackrose, lequel s'intitulait à présent Directeur d'Opérations Diverses. L'antichambre, reflet de la sophistication blasée qu'affectait Rackrose, offrait un exemple des raffinements insignes typiques du plus pur style Pacotibalivernille. L'autre pièce, où Rackrose passait la majeure partie de son temps, était une jungle de désordre. Sur une longue table s'entassaient piles de livres et de périodiques, papiers, photographies, objets divers, bibelots et déconcertantes petites brouilles. Il y avait plusieurs tabourets, un communicateur, un appareil compliqué pour faire le thé, un autre pour la projection de motifs kaléidoscopiques sur le mur, une statue stylisée de femme nue haute de deux mètres soixante-dix dont le ventre s'ouvrait à l'heure pour permettre à un oiseau de s'avancer en criant « Coucou ».

Rackrose, grand jeune homme anguleux vêtu de façon coûteuse sans pour autant sacrifier aux conventions, dont le visage était long et quelque peu chevalin, les cheveux blonds et plats et les yeux bleus masqués par de lourdes paupières, accueillit Gersen avec un détachement étudié. « Asseyez-vous, si le cœur vous en dit. » Il agita une main molle et blanche vers un de ses précieux sièges anciens. « Peut-être accepterez-vous une tasse de thé ? Et un biscuit ?

— Avec plaisir. »

Le thé versé et les biscuits à l'anis offerts, Rackrose s'installa dans un fauteuil à côté d'une table en forme de rognon. « Alors, comment va votre concours ?

— Fort bien. Un des participants a donné neuf noms sur dix et, si personne ne fait mieux, je pense que nous le déclarerons gagnant. Et vos authentications ? »

Rackrose se renversa en arrière, joignit le bout de ses doigts, regarda le plafond en plissant les lèvres.

« Selon vos instructions, j'ai traité par ordinateur tous les renseignements disponibles. J'ai commencé avec l'Index[13] et les indications de nos propres fichiers. Je dois dire que l'authentification ne nous a donné aucun mal. Les personnes en question sont gens fortunés et renommés. Sauf le numéro six. Aucun des noms qu'il est censé porter ne correspond à autre chose qu'à des activités de mauvais aloi. Bref, il semble être un criminel.

— Et les autres ?

— Aha ! C'est là que nous avons fait une découverte intéressante. J'ai été frappé par la répétition d'allusions à l'Institut, et de remarques du genre « passe pour avoir un haut rang dans la hiérarchie » ou « évidemment un Membre de haut rang ». En fait, Béatrice Utz est connue comme étant « 103 ». Artemus Gadouth était le Triune[14]. »

Maxel Rackrose se tut pour laisser à Gersen le temps de réfléchir aux implications de ses renseignements.

Gersen examina la photographie, qu'il connaissait déjà dans ses moindres détails. Un soupçon stupéfiant naquit dans son esprit, une idée singulière et terrible. « Dix visages ; ce pourrait-il être la Dixade ?

— La même pensée m'est venue », dit Rackrose.

Gersen médita un instant. Rackrose n'était pas au courant des empoisonnements par le stercolia, et il ne se doutait pas que le numéro six était Howard Alan Treesong. Il demanda : « Qui a l'échelon le plus élevé par ici ? »

Rackrose fronça les sourcils en contemplant le plafond. « Il y a un ermite sur la planète Boniface, qui est censé être à un échelon élevé. J'ai entendu dire qu'il faisait partie de la Dixade. Auquel cas, cette photo ne représenterait pas la Dixade puisque personne de Boniface n'y figure.

— Qui est de haut rang à Pontefract ?

— Je ne sais pas trop. Laissez-moi poser la question à Condo ; il connaît ce genre de chose. » Rackrose parla dans le communicateur, d'une voix basse à peine plus qu'un murmure. Il prit des notes sur un bloc de papier rose pâle. « Très bien. » Il se retourna vers Gersen avec une page arrachée à son bloc. « Son nom est Leta Goynes. Elle habite 17, Flaherty Crescent, sur Bray, et elle doit être à l'Échelon 60 ou 65. »

Gersen emporta l'adresse dans son propre petit bureau, qui était loin d'avoir la splendeur de celui de Maxel Rackrose. Il lança un appel par son communicateur. Un moment s'écoula, puis une voix féminine dit sur un ton neutre : « Leta Goynes à l'appareil.

— Je suis désolé de vous déranger à pareille heure, Mrs. Goynes. Mon nom est Kirth Gersen et je désire vous consulter sur une affaire de grande importance.

— Tout de suite ?

— Malheureusement oui. Cela concerne l'Institut et c'est d'une extrême urgence. Si vous me le permettez, je me rendrai immédiatement chez vous.

— Où êtes-vous maintenant ?

— Dans les bureaux de *Cosmopolis*.

— Prenez le Transit jusqu'à la Bifurcation de Bray ; un taxi vous

amènera à Flaherty Crescent. »

Comme Gersen arrivait au cottage du 17, Flaherty Crescent, la porte coulisssa de côté. Silhouettée dans l'ouverture, il y avait une femme brune, vigoureuse, massive et manifestement en bonne condition physique. Elle examina Gersen d'un coup d'œil rapide et s'effaça. Gersen entra ; la porte se referma derrière lui.

« Par ici », dit Leta Goynes, qui le conduisit dans un petit salon sobrement élégant. « Du thé ?

— Oui, s'il vous plaît. »

Elle remplit une tasse qu'elle tendit à Gersen. « Installez-vous où vous voulez.

— Merci. » Gersen s'assit ; Leta Goynes resta debout, c'était une femme plutôt belle à l'aube de la maturité, avec des cheveux noirs coupés très court, un regard direct dans ses yeux noirs ombragés par d'épais sourcils noirs.

« Kirth Gersen est un inconnu à *Cosmopolis*.

— Pour une bonne raison. Je me fais appeler Henry Lucas, reporter spécial.

— Vous êtes Membre de l'Institut ?

— Plus maintenant. À l'Échelon 11, j'ai découvert que l'Institut et moi œuvrions dans des sens opposés. »

Leta Goynes, souriant légèrement, inclina la tête dans un hochement bref. « Alors ? »

Gersen lui tendit la photo du concours. « L'avez-vous vue ? Elle a paru dans *Évidence*.

— Non, je ne l'avais pas vue.

— Qu'en pensez-vous ?

— Rien de particulier.

— Vous ne reconnaissez personne ?

— Personne.

— Ce pourrait bien être la Dixade. Ce monsieur est Artemus Gadouth. Il est Triune, comme vous le savez, je suppose. »

Leta Goynes acquiesça d'un signe. « Je ne l'ai jamais rencontré.

Voici Sharrod Yest... Dianthe de Trembuscule... Béatrice Utz, Échelon 103... Ian Bilfred... Ce monsieur dit s'appeler Sparkhammer... Sabor Vidol, Echelon 99... John Gray... Gadouth... Gieselman, Echelon 106... Robun Martiletto. » Gersen se tut.

Leta Goynes déclara : « Ce n'est pas toute la Dixade. Il y a trois personnes – les numéros cinq, six et sept – qui sont probablement à l'Échelon 99. Le mois dernier, nous avons perdu Elmo Shookey. Ce banquet, je présume, a pour but de procéder à la promotion d'un 99.

— La promotion n'a peut-être pas été faite, répliqua Gersen. Tous, sauf le numéro six, ont succombé à un empoisonnement par le

stercolia. »

L'expression de Leta Goynes devint détachée et légèrement dédaigneuse. « L'Institut n'est pas seulement fort, il est souple. Les harmonisations normales sont en cours.

— Dans le cas présent, l'harmonisation ne sera pas tellement facile. Le survivant, le numéro six, a empoisonné les autres. Son nom est Howard Alan Treesong. »

Leta Goynes considéra la photographie. « L'information est terrible – si elle est exacte. Et je vois qu'elle doit l'être. Comment est-il parvenu à l'Échelon 99 ?

— Par fraude, extorsion, menace, pression morale... je suppose. Il n'a sûrement pas gravi les échelons un par un. Mais une question plus importante : quels membres de la Dixade manquent sur la photo ? Et où sont ces membres ? »

Leta Goynes répliqua par un petit rire sec et froid.

« Étant donné les circonstances, cela devient une information extrêmement importante.

— Exact. Et je pourrais être un des collaborateurs de Treesong.

— Ou Treesong en personne. »

Gersen lui tendit la carte professionnelle de Jehan Addels. « Téléphonez à cet homme. C'est un habitant d'ici bien connu sur la place. Demandez-lui ce que vous voudrez à mon sujet. »

Leta Goynes se dirigea vers le communicateur. « Je questionnerai d'abord quelqu'un sur Jehan Addels. »

Elle procéda à une série d'investigations circonspectes, tout en surveillant Gersen du coin de l'œil. Puis elle téléphona à Jehan Addels. Il répondit au bout d'un moment, mécontent que son repos ait été troublé. Gersen lui parla : « Cette dame est Leta Goynes. Répondez à toutes les questions qu'elle jugera bon de poser. »

Leta Goynes interrogea Addels pendant un quart d'heure, puis elle se détourna lentement du communicateur. Elle avait repris peu à peu l'attitude typique des échelons supérieurs de l'Institut : une sereine et exaspérante indifférence aux événements, y compris ceux risquant d'avoir des répercussions personnelles.

« Addels fait de vous un éloge remarquable. » Elle but quelques gorgées de thé d'un air pensif, puis déclara d'un ton méditatif : « L'Institut ne s'intéresse pas en général aux problèmes sociaux courants, même quand il s'agit de criminels notoires comme Howard Treesong. Toutefois... » Leta Goynes se décida. « Je vais vous donner le renseignement que vous demandez. Trois membres de la Dixade manquent sur la photographie. Ce sont les 101, 102 et 107. La mort du 107 a été la cause de la réunion. Le 101 vit dans l'isolement sur Boniface à un endroit appelé Athmore Violet, dans la région la plus sauvage de la Poussière du Monde. Son nom est Dwyddion et il est

notre Triune, encore qu'il ne le sache peut-être pas, puisqu'il ne voit personne et refuse toute relation.

— Et le 102 ? »

Leta Goynes eut un curieux petit sourire grimaçant.

« Son nom est Benjamin Wroke. Il s'est noyé dans la Mer de Shanaro. La semaine dernière, son corps a été rejeté sur la plage de Célé, qui se trouve près d'Isle Sauvage. »

Extrait du *Guide des Étoiles Everyman* : Véga, Alpha de la Lyre :

... Les trois planètes les plus rapprochées

— Padraïc, Mona, Noaille – sont des scories de pierre calcinée qui se dessèchent sous l'âpre éclat aveuglant de la Grande Étoile Blanche. Noaille présente toujours la même face à Véga, et est remarquable par les pluies de mercure liquide qui tombent sur sa face noire, coulent jusqu'à la face chaude où elles se vaporisent et retournent à la face noire.

Viennent ensuite les mondes habités : Aloysius, Boniface et Cuthbert. Cuthbert est une planète humide et fâcheusement marécageuse, avec peu de régions où il fasse bon vivre ; ceci en partie dû aux nombreux insectes qui ont valu à Cuthbert son sobriquet : « le Paradis du chasseur de hannetons ».

Aloysius est la suivante sur l'orbite, tempérée encore que brumeuse ; c'est la plus peuplée des planètes de Véga.

Les premiers temps de l'histoire d'Aloysius ont été dominés par les rivalités entre sectes religieuses ; les effets des haines et des luttes ainsi engendrées persistent de nos jours, en particulier dans les campagnes, sous forme de suspicion provinciale. Les villes de Pontefract, New Wexford et Yeo sont relativement cosmopolites.

Boniface, le plus éloigné et le plus grand de ces mondes habitables, est lugubre, désagréablement humide et comme une caricature des deux autres, car il exagère toute la rudesse et les bizarreries de ses planètes jumelles. Les mers y sont balayées par de terribles tempêtes, les terres se font remarquer par une topographie extravagante : vastes plaines offertes à la force des vents et de la pluie ; monts, cavernes, pics, gouffres ; larges fleuves coulant d'un océan à l'autre. Par endroits, le pays se laisse habiter, mais jamais à l'aise ou dans le confort.

Depuis la plus haute antiquité, les indigènes d'Aloysius, gens astucieux et économes sachant tirer parti

d'un rien, ont utilisé les déserts inhospitaliers de Boniface comme colonie pénitentiaire et c'est là que furent déposés les athées, incorrigibles et irrécupérables des mondes végaiens.

À leur débarquement à Port-Davre, les condamnés étaient mis en condition dans un camp de stage dirigé par l'Ordre de Saint-Jidasias. Un certain abbé Nahut, par révélation divine, eut connaissance d'un nouveau régime auquel les arrivants devaient être soumis, afin de les préparer au mieux à la vie sur Boniface. Les méthodes étaient énergiques et uniques en leur genre. Bon nombre parmi les survivants subirent sur le plan génétique des lésions qui se stabilisèrent et une nouvelle espèce humaine se trouva ainsi créée plus ou moins accidentellement. C'étaient les « Fojos », une des curiosités de l'univers humain. Le Fojo typique était grand, avec des bras et des jambes minces, de gros pieds et de grosses mains, des traits épais et tourmentés et une toison de plumes blanches en guise de cheveux. Les Fojos devinrent pratiquement la race indigène de Boniface et émigrèrent vers les coins et recoins les plus abrités et les vallées solitaires de leur planète marâtre.

Dans quelques petites villes : Slayman, Cashel Creary, Nahutty, Kaw Doon, Violonville, des hommes et des femmes ordinaires tenaient des boutiques et des agences et exerçaient divers métiers, commerçant avec les Fojos dans une atmosphère d'aversion réciproque.

L'Ordre de Saint-Jidasias a disparu depuis longtemps mais, par une des ironies cosmiques des plus amères, les Fojos embrassent encore une variante de la foi jidasienne ; et dans tous les petits villages fojos il y a une église carrée jidasienne.

Le temps était devenu subitement un facteur décisif, vu que Dwyddion, ermite et nouveau Triune, devait sûrement être une des « affaires urgentes » de Howard Alan Treesong. Gersen se hâta au maximum pour aller du cottage de Leta Goynes au spatioport, s'embarquer dans son *Voltigeur Fantamique* et décoller.

Le pilote automatique lança le vaisseau dans une trajectoire qui enjambait de très haut Véga pour replonger de l'autre côté, à l'endroit où Boniface planait en orbite. Monde primitif, sans rien de valeur à piller, razzier ou kidnapper, Boniface n'était pourvu d'aucun contrôle d'entrée ; Gersen descendit sans interférence vers le rude disque bleu noir et blanc.

Gersen feuilleta le *Répertoire géographique végaien*, mais découvrit seulement une vague référence à l'Athmore Violet. La chaîne de montagnes du Skak traversait en diagonale une région connue sous le nom de Poussière du Monde, au milieu du continent de Saint-Crodecker. Le long du flanc sud du Skak, le fleuve Meaughe serpentait dans le Val du Meaughe, où Gersen nota l'existence d'une ville nommée Poldoulie, qui pourrait fort bien être une source de renseignements sur le pays.

La surface de Boniface, obscurcie par des nuages et camouflée par les ombres de ces nuages, ne présentait pas de repères visibles. Gersen détermina sa position à l'aide des radiophares, calcula les coordonnées de la ville de Poldoulie et amorça la plongée dans l'atmosphère dense.

Au-dessus du Val de Meaughe, le ciel était dégagé. Gersen repéra Poldoulie, un enchevêtrement de constructions en pierre à côté d'un bosquet de voitch[15] violet. Gersen descendit en spirale et posa le *Voltigeur* dans une prairie saturée d'eau à quatre cents mètres à l'est de la ville.

C'était midi, heure locale. Il sortit du *Voltigeur* dans un vent froid et humide sentant la vase et la végétation pourrie.

De la ville jaillirent une douzaine de galopins dégingandés, les plus grands repoussant de côté les plus petits, les plus petits jurant et faisant des crocs-en-jambe aux plus grands. Tous étaient vêtus de tuniques blanches crasseuses qu'ils retroussaient pour courir, révélant des jambes blanches et des genoux nouveaux. Leurs têtes étaient étroites, leurs traits frustes et revêches. De chaque crâne oblong saillait un buisson d'épines blanches et raides. Celui qui était arrivé le premier s'arrêta à deux pas de Gersen et cria à tue-tête : « Je suis le gardien ; c'est moi le premier ; les autres sont des casseurs, ne leur payez rien ! Je suis Keak ; à moi le gautch.

— Le gautch ? C'est quoi, le gautch ? questionna Gersen.

— C'est mon salaire. Je veux cinq UVS ou cinq albums. »

Les autres gamins clamèrent avec ardeur : « Donnez-lui des albums comme gautch ! De beaux albums, avec des bosteurs ! des bosteurs de yetches !

— Des bosteurs ? Que sont des bosteurs ? »

La question déclencha de gros rires étranglés. Keak s'essuya la bouche et expliqua : « Des bosteurs... avec les grandes surfaces et pas de vêtements. Les yetches : ça c'est de bons bosteurs !

— Je vois, dit Gersen. À supposer que je ne paie ni en argent ni en albums de bosteurs nus, qu'est-ce qui se passera ?

— Eh bien, les casseurs – ces affreux chenapans là-bas ! Ils flanqueront de la boue sur vos verres ferbérateurs et verseront de la pisse de chien décomposée dans vos aérateurs. Alors payez et je les

tiendrai à distance. »

Gersen réfléchit. « Comment peux-tu venir à bout d'un tel nombre de casseurs ?

— Ils n'osent pas s'y frotter. Cukkins ! Dis ce que je vous ferai.

— Parole, rien que pour avoir cassé un bout d'allumette, il me plierait en deux et m'enfoncerait la tête dans le trou de balle. C'est une vraie terreur, Keak, il sait comment s'y prendre. »

Gersen hocha la tête. « Allons, Keak, je vois que tu es quelqu'un de sérieux. Toutefois, je juge préférable de m'assurer de vous tous. Venez par ici, de l'autre côté du vaisseau ; j'ai de belles choses dans la cale pour des garçons comme vous.

— Eh ? demanda un gamin. Quel genre de belles choses ?

— Qu'est-ce que tu dirais d'albums de bosteurs ? rétorqua Gersen. Des douzaines, tous avec des légendes obscènes !

— Ça, c'est parler ! s'exclama Keak. Allons voir !

— Par ici. » Gersen contourna le vaisseau et les garnements le suivirent en courant et bondissant. Gersen fit glisser le panneau de la cale et descendre l'échelle. Il pointa le doigt vers Keak. « À toi de choisir le premier ; dépêchons maintenant, je n'ai pas de temps à perdre. »

Keak escalada l'échelle, les autres l'imitèrent, avec Gersen fermant la marche.

« On n'y voit goutte là-dedans, croassa Keak. Allumez ! Montrez-nous des bosteurs.

— Des grands derrières, des gros nichons. »

Gersen effleura un bouton ; la clarté inonda la cale qui était absolument vide.

« Hé ! s'exclama Keak. Y a rien ici ! »

Gersen sourit. « Juste une poignée de jeunes vauriens. À présent, je vais aller à mes affaires et je vous enferme. Si vous faites le moindre gâchis, je vous emporterai dans les montagnes où je vous laisserai et vous ne serez pas rentrés pour dîner. Alors, attention à vous bien tenir ! »

Gersen descendit l'échelle à reculons, rabattit et ferma le panneau d'entrée. Il se mit en route à travers la prairie détrempée et finit par rencontrer un chemin qui longeait un fossé d'assèchement aux eaux croupies engorgé par de la vase couleur magenta.

Aux abords de la ville, il passa devant une maisonnette soutenue par des pilotis au-dessus du marécage. Sous la véranda, un vieil homme assis sur ses talons extirpait d'un sac des cailloux qu'il triait en trois tas.

Gersen appela : « Ohé ! Pouvez-vous m'indiquer où est l'Athmore Violet ? Je ne le trouve pas sur ma carte. »

Le vieil homme resta simplement tapi dans l'ombre. Pensant

qu'il ne l'avait pas entendu, Gersen s'approcha. Le vieil homme jeta un torchon sur ses pierres et, allongeant de longues jambes d'araignée maladroite, se retira dans l'obscurité sous sa maison.

Gersen s'éloigna et continua à suivre le chemin, passant devant une autre maisonnette, un peu plus conséquente, avec un générateur solaire noir sur le toit, surmonté d'un fétiche religieux. Sur le seuil du portail s'ouvrant dans le mur bas se tenait un homme coiffé d'un haut chapeau conique.

Gersen fit halte et adressa un salut affable. « Bonjour, monsieur.

— Oui, oui », répliqua le Fojo d'un ton traînant et protecteur.

Gersen désigna du pouce la première maison. « Pourquoi le vieil homme se cache-t-il sous sa maison ? »

Le Fojo gloussa de rire devant la naïveté de Gersen. « Il est mineur ; n'est-ce pas évident ? Ce sont ses nouveaux minerais. Regardez sous la maison ; notez comme ses yeux luisent ! Il est armé d'un opinel. Si vous aviez touché à ses pierres, il vous aurait fait sauter la tête et les oreilles.

— Je désire seulement un renseignement. Où est l'Athmore Violet ? Ma carte ne l'indique pas.

— Bien sûr que non. À l'Athmore Violet, Bugardoig extrait des alexandrites !

— Je ne m'intéresse pas aux alexandrites. Je veux trouver un homme qui demeure dans le voisinage. Pouvez-vous me dire comment y aller ? »

Le Fojo désigna la ville d'une saccade du pouce. « C'est à Bugardoig qu'il faut le demander.

— Je suis pressé. Je ne tiens pas à perdre mon temps à chercher Bugardoig.

— Soyez tranquille, lui vous trouvera dès qu'il aura remarqué votre vaisseau sur sa noue et il ne perdra pas de temps.

— Et vous-même ? Voulez-vous gagner cent UVS ? Aidez-moi à rejoindre mon ami.

— Près de l'Athmore Violet, vous dites. Ce doit être l'ermite du Voymont.

— C'est un solitaire, en effet.

— L'Athmore Violet et le Voymont : dangereux, ces coins-là, ne serait-ce qu'à cause des mines de Bugardoig. »

De l'intérieur de la maisonnette jaillit une voix rauque : « Prends l'argent, Lippold. Fais ce qu'on te demande ! C'est peu de chose. »

Lippold ne réagit pas au conseil. Apparemment, il avait cessé de s'intéresser à Gersen et contemplait avec sérénité le Val de Meaughe. Au-dessus de leurs têtes, le ciel se dégagea et Véga projeta ses rayons d'une resplendissante clarté sur le paysage. Tout se mit à flamboyer de couleurs : les ajoncs palustres devinrent marron et ocre, les montagnes

derrière Poldoulie bleu-noir et blanc ; le voitch violet, avec une inexplicable ombre bleu-vert dessous. Les nuages se refermèrent comme une trappe. La lumière de Véga disparut. Lippold demeura impavide, insensible à la splendeur soudaine comme à sa disparition également brusque. Gersen tourna les talons et poursuivit sa route vers la ville : une agglomération irrégulière de huttes de pierre, de porcheries, d'écuries et de hangars, une douzaine de boutiques et de bureaux, une taverne, une église jidasienne toute tassée sur elle-même.

Au-dessus, des nuages venant de l'est entrèrent en collision avec les nuages de l'ouest. D'où tourbillon et bouillonnement : la pluie se mit à tomber. Gersen jeta un coup d'œil par-dessus son épaule ; Lippold, silhouette brouillée par la pluie, était resté planté comme tout à l'heure.

Gersen entra dans la ville en courant et s'abrita sous l'auvent d'un atelier de mécanicien qui était fermé. Seule la taverne semblait prête à accueillir les chalands.

Gersen attendit un instant. La pluie tombait toujours en cataractes grises, illuminées de temps à autre par des éclairs. Gersen vit de grandes silhouettes courir sous l'averse vers la taverne, s'arrêtant sur le seuil pour secouer l'eau de leurs habits et de leurs souliers, puis entrer. La pluie s'arrêta un moment. Pendant l'accalmie, Gersen fonça dans la rue jusqu'à la taverne.

Il pénétra dans une salle en longueur, avec un comptoir d'un côté, des bancs et des tables de l'autre. Un alignement de fenêtres hautes avec des vitres de mica jaune dispensait dans la salle une clarté sinistre. Aux tables étaient assis des groupes de Fojos, penchés sur des bols de boisson chaude épicée. L'âcreté du brassin bouillant mélangée à la vapeur acide de vêtements détrempés et de chair humide fit froncer les narines de Gersen.

Quand il s'avança dans la salle, toutes les conversations cessèrent, toutes les têtes se retournèrent et des rangées d'yeux d'un bleu laiteux examinèrent Gersen. Chacun des hommes présents portait un bonnet tricoté enfoncé sur sa crête de cheveux ; des bonnets semblables étaient suspendus à des perches à côté de chaque table. Gersen adressa à l'assistance un salut de tête courtois et se dirigea vers le comptoir. Le tavernier, essuyant ses grandes mains au torchon crasseux qui lui ceignait le ventre, s'approcha. « Qu'est-ce que vous désirez ?

— J'aimerais parler à quelqu'un du nom de Bugardoig, répliqua Gersen. Ce monsieur est-il ici en ce moment ?

— Il n'y a pas d'Aloïs Bugardoig ici ; et qu'avez-vous à lui demander dont vous vous porteriez mieux de vous passer ? Et pourquoi ne mettez-vous pas de chapeau ? Les bonnes manières,

qu'est-ce que vous en faites ?

— Pardonnez-moi, je ne possède pas de chapeau.

— Aucune importance, vous auriez l'air d'un polichinelle avec le pfou vous pendant le long de la joue comme un coigel épuisé. Ahah, qui est-ce ? »

Dans la taverne entrait à pas lourds un homme massif, musculeux, aux yeux bleu pâle en fente presque fermés par des joues saillantes rouges comme des pommes. Il alla vers une des perches, décrocha un « pfou » et, d'un preste mouvement tournant de la main, l'enfonça sur son épi de cheveux. Gersen regarda le tavernier : « Est-ce Bugardoig ?

— Ahah ! Il y a de quoi rire ou – si vous étiez Bugardoig – de quoi éclater de rage. C'est Rigarde Hollop, l'éboueur municipal. Voyez ses bras. Il est fort, ce Hollop, mais ce n'est rien à côté de Bugardoig. Vous buvez ? Est-ce que vous aimez notre pipidcha ?

— Que servez-vous d'autre ?

— Pas grand-chose. Cela nous suffit amplement. Serait-ce dans vos intentions de détourner un nez dégoûté devant notre bon pipidcha ?

— Jamais, dit Gersen. Ayez la bonté de m'en servir une rasade.

— Bien dit. Jocko ! Une bolée de pipidcha pour cet étranger. Et tenez, comme j'ai pitié de vous, laissez-moi arranger quelque chose d'à peu près convenable pour votre tête. » Le tavernier fourra du papier dans un pfou crasseux et huileux qu'il enfonça sur le front de Gersen, de sorte que la partie bourrée oscilla d'abord d'un côté puis de l'autre. « Pas fameux, commenta le tavernier, mais mieux que rien, étant donné que vous avez affaire avec Aloïs Bugardoig, car on trouverait difficilement plus pointilleux en matière de savoir-vivre ; il a même juré de ne jamais toucher à un cheveu de quelqu'un le Jour Saint, vous vous rendez compte ? Certains disent qu'il ne s'en montre que pire les autres jours. Oh oh, misère, qui va là ? »

Dans la taverne entrait un Fojo au torse énorme en forme de barrique et au visage aplati et rugueux comme un champignon de jungle. Gersen questionna : « Est-ce Bugardoig ?

— Lui ? Jamais. C'est Shirmis Poddle. Shirmis, ce sera quoi ? Comme d'habitude ?

— Comme d'habitude puisqu'il n'y a rien de mieux. Je me demande où est mon gosse ? Il devrait être en train de mettre les bûches en tas et pas le moindre pan de chemise qui flotte à l'horizon. Bah, peu importe. Ce sont ses os que je romprai, pas les miens. »

Le tavernier fit glisser vers lui un bol de pipidcha fortement épicé. « Bois en joie, Shirmis. La journée a été paisible jusqu'à présent.

— Cet ours est-il en route ? Ou bien ai-je encore devant moi un moment de répit ?

— Seul l'Œil Très-Haut voit aussi loin. Chut ! L'entends-tu qui vient ? »

Shirmis regarda de nouveau vers la porte. « Ce n'est que le tonnerre. N'empêche... » – il leva son bol et but – « ... tu m'as mis la crainte au cœur. Je pars pour des lieux plus sereins ».

Le tavernier le regarda s'en aller et secoua la tête avec tristesse. « La peur est un sentiment bizarre qui ne s'explique pas. Ah, tiens, est-ce toujours l'orage ou Bugardoig qui se secoue les pieds ? »

Un Fojo entra dans la taverne, ses épaules passant tout juste par la porte. Un double contrefort de muscles pareils à des cordes s'élançait pour soutenir sa mâchoire, si bien que la tête semblait plus étroite que le cou. Sa bouche était une entaille, son nez une saillie de cartilage.

Gersen regarda le tavernier. « Et maintenant... ?

— Vous voyez Bugardoig et il a aujourd'hui l'œil qui flamboie. Quelqu'un s'est mal conduit envers lui et nous risquons tous d'en subir les conséquences. Votre pfou est-il bien droit ?

— Je l'espère. Que boit-il ?

— La même chose et plusieurs fois.

— Servez une double rasade. » Gersen se tourna vers Bugardoig, qui restait planté au milieu des clients de la taverne avec une mine menaçante. Son regard se portant vers le comptoir, il remarqua Gersen et eut un geste d'agacement grandiloquent :

« Qu'est-ce que c'est que ça, avec le chapeau de travers et une face de gargouille ?

— Un ami de Pontefract m'a demandé d'aller à votre recherche. Il m'a conseillé de poser mon vaisseau dans votre noue, étant donné votre réputation de générosité. À propos, j'ai commandé une double ration à votre intention. »

Bugardoig leva une mogue dans la main droite, la mit à sec, prit la seconde mogue dans la main gauche, la versa dans son gosier avec la même aisance, et reposa les contenants vides sur le comptoir.

« Et maintenant parlons affaires. Comme je ne fais pas de faveurs, payez-moi sur-le-champ cent UVS à titre de taxe d'atterrissage, de surestarie et de stationnement à poste pour le mois.

— Régions d'abord une question plus importante, dit Gersen. Avez-vous quelques heures de libres en ce moment ?

— Pour quel genre d'affaire ?

— Profitable.

— Expliquez-vous.

— Près de l'Athmore Violet habite un homme de conséquence à qui nous devons rendre visite immédiatement.

— Hein ? Qui donc ? Le fou d'ermite qui vit sur le Voymont ?

— Il n'est pas si fou que ça, répliqua Gersen. En fait, il vous a

recommandé comme étant le plus qualifié pour me conduire au Voymont, puisque vos propriétés sont proches. »

Bugardoig partit d'un énorme rire retentissant. « Pas si près que je me soucie de risquer ma peau sur le Voymont. Alors, payez-moi ma taxe et allez seul sur le Voymont. Si vous approchez de l'Athmore Violet, vous déclencherez mon plus vif courroux. »

Gersen hocha la tête avec lenteur. « Eh bien donc, accompagnez-moi jusqu'à mon vaisseau ; je n'ai pas d'argent sur moi. »

Bugardoig crispa ses traits dans une grimace d'étonnement menaçant. « Dois-je patauger dans les marécages parce que vous avez été assez bête pour oublier votre argent ?

— Qu'à cela ne tienne, dit Gersen. Attendez ici. Je vais aller chercher l'argent et vous l'apporterai.

— Ah ! rugit Bugardoig. Je ne me laisse pas rouler si facilement. Venez ; s'il le faut il le faut. À votre vaisseau donc et j'encaisserai une surtaxe de dix UVS.

— Une minute ! clama le tavernier. Je veux un fripince[16] pour la boisson ! »

Gersen posa une pièce sur le comptoir et fit signe à Bugardoig. « Hâtons-nous avant que la pluie recommence. »

Bugardoig grommela à mi-voix, puis suivit Gersen qui sortait de la taverne. Ils remontèrent le chemin sous un ciel couleur prune, passant devant la maisonnette où Lippold était encore dans la même posture, puis devant la hutte du mineur, qui était invisible ; et enfin ils atteignirent la prairie marécageuse de Bugardoig.

Ils approchèrent du *Voltigeur*. Gersen dit à Bugardoig : « Attendez ici. Je saute à bord chercher l'argent.

— Ne me faites pas perdre mon temps avec des sottises ! rétorqua Bugardoig. Ouvrez. Vous resterez à portée de mes ongles jusqu'à ce que je soupèse ce qui m'est dû.

— Les Fojos sont une race méfiante », commenta Gersen.

Il escalada l'échelle et ouvrit l'écoutille, Bugardoig sur ses talons.

« Par ici », dit Gersen. Dans la cloison arrière du salon, il ouvrit une porte qui coulissa de côté, eut un geste d'invitation à l'adresse de Bugardoig. « Entrez. »

Bugardoig passa devant lui en le bousculant presque dans son impatience et s'engouffra dans la cale ; Gersen referma la porte et poussa en place les clenches, au moment même où Bugardoig se rendait compte de son erreur et se jetait sur le panneau.

Gersen y appuya l'oreille et entendit des voix stridentes. Avec un sourire caustique, il se dirigea vers le tableau de bord, fit décoller le vaisseau et suivit vers l'amont le Val de Meaughe. Au-dessous, le fleuve descendait vers le sud comme un serpent gris maussade au

milieu de terrasses élaboussées de diverses sortes de végétation : des buissons de goîtres gris, du voitch violet, des plantes-à-cire vert pâle, des arbres-mouchetés noirs. Des minarets de corail terrestre rose et jaune se dressaient à trente mètres de haut ; des taches d'un orange vénéneux signalaient la présence de colonies de musc transhumant.

Seize kilomètres défilèrent derrière. Gersen posa le vaisseau dans un pré d'herbe-d'argent à larges feuilles. Il descendit du vaisseau et alla jusqu'au panneau de la cale, l'ouvrit et abaissa l'échelle. Il appela : « Keak ! Keak ! Réponds-moi ! »

Une voix maussade répliqua : « Qu'est-ce que vous voulez ?

— Qu'as-tu fait comme gâchis ? »

Un bref silence ; puis d'un ton dégagé avec une voix qui mua en fausset : « Moi personnellement ? Rien de grave.

— Keak ! Écoute bien – écoute attentivement ! Je vais relâcher les gosses. Tous sauf toi. Nous inspecterons la cale. Si son état m'offusque, je t'emmènerai à trois cents kilomètres d'ici au cœur des montagnes. Là, toi et toi seul, tu nettoieras cette cale jusqu'à ce qu'elle étincelle et sente aussi bon que les roses de Kew. Puis tu iras ton chemin et moi le mien. »

La voix de Keak chevrotait légèrement quand il répliqua : « L'état est assez satisfaisant. Je remarque un peu de saleté ici et là...

— Tu seras sage de nettoyer ça maintenant, pendant que tu as encore de l'aide à ta disposition et que tu es encore près de chez toi.

— Nous n'avons rien pour nettoyer.

— Il y a de l'eau dans la prairie. Servez-vous de vos chemises. »

Keak lança une bordée d'ordres secs. Les gamins descendirent l'échelle, clignotant et papillotant des paupières. Ensuite apparurent une paire de jambes massives, puis un torse puissant et, finalement, la tête d'Alois Bugardoig. Au pied de l'échelle, il s'arrêta pour toiser Gersen, les joues palpitantes, la bouche telle un polype écarlate géant. Il voûta lentement les épaules et fonça sur Gersen, qui fit crépiter une ligne de feu presque sur les orteils de Bugardoig. « Ne me provoquez pas, dit Gersen, je suis pressé. »

Bugardoig recula d'un pas, cramoisi et la mine sombre. Gersen pointa son arme vers Keak. « Plus vite ! Te rappelles-tu à quelle allure tu es sorti de la ville ? »

Une demi-heure plus tard, Gersen décolla dans son vaisseau, laissant un groupe désolé de gamins sans chemise, le nez levé vers lui. Puis il les vit tourner les talons ; et, plaçant les coudes contre leurs poitrines blanches dénudées, ils s'élancèrent au pas de course vers le fond de la vallée.

Bugardoig était à présent assis dans le salon, une corde limitant son rayon d'action. Des nœuds de muscles roulaient le long de ses joues, ses yeux ressemblaient à des fentes où étincelait un feu bleu.

Bugardoig n'était manifestement pas homme à affronter l'adversité avec le sourire ou même avec fatalisme.

Gersen fit monter le vaisseau très haut, juste sous les premières couches fuyantes de nuages. Il se tourna vers Bugardoig. « Connaissez-vous Dwyddion ?

— L'ermite ? Bien sûr que je le connais. Il habite sur le Voymont à côté de l'Athmore Violet. N'ai-je pas dit qu'il était fou ?

— Fou ou pas, nous devons l'éloigner du Voymont, sinon il sera assassiné.

— Et c'est important ?

— Très important. Alors, où se trouve le Voymont ?

— Là-bas. De l'autre côté du Skak.

— Et quels sont les repères ? »

Bugardoig émit un gémissement grinçant « Ah, les ennuis que je dois à ce maudit yetch et à son arme... Et si je suis frappé par la foudre ?

— Eh bien, vous mourrez foudroyé. »

Bugardoig se redressa lourdement et regarda par le hublot. « Piquez à l'ouest et une slarsh-tit[17] au nord. Le Voymont est derrière ces trois pics pointus. Vous voyez cette ombre noire ! C'est le Pritz, en face du Voymont, avec le Ravin Venteux entre les deux. Vous avez vu la lumière-du-diable ! Ah, il s'en passe de drôlement bizarres sur le Pritz ! »

Gersen fit prendre de la hauteur au *Voltigeur*, se faufilant entre des remparts grandissants de sinistre roc noir, survolant une terrifiante zone inhabitable tout en crags et en crevasses. À l'ouest se dressait la masse du Pritz. Les éclairs qui le sillonnaient du haut en bas étaient de plus en plus visibles.

Au-dessous d'eux défilait un fouillis de crêtes indistinctes, que Bugardoig nommait d'un ton abattu :

« L'Hirsute... la Dent de Matenne et, là-bas, l'Athmore Violet... Le Travail de Bosseville, avec un forage de palladium... le Mont Lucasta ; là, c'est la source de la Rivière du Traîne-Patte... Et le Voymont... »

Le *Voltigeur* s'avança au-dessus d'un énorme ravin, avec tout au fond un filet d'eau argenté.

« Là-dessous, c'est le Ravin Venteux », dit Bugardoig.

Le *Voltigeur* interrompit sa progression et se mit à s'abaisser lentement. Du bouillonnement des nuages jaillissaient spasmodiquement des éclairs qui griffaient le Pritz. Gersen demanda d'une voix inconsciemment tendue : « Où est Dwyddion ?

— Faites descendre votre vaisseau dans le Vieux Venteux... Tenez, là-bas, la corniche où seul un fou peut vouloir vivre. »

Gersen amena le *Voltigeur* tout près du Voymont, le fit plonger à

travers les rafales.

Bugardoig tendit un doigt aux jointures rougies. « Là-bas, la maison de Dwyddion. J'ai rempli ma mission ; ramenez-moi à Poldoulie.

— Nous nous arrêterons juste le temps de prendre Dwyddion.

— Bah, grommela Bugardoig. J'ai bonne envie de vous donner de mon poing sur la tête, en dépit de votre arme.

— Patience, répliqua Gersen. Nous ne traînerons pas. En fait, plus nous irons vite, mieux cela vaudra. »

Le *Voltigeur* dériva tout contre le flanc de la montagne. La maison de Dwyddion était une construction simple : un bloc de pierre et de verre soudés, perché périlleusement sur une corniche. Au nord, la corniche avait été élargie astucieusement en entassant et calant entre eux de gros rochers, ce qui avait créé d'abord un viaduc de trente mètres de long, puis un petit terrain d'atterrissage peu profond : un emplacement dégagé exposé à la vue. Au sud de la maison, la corniche devenait un sentier conduisant à une étroite esplanade dans l'angle d'une crevasse. Un petit avion noir y était stationné et derrière, à demi engagée dans le roc creusé, il y avait une construction que Gersen supposa être un atelier. Ce coin était dissimulé et discret. Il fit se poser le *Voltigeur* derrière l'appareil noir de Dwyddion.

Bugardoig émit un commentaire sarcastique sur le choix de Gersen en matière de terrain d'atterrissage. « Êtes-vous donc un yetch si bête ? Pourquoi n'utilisez-vous pas l'emplacement prévu ? Est-ce une opération trop facile et trop évidente ? »

Gersen répliqua d'un ton mesuré : « Un criminel va venir tuer Dwyddion. Je ne tiens pas à ce qu'il sache que je suis ici. »

Bugardoig exprima sa dérision par un reniflement sonore.

Gersen ouvrit l'écoutille et sauta à terre.

« Je ne peux pas vous laisser seul devant ce tableau de bord, dit-il à Bugardoig. Quelque chose de bizarre pourrait se produire. Mieux vaut que vous veniez avec moi. »

Bugardoig croisa ses bras massifs. « Je reste ici.

— Tout de suite ! dit Gersen. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Pour de folles entreprises de yetch, le temps est toujours perdu, grommela Bugardoig. Allez-vous-en.

— Alors vous descendrez dans la cale.

— Non. »

Gersen étendit les mains. « Regardez-moi. » Il imprima une saccade à son biceps droit ; dans sa main, un projec apparut comme par magie. « Vous savez ce que je peux faire avec cela. » Il imprima une saccade à son biceps gauche et montra cette arme complexe appelée didacteur. « Ceci vous est-il familier ? Non ? Il projette trois sortes d'aiguilles de verre. La plus inoffensive provoque une irritation

insupportable pendant trois semaines. Je vous décocherai dix aiguilles à moins que vous ne vous rendiez très vite dans la cale.

— Vous avez fini par me persuader », dit Bugardoig. Il gémit, rota et, avec une lenteur exaspérante, abaissa sa masse jusqu'au sol. « Je vous accompagne et je vous regarderai faire vos tours. »

Gersen jeta un coup d'œil circulaire dans le ciel. « Dépêchons-nous. »

Il se mit en marche le long de la corniche, Bugardoig cheminant tranquillement à sa suite.

Une porte à l'arrière de la demeure de Dwyddion s'entrouvrit en coulissant ; dans l'ombre se tenait un homme mince de haute taille. Il avança d'un pas et ses traits apparurent nettement : un front en dôme que fuyait une couronne embrouillée de cheveux cendrés, des yeux noirs méditatifs au fond d'orbites sombres, des joues creuses, un menton fin et pointu – un visage suggérant une grande force intellectuelle et un caractère morose. Il examina ses visiteurs sans aménité.

Gersen s'arrêta. « Vous êtes Dwyddion ? »

— C'est moi. » La voix de Dwyddion était grave. « La situation de cette maison ne suggère-t-elle pas mon ardent désir de solitude ? »

— La mort aussi est solitaire. Il faut que vous écoutiez avec attention car nous avons très peu de temps. Je suis Kirth Gersen ; voici Aloïs Bugardoig, gentilhomme de Poldoulie, qui a consenti à me guider jusqu'ici.

— Dans quel but ? »

Gersen examina de nouveau le ciel et, de nouveau, ne vit qu'un plafond sombre et des nuages bas tourbillonnant dans le vent.

Une rafale mugit sur le flanc de la montagne, cinglant leurs visages avec des gouttes de pluie à demi gelée. Dwyddion émit un son d'impatience, enfonça sa tête dans ses épaules et battit en retraite dans sa maison. Gersen et Bugardoig suivirent ; avec la moins bonne grâce du monde, Dwyddion les laissa entrer.

Ils avaient pénétré directement dans la pièce principale. Gersen reçut une impression de proportions austères, de couleurs neutres, de meubles sans fantaisie et tout juste confortables. Le message de cette pièce était ambigu. Ici s'exprimait peut-être la personnalité de Dwyddion, ce qu'il pensait de l'existence, ou bien il avait simplement subordonné la pièce à la vue qu'offraient ses larges fenêtres : le vaste ravin balayé par les vents et les brumes, le Pritz et le papillotement perpétuel des éclairs blanc-violet.

Dwyddion prit la parole d'un ton froid : « Puis-je encore une fois demander la raison de votre intrusion ? »

— Certainement. Vous avez reçu une convocation concernant une réunion récente de la Dixade à Isle Sauvage ?

— Oui. J'ai choisi de ne pas m'y rendre. Dans les discussions, je me retrouve constamment une minorité d'un seul, et ma présence ne semble pas nécessaire. »

Gersen tendit la photographie. « Vous connaissez tous ces hommes ?

— Naturellement.

— Et cette personne, ici ?

— C'est Silas Sparkhammer, un 99. Je le juge intelligent, spontané, extrêmement inventif et absolument pas qualifié pour faire partie de la Dixade.

— Je suis parfaitement d'accord, répliqua Gersen. Son nom, à propos, est Howard Alan Treesong. Il a empoisonné le Triune et toute la Dixade avec du stercolia. À deux exceptions près : Benjamin Wroke, qu'il a noyé, et vous-même qui devez être considéré maintenant comme le nouveau Triune. À votre mort, Treesong devient Triune et il est en route à présent pour vous assassiner. »

Dwyddion regarda la photographie puis Gersen en clignant des paupières, stupéfait. « Tous sont morts ?

— Tous.

— Ah hum. Je trouve ceci proprement incroyable.

— Sans doute. La nouvelle est ahurissante. Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut que vous veniez avec nous... » Gersen désigna du geste la porte.

Dwyddion recula d'un pas. « Je ne sais rien. Je ne dispose d'aucun élément. Je ne peux pas agir avec une telle précipitation... Qui donc êtes-vous ?

— Je vous expliquerai tout dès que nous serons partis d'ici. Venez. »

Dwyddion secoua la tête avec irritation. « Non, bien sûr que non. C'est de l'hystérie pure. Je ne peux pas... »

Gersen fit signe à Bugardoig.

« Emparez-vous de ce bonhomme, emportez-le dehors. »

Avec Dwyddion mis sain et sauf à l'abri dans le *Voltigeur*, tendre une embûche à Howard Treesong devenait réalisable. Avec de la chance, l'affaire pourrait être terminée ce jour même.

Bugardoig cligna des paupières, puis marcha sur Dwyddion qui s'exclama d'une voix étranglée par l'indignation : « Arrière ! » Il agita ses poings comme des fléaux tandis que Bugardoig s'avavançait. Ce dernier eut un grognement d'agacement suscité par la situation ridicule où il se trouvait. Il empoigna Dwyddion, le souleva et le balança par-dessus son épaule. Puis il grommela à l'adresse de Gersen : « Et maintenant ? J'en ai assez de ces stupidités. »

Gersen ouvrit la porte. « Portez-le dans le vaisseau, et faites vite. C'est une tâche ingrate, je vous l'accorde. »

Bugardoig s'éloigna à grandes enjambées sur la corniche, suivi de près par Gersen.

Trois hommes qui avançaient vers la maison s'arrêtèrent net. La personne de gauche était luisante comme un phoque dans un costume de velours noir. Son visage rond et blanc avait de remarquable un nez artificiel ouvragé en filigrane d'or. Au milieu se tenait Howard Alan Treesong, portant pantalon vert et veste prune, avec une cape noire flottante et un chapeau plat noir. À droite, un homme à la face en lame de couteau, à peau noire et barbe également noire, contemplait Bugardoig avec ébahissement.

Treesong lança d'une voix vive et gaie : « Holà ! Que se passe-t-il ici ? »

Gersen sortit le projec. Il visa Treesong mais trouva Bugardoig devant lui. Se penchant de côté, il pressa la détente ; l'éclair s'enfonça dans la longue cuisse nerveuse de Treesong. Celui-ci s'abattit sur le sol en tournoyant dans un envol de sa cape noire. Gersen se laissa choir sur un genou et tira de nouveau, mais Treesong avait glissé par-dessus le bord du viaduc et gisait au milieu des rochers d'où il proférait toute une série d'étranges cris sur de nombreux tons.

Gersen ajusta l'homme à peau noire et le tua à l'instant même où l'autre pointait son arme. Nez Doré se plaqua contre terre en tirant une décharge qui fit éclater le grand cou musculeux de Bugardoig.

Bugardoig s'abattit comme un arbre et tomba sur Dwyddion, qui se dégagea avec irritation et s'éloigna en rampant, tandis que le corps gisant de Bugardoig répandait du sang rouge vif sur les pierres.

Gersen tira de nouveau. Nez Doré tressauta, jura, roula par-dessus le bord du viaduc. Gersen se redressa à demi dans une posture prudente, guettant un mouvement. Treesong avait cessé son étonnant récital multivocal ; Gersen avança de quelques pas en courant et inspecta la déclivité, espérant surprendre Treesong. Il ne vit rien. Treesong avait dû s'abriter derrière un gros bloc erratique de gneiss.

Courbé en deux, Gersen traversa en courant le viaduc. Il vit quelque chose remuer et se colla au sol. Un coup de feu vrilla l'air à trente centimètres de sa tête. Gersen déchargea son projec ; des éclats de rocher s'abattirent sur le crâne et le cou de Nez Doré qui hurla de douleur, perdit l'équilibre et glissa sur la pente. Gersen regarda, fasciné, Nez Doré rouler, dérapper, culbuter, prendre peu à peu de la vitesse et devenir un pantin désarticulé qui sautait, tournait sur lui-même, heurtait les parois rocheuses, rebondissait et disparaissait dans les ténèbres.

Gersen regrimpa sur le viaduc, à temps pour voir un petit aérocar s'élever du terrain d'atterrissage et monter en biais dans les airs. Howard Alan Treesong ne s'était pas abrité derrière le bloc de gneiss ; il était reparti en rampant au milieu des rochers et s'était ainsi

échappé.

Pendant dix secondes, Gersen regarda s'éloigner l'aérocar. Si près et à présent si loin. Ses intrigues et stratagèmes réduits à néant et le pauvre Bugardoig à l'état de cadavre, maintenant vidé de son sang. Il se tourna vers Dwyddion qui, debout à l'écart, l'observait avec une expression indéchiffrable.

« Montez dans le vaisseau, ordonna-t-il d'un ton brusque. Il faut nous dépêcher de partir d'ici.

— Je ne vois pas pourquoi... »

Gersen maîtrisa froidement sa colère et sa frustration. « C'était Howard Alan Treesong. Il venait vous tuer. Il utilisait une navette de vaisseau spatial. Son vaisseau attend dans les parages, pas bien haut ; en fait, il descend déjà pour le récupérer. Dès que Treesong sera à bord, son vaisseau détruira votre maison et nous avec, si nous commençons la folie d'attendre. »

Dwyddion esquissa un haussement d'épaules fataliste, mais cessa de protester. Le *Voltigeur* prit l'air et se dirigea vers l'ouest. Du dessous des nuages sortit une carlingue noire qui s'en allait vers le Voymont. « Voilà son vaisseau. Nous ne sommes pas partis une minute trop tôt.

— Je ne comprends rien à tout ceci, déclara Dwyddion avec humeur. C'est un scandale que moi, qui recherche uniquement la solitude, je sois harcelé, soumis par force à des contraintes et dérangé.

— Désolant, dit Gersen. Toutefois, si cela peut être une consolation pour vous – et pour Bugardoig – nous avons sabordé le grand projet de Treesong, et nous l'avons aussi blessé à la jambe.

— De quel projet s'agit-il ?

— Vous mort, il serait devenu Triune. Il a déjà cherché à s'emparer de la C.C.P.I. et il a échoué – encore qu'il en ait toujours la possibilité. Il commande les criminels de toutes les grandes planètes. C'est la base de sa puissance. Dans dix ans d'ici, il pourrait être empereur de l'Œcumène.

— Hummm... À Pontefract, avant la fin de la journée, j'aurai nommé une nouvelle Dixade. Cet homme est un mégalomane !

— Vous l'avez dit. » Gersen songea aux clameurs poussées par Howard Treesong avec ce qui résonnait comme une multitude de voix. « C'est un être très étrange, en vérité. »

Trois souvenirs, vifs entre tous, en relation avec la maison de Dwyddion sur le Voymont, s'ancrèrent dans la mémoire de Gersen pour le hanter chaque jour de sa vie.

En premier, le Pritz lui-même, bombant le dos sous l'assaut d'un millier d'éclairs déchaînés, et le Ravin Venteux répercutant le fracas du vent et du tonnerre.

Deuxièmement, le cadavre de Bugardoig, au visage stupéfié par l'impensable tragédie qui l'avait frappé, son toupet de cheveux teint en rouge par son propre sang.

Le troisième souvenir, étrange et merveilleux, était le flot de lamentations et de menaces proférées avec des voix diverses par Howard Treesong quand il gisait au milieu des rochers. « ... par les syllabes de l'Enfer, quelle souffrance ! » « ... peu importe, peu importe... » « ... ce chien enragé, qui le connaît ? » « Pas moi. » « Ni moi. » « Assez ! *Elhur padache !* » « Vert au cœur ferme ! »

Le *Voltigeur* s'élança de nouveau bien haut par-dessus Véga. Dwyddion était assis droit comme un I et remâchant son irritation, la bouche tombante, la mine renfrognée. Il se mit bientôt à regarder du coin de l'œil dans la direction de Gersen. Mais celui-ci ne disait rien, absorbé par ses problèmes personnels.

Finalement, Dwyddion rompit le silence. D'un ton digne, il déclara : « J'aimerais connaître la raison de votre intervention dans cette affaire.

— Cela n'a rien de bien mystérieux, répliqua Gersen. J'ai une petite dent contre Treesong. C'est aussi simple que cela. »

Dwyddion émit un rire acide.

« Une petite dent, hein ? Que se passe-t-il quand vous êtes gravement offensé ?... Enfin, peu importe, je suppose que je devrais vous être reconnaissant.

— Effectivement.

— Ah, vous êtes de cet avis ? Alors, permettez-moi de vous exprimer ma gratitude selon les règles... Je suis peut-être demeuré solitaire trop longtemps. En fait, puisque la Dixade est détruite, je n'ai plus de raison de rester dans l'isolement. Le secret n'est plus connu que de moi, à présent. »

Dwyddion tirait nerveusement sur ses longs doigts blancs en

méditant. Maintenant qu'il avait commencé à parler, il avait du mal à réprimer sa loquacité. « Vous vous demandez probablement pourquoi j'ai choisi l'isolement. Par amertume et désillusion – voilà la réponse. Ou, si vous préférez, j'ai appris « le Secret ». J'étais peut-être inexpérimenté, peut-être naïf – mais nul n'a jamais pris en défaut mon zèle. Jamais il n'y avait eu pareil bûcheur[18]. Je fus très tôt choisi comme « Modèle » et cité pour ma « noblesse et mon aisance » ; je passais tout mon temps à des ostensions et des excursions à pied. J'ai arpenté un millier de paysages ; j'ai exhorté d'innombrables associations d'agriculteurs. Que n'ai-je pas visité ! Berenskaya, Kotop, les Collines Longues, le Vieux Pays et les Terres de Prairie, les Souantis de l'Étoile Verte, les Polders de Pedder-Dulah : je les ai tous parcourus ! J'ai été emprisonné à Chlodie sur Marskens ; les Factoriers de Froidefosse sur Copus m'ont rasé le crâne ; j'ai été Obstructeur résident à Vasconcelles. Peut-être vous rappelez-vous la croisade contre les sports électriques dans Myra, sur le continent sud d'Alphanor ?

Comment s'appelle-t-il ?

— Trans-Iskana.

— Vous souvenez-vous de la croisade ?

— Non

— Je conduisais la marche et nous avons fait de grandes choses, mais non sans souffrances. Oh ! quand je repense à la fatigue, à la chaleur, à la dérision et aux insultes, pour ne rien dire des insectes, des reptiles et des punaises-poison ! Mais nous avons persévéré malgré tout jusqu'à Cattlesbury et remporté la victoire...

« Comme cela paraît loin ! Et subitement je me suis retrouvé à l'Échelon 50, puis 60 ! J'ai dirigé la campagne contre les pesticides sur Wirfil ; j'ai travaillé comme agent de liaison avec les Pois et Haricotiers de la Jungle Naturelle d'Armongol. Tous me considéraient comme le parangon de l'activiste de l'Institut ; j'étais dominateur, tranchant, sublimement certain que mes idéaux étaient les meilleurs de tous les idéaux possibles. Mon rang a monté en flèche dans la hiérarchie, dépassant les 80, les 90 et, dès lors, plus de campagnes, plus de programmes – je m'occupais désormais de doctrine. J'avais le temps de me reposer, de réfléchir. Je suis allé devant les membres de la Dixade ; j'ai assisté à leurs délibérations, j'ai participé à leurs banquets, finalement j'ai été promu 99.

« Soudain j'étais en lice pour la Dixade. J'ai fait la connaissance des autres 99, mes rivaux et mes pairs. L'un d'eux était Benjamin Wroke, quelqu'un d'assez semblable à moi-même, qui avait atteint son statut à peu près comme moi. Nous avions beaucoup de points communs, cependant nous n'avons jamais réussi à établir entre nous une concorde parfaite : ce à quoi, somme toute, on ne peut guère

s'attendre quand trois hommes briguent la Dixade. L'autre 99 s'appelait Sparkhammer. C'était un homme que je ne parvenais pas à comprendre ; il demeurerait impénétrable aux habituels processus d'analyse. Je le trouvais tour à tour charmant, antipathique, apaisant, exaspérant. Il faisait preuve à la fois de compétence et d'assurance ; il se décidait avec facilité. On aurait pu considérer sa promotion à la Dixade comme acquise, s'il n'y avait pas eu dans ses manières une certaine ostentation qui ruinait ses chances.

« Benjamin Wroke et Silas Sparkhammer briguaient tous deux la Dixade – Sparkhammer d'une façon presque scandaleuse. Cloyd Free, Échelon 104, a péri dans les jungles du Kankashi. La Dixade a élu Benjamin Wroke et promu Sabor Vidol à l'Échelon 99. Sparkhammer avait peine à dissimuler sa fureur. Pas plus de deux semaines plus tard, Hassamide a été assassiné par un voleur de grand chemin originaire de Thrace. J'ai été promu à la Dixade et Ian Bilfred a été élevé à l'Échelon 99. Sparkhammer m'a félicité avec grâce et sang-froid ; à la vérité, il y tenait beaucoup trop et tout le monde le savait.

« En ce qui me concernait, la Dixade ne signifiait rien. J'ai eu brusquement la révélation – en l'espace de dix secondes – que cette réussite suprême, je me réfère au fait d'appartenir à la Dixade, n'avait aucune valeur. J'avais outrepassé mon but. Je me suis vu vieillard tel un enfant jouant à un jeu. C'est une opinion que la Dixade partageait, j'en avais maintenant l'intuition. J'avais investi trente-deux ans de labeur et de sacrifices dans une cause que les instances dirigeantes considéraient au mieux avec une approbation indulgente.

« Notez bien, c'étaient les plus grandes intelligences de l'Œcumène ; ces gens n'étaient ni corrompus ni malhonnêtes ! J'ai compris peu à peu qu'en parvenant à leur plein développement et à l'élargissement du champ de leurs perspectives ils avaient perçu que la force et la vertu de l'Institut résident non pas dans ses buts, ni dans leur réalisation prometteuse, mais dans son fonctionnement en tant que système dans lequel des personnes comme moi-même peuvent dépenser leur énergie et, ce faisant, transformer une société qui, autrement, serait figée. »

Dwyddion se tut ; son regard lointain suivit l'avenue de ses souvenirs, sa bouche frémit dans un sourire amer. Gersen questionna : « Vous avez changé, dites-vous, en l'espace de dix secondes. N'était-ce pas brusque ?

— Oui... ma foi, pourquoi ne le sauriez-vous pas ? Rob Martiletto, le 108, est venu me trouver. Il a déclaré : « Dwyddion, vous voilà Dixade. Inutile de préciser que vous avez mérité la promotion. Puis-je demander si, dans votre appréciation de la Dixade, vous avez remarqué ce que j'appellerai une sérénité transcendante ?

« — Oui, j'ai remarqué quelque chose de ce genre. Je l'avais

attribué à l'âge et à un affaiblissement des forces.

« — Ce n'est pas exactement l'explication. Le bond de l'Échelon 99 au 101 est plus grand que, disons, de 70 à 99. Et cela parce que les membres de la Dixade partagent un secret, que je vais maintenant vous communiquer. Quand vous atteignez la Dixade, vous vous retrouvez bien au-delà des principes fondamentaux qui vous ont amené à l'Échelon 99. La nouvelle idéologie est contenue dans le Secret. » Il m'a confié alors ce Secret. Les dix secondes auxquelles j'ai fait allusion se sont écoulées. J'ai dit : « Monsieur, non seulement je suis incapable de me rallier à votre point de vue, mais je ne veux pas siéger avec la Dixade. Bref, je démissionne à l'instant et irrévocablement de l'Institut.

« — Pas possible ! Vous avez juré de servir jusqu'à la fin de vos jours, donc vous y êtes obligé.

« — Adieu, ai-je répliqué. Vous ne me reverrez plus.

« — Où allez-vous ?

« — En un lieu d'où personne ne viendra jamais me débusquer. »

« Martiletto n'a témoigné ni surprise ni ressentiment ; au vrai, il a paru amusé. « Eh bien donc, agissez comme vous vous y sentez contraint. La solitude vous donnera peut-être une nouvelle perspective. »

« Je suis parti. J'ai cherché et trouvé la solitude ; et je dois dire que j'ai vécu là jusqu'à aujourd'hui la période la plus paisible de mon existence.

— Et le Secret ?

— Il est implicite dans ce que j'ai dit. Les membres de la Dixade percevaient la société comme séparée en trois éléments. Par ordre de grandeur, c'étaient la masse de l'humanité, l'Institut et la Dixade. L'humanité et l'Institut étaient considérés comme des forces opposées en état d'équilibre dynamique. La Dixade avait pour fonction de maintenir la tension et d'empêcher un des côtés de dominer l'autre. En conséquence, la Dixade a souvent agi en opposition avec l'Institut, créant constamment des situations propres à indigner et stimuler les membres de l'Institut. Voilà le Secret.

— Vous êtes désormais Triune et vous allez nommer une nouvelle Dixade. Comment considérez-vous cette manière de voir ? »

Dwyddion émit un bref éclat de rire désabusé. « J'ai découvert quelque chose à mon sujet. Le « Secret » me gênait. Je me suis vu pendant trente-deux ans : le bûcheur acharné, la dupe zélée gouvernée par la phraséologie de l'Institut, vénérant le Triune et la Dixade, méprisant l'ensemble de la population. Puis j'ai appris le Secret, pour mon désarroi. Maintenant que je suis Triune, je dois soit transmettre le Secret à la nouvelle Dixade, soit le taire. »

Gersen dit : « Vous n'êtes pas encore débarrassé de Treesong.

Aujourd'hui, il a été contrecarré et blessé. Il va brûler du désir de se venger.

— Se venger ? s'exclama Dwyddion avec la première manifestation d'émotion humaine normale que Gersen lui voyait témoigner. Alors qu'il est venu pour me tuer ? Absurde. C'est moi qui réclame vengeance, pour le meurtre de mes collègues, pour la grande malhonnêteté perpétrée à l'encontre de l'Institut.

— Permettez-moi de vous donner un conseil, dit Gersen. À Pontefract, vous devriez exposer publiquement les événements. Le rôle de Silas Sparkhammer, Échelon 99 de l'Institut, ne sera plus possible pour Treesong.

— J'avais l'intention de faire une déclaration.

— Le plus tôt sera le mieux. En fait, quand nous arriverons au spatioport de Pontefract, nous pourrons passer aux bureaux de *Cosmopolis*. »

Reportage illustré dans *Le Clairon de Pontefract* :

LE TRIUNE DE L'INSTITUT DÉCRIT LE FANTASTIQUE BANQUET DE MORT

Accusé : Howard Alan Treesong

Toutes les instances dirigeantes empoisonnées ; un complot pour prendre la direction de l'Institut attribué au tristement célèbre « Roi des Criminels », au « Prince Démon » Howard Alan Treesong.

« En ce qui me concerne, le hasard et la présence d'esprit, joints à l'aide de mon assistant, se sont combinés pour me permettre d'échapper à la mort », a déclaré Dwyddion, jusqu'à présent Échelon 101 dans la hiérarchie de l'Institut et désormais Triune, titre indiquant l'Échelon 111. « Je n'avais pas assisté au banquet, a continué Dwyddion. J'ai appris l'événement grâce à des renseignements transmis par l'Institut. J'ai été informé que le criminel notoire Treesong, par un moyen quelconque, s'était arrogé l'Échelon 99, naturellement pas sous sa propre identité. Il se faisait appeler Sparkhammer et, en temps opportun, je dévoilerai la fraude par laquelle il a obtenu cette promotion à l'Échelon 99.

« Inutile de le préciser, son classement abusif dans la hiérarchie est annulé.

« J'ai nommé une nouvelle Dixade d'après une liste de promotions authentiques. L'œuvre de l'Institut se poursuit.

« Je n'ai pas assisté au banquet meurtrier, pour des raisons diverses. La Dixade et le Triune se sont réunis à Isle Sauvage sur la planète Cythèrea Tempestre, dans l'intention d'élever un des trois 99 au rang de Dixade ; et d'assister à un banquet comportant au menu du stercolia, qui est une friandise délicate connue uniquement sur

Cythérée. J'ai goûté du stercolia et l'ai trouvé délectable mais, s'il n'est pas préparé convenablement, c'est un poison mortel.

« Howard Alan Treesong s'est procuré du stercolia, en a extrait le poison, l'a injecté dans le fruit déjà préparé et garanti sain qui fut alors servi au Triune, à la Dixade et aux candidats 99. Treesong lui-même s'est abstenu de manger, ou peut-être a-t-il absorbé du fruit sain. Benjamin Wroke, Échelon 102, qui avait comme moi-même préféré ne pas assister au banquet, fut noyé plus tard par Treesong.

« Pourquoi a-t-il commis un acte aussi atroce, alors qu'il avait encore une chance d'être élevé au rang de Dixade ? Parce que, par deux fois déjà, il avait été écarté et avait probablement été informé qu'il allait de nouveau être éliminé, en faveur soit de Vidol, soit de Bilfred. Quand un 99 est récusé pour la troisième fois, il doit se rendre à l'amère évidence qu'il ne parviendra jamais à être Dixade et, par conséquent, ferait aussi bien de retirer sa candidature.

« Treesong a préféré assassiner tous ses supérieurs hiérarchiques, ce qui lui permettait, selon le règlement de l'Institut, d'accéder au plus haut échelon laissé sans titulaire : dans ce cas seulement le 109, jusqu'à ce qu'il puisse se débarrasser de moi. Étant d'un échelon supérieur, je devais naturellement devenir Triune avant lui. »

Gersen s'enduisit la figure de fond de teint olivâtre, disposa une perruque d'abondantes boucles noires par-dessus sa propre toison rase et noire, puis enfila ses vêtements ultra-élégants, afin de reprendre une fois encore l'apparence d'un gandin indolent.

Il s'engagea sur la Place Tara. La journée était grise et un brouillard gris emplissait l'atmosphère. Les habitants de Pontefract allaient leur chemin avec flegme. Leurs costumes noirs et bruns apportaient une note sourde de richesse dans ce cadre de pierre détremée et de vieux fer forgé noir.

Gersen tourna vers la Place Corrib, fit halte pour examiner les bureaux *d'Évidence*. Tout semblait en ordre. L'antique bâtiment, noir de suie, avait l'air aussi paisible qu'à l'ordinaire. La durée de son absence pouvait se mesurer en heures ; le temps psychologique paraissait infiniment plus long... Il traversa la rue, pénétra dans l'immeuble et se rendit directement dans la salle réservée au dépouillement du courrier. Ce jour-là, il s'en souvenait, était le dernier du concours. La masse de travail avait diminué de façon significative

et il n'y avait qu'une demi-douzaine de sacs postaux dans le casier.

Mrs. Ench s'empessa à sa rencontre. « Bonjour, Mr. Lucas !

— Bonjour, Mrs. Ench. Pas de surprise ?

— Pas encore, Mr. Lucas. La réponse de Cythèrea est toujours la plus précise. Mais avez-vous vu les journaux, ce matin ? C'est absolument extraordinaire !

— Oui, stupéfiant.

— Quel effet cela aura-t-il sur notre concours ?

— Aucun, du moins je l'espère. Nous avons la chance que la date limite soit aujourd'hui. Sinon, nous aurions des multitudes de gagnants opportunistes.

— Nous en aurons peut-être encore.

— Nous devons simplement juger chaque réponse selon ses propres mérites.

— Très juste, Mr. Lucas. »

Gersen s'éloigna, mais Mrs. Ench le rappela. « Oh, Mr. Lucas, voici une lettre intéressante – en tout cas, elle m'a paru telle. Je l'ai mise de côté pour vous, puisqu'elle concerne notre numéro six. » Elle tendit une enveloppe à Gersen.

« Merci, Mrs. Ench. » Gersen lut la lettre. « Intéressant ! » Il lut la lettre une seconde fois. « Je suppose qu'elle n'entre pas en ligne de compte pour notre concours, puisque les journaux ont établi la véritable identité de Sparkhammer.

— Tout à fait mon sentiment. Notre concours tombe vraiment à pic. Est-ce pure coïncidence ? »

Gersen eut un rire poli. « Au cas où on le demanderait, nous sommes tous sidérés par les événements.

— Personne n'a posé la question, mais beaucoup s'étonnent peut-être.

— C'est possible. La publicité ne fera pas de mal à *Évidence*. »

Gersen entra dans le bureau en façade. Alice était assise à sa place, sagement. Elle portait un chemisier et une veste très simples de couleur noire, sur lesquels les pointes de ses cheveux orangés tombaient puis se recourbaient vers le haut. À la vue de Gersen, elle eut un mouvement brusque vers le journal posé devant elle, puis se maîtrisa.

« Bonjour, Mr. Lucas.

— Bonjour, Alice. Vous avez lu les nouvelles, évidemment. »

Alice ne feignit pas de se méprendre. « Oui. » Elle regarda le journal. « C'est... intéressant.

— Pas plus que ça ? »

Alice se borna à un haussement d'épaules qui ne signifiait pas grand-chose.

Gersen reprit : « Treesong est un homme terrible. C'est l'un des

« Princes Démons ».

— Le nom ne m'est pas inconnu, en effet », répliqua Alice avec raideur.

Gersen dit : « Mention est faite d'un certain « Benjamin Wroke » qui s'est noyé dans la mer Shanaro. J'espère que ce n'est pas un parent à vous. »

Alice leva un regard grave, puis détourna les yeux. « Si. C'est un parent proche.

— Quel grand malheur. Je vous présente mes sincères condoléances. »

Alice ne répondit pas. Gersen alla à son bureau. Il s'assit et étudia le profil d'Alice. « Je souhaite toujours vivement rencontrer Howard Alan Treesong. »

Le menton d'Alice se releva de trois millimètres. Elle prononça amèrement un seul mot : « Pourquoi ?

— Maintenant plus que jamais, il est un sujet superbe pour une interview. »

Alice rabaissa son menton à sa position originelle. « Croyez-vous sage de faire de la publicité aux exploits d'un homme pareil ?

— Certainement. Tôt ou tard, il finira mal. Comment de tels hommes fonctionnent-ils ? Quelles sont leurs motivations ? Comment se considère-t-il ?

— Il ne vous autorisera jamais à écrire sur lui des choses portant atteinte à sa dignité.

— Il peut écrire l'article lui-même si cela lui chante. Entre le concours et les meurtres, nous allons vendre cent millions d'exemplaires. »

Alice se dressa brusquement. « Je ne me sens pas bien. S'il n'y a rien que je doive faire, je pense que je vais me reposer une heure ou deux.

— Comme vous voudrez », dit Gersen. Il se leva courtoisement. « J'espère que vous serez vite rétablie.

— Merci. » Lui lançant un dernier coup d'œil sceptique et incertain, Alice quitta le bureau.

Gersen se renversa dans son fauteuil. Il sortit la lettre que lui avait donnée Mrs. Ench et la lut pour la troisième fois.

Au Directeur du concours *d'Évidence*

Veuillez considérer cette lettre comme ma réponse à votre concours.

Je peux identifier formellement une personne sur la photographie.

Ceci me donne droit à un dixième du prix du

concours, que je revendique.

Ce personnage marqué « Numéro six » est né à la Ferme du Domaine près de Sirtirenjoie, dans le Pays du Maunish. Il a été nommé par sa mère Howard Alan, d'après le crack de la télévision H. A. Topfinn, et Arblezanger, en souvenir de son grand-père. De son patronyme, il était et est Howard Alan Arblezanger Hardoah et c'est ainsi que je dis qu'il s'appelle. Il n'a jamais été un fils très affectionné et, en fait, nous a quittés il y a quelques années. J'ai entendu dire qu'il connaît la réussite et la prospérité et j'espère le voir bientôt à la réunion d'anciens élèves de son école où il a été invité.

En tout cas, je remets cette identification et je compte recevoir ma part du prix du concours immédiatement.

Je suis Adrian Hardoah
à la Ferme du Domaine
Sirtirenjoie, Pays du Maunish
Moudervelt
Étoile de Van Kaathe.

Gersen réfléchit un instant, puis appela le Service de l'Information. Il découvrit que Moudervelt était la seule planète peuplée de la constellation de l'Étoile de Van Kaathe. C'était un monde un peu plus grand que la Terre, avec un seul continent occupant les deux tiers de l'espace autour de l'équateur. Ce monde était vieux, son sol meuble. Les chaînes de montagnes de sa jeunesse s'étaient abaissées sous l'effet de l'érosion, laissant de vastes prairies et des rivières sinueuses. Moudervelt avait été colonisé à l'origine par divers petits groupes : des sectes religieuses, des clans, des associations sportives, des sociétés philosophiques, etc. Ils avaient promptement exterminé la race d'êtres semi-intelligents demeurant là, morcelé la terre en parcelles, établi des frontières pour leurs 1 562 royaumes et, siècle après siècle, s'étaient occupés de leurs propres affaires. Le Pays du Maunish occupait une partie de la Prairie Goshen, au centre du grand continent du côté est[19]. La capitale, Cloutie, abritait une population de trois mille personnes. À cent trente kilomètres au nord dans la Commune de Fluteur, au bord de la rivière Ouiggal, se trouvait Sirtirenjoie, avec une population de trois mille âmes. Le Maunish avait été colonisé par les Séparatistes de la Pure Vérité ; les Enseignements décourageaient les voyages spatiaux, et le plus proche spatioport était situé à quatre cent quatre-vingts kilomètres au sud, à la Station Théobald, dans le Pays du Payspaysan.

Gersen se détourna du communicateur. Howard Treesong était

né à la campagne, dans l'un des coins perdus les plus placides de l'univers humain. Gersen conclut, après réflexion, que le fait n'avait pas une portée générale. Il y avait beaucoup de garçons de la campagne qui ne devenaient jamais des criminels... Il se retourna vers le communicateur et se brancha sur la Chambre 442 à l'Auberge de Saint-Diarmide. Alice devait arriver à sa chambre à peu près à ce moment.

Il avait bien calculé. Il entendit la porte s'ouvrir et les pas d'Alice qui traversait la pièce. Pendant quelques instants, elle se déplaça de-ci de-là, assez distraitement, puis elle alla s'asseoir.

Elle resta immobile cinq minutes, mettant de l'ordre dans ses pensées. Puis il l'entendit parler, d'une voix résolue et ferme. « Alice Wroke à l'appareil. »

Une minute s'écoula. Puis la voix de Howard Treesong répondit, avec un timbre strident et dur : « Oui, Alice, je vous entends. Qu'avez-vous accompli ?

— Autant que possible.

— Je ne m'intéresse qu'à la réussite complète.

— Où est mon père ? D'après les journaux, il est mort.

— Ne vous mêlez pas de me poser des questions. Faites votre rapport.

— Je ne peux rapporter que ce que vous connaissez déjà. Mr. Lucas m'a de nouveau dit qu'il était désireux de vous interviewer. »

La voix devint encore plus rude. « Il sait que vous êtes en contact avec moi ?

— Certainement pas. Il n'a pas plus de cœur que vous. Il veut publier votre biographie, ou votre autobiographie, pour pouvoir vendre cent millions de numéros de sa revue.

— Et il me prend pour un altruiste ?

— J'en doute, mais d'autre part je ne fais que transmettre ses réflexions. Agissez comme bon vous semble.

— Exactement. »

Alice hésita, puis demanda : « Le concours est terminé. J'ai rempli les engagements que j'avais pris dans le marché passé avec vous. Mon père est-il vraiment mort ? »

La voix de Treesong, changeant une fois de plus, se fit blanche encore que gutturale, acerbe en même temps que grasse. « Vous connaissez maintenant mon nom.

— Oui.

— Et vous savez qui je suis.

— J'ai entendu parler de vous.

— Peut-être avez-vous deviné mon grand dessein.

— Vous projetiez de devenir Triune de l'Institut. »

La stridence revint dans la voix de Treesong. « Ce plan a été contrecarré d'une façon odieuse, abominable. Benjamin Wroke... qui était-il ? Quelle importance avait-il ? Bien sûr qu'il est mort, et pourquoi me suis-je donné tant de mal ? Le plan est réduit à néant, par les journalistes et leur concours !

— Ainsi il n'est plus ?

— Qui ? Wroke ? Comment avez-vous pu penser le contraire ?

— Vous m'avez assuré le contraire. »

Un rire grinçant. « Les gens croient ce qu'ils ont envie de croire.

— Je n'ai plus rien à voir avec vous, désormais.

— Passez votre chemin. Vous êtes d'une beauté destructrice ; vous avez semé la zizanie parmi les couleurs de mon âme. Rouge brûle de désir ; Bleu vibre d'ardeur mélancolique, tandis que Vert voudrait vous meurtrir. Mais rien ne sera fait ; j'ai reçu une blessure et je souffre. Le temps manque ; de plus, vous vous êtes souillée ; vous avez couché avec le journaliste. D'accord, sur mon ordre, mais vous auriez dû discuter et vous insurger.

— J'ai manqué de discernement », dit Alice d'un ton mordant.

Quand Treesong reprit la parole, sa voix était sévère et sombre. « Je suis sur le point de partir. Véga n'a pas été tendre ; elle ne l'a d'ailleurs jamais été. Je suis blessé et endolori mais, en temps voulu, je rétablirai la situation – et alors ! Ma souffrance sera compensée mille fois.

— Que vous est-il arrivé ? » Alice parlait avec une franche curiosité.

« Nous sommes tombés dans une embuscade. Un démon à forme humaine a jailli de la maison de Dwyddion et a déchargé son projet dans ma jambe.

— Vous auriez dû vous attendre à ce genre de chose, ce me semble. »

Treesong parut ne pas entendre cette réflexion. Encore un bref silence, puis une nouvelle voix, aimable et entraînante : « Le concours *d'Évidence* se termine demain ?

— Non. Aujourd'hui.

— Et il n'y a pas encore de gagnant ?

— C'est exact.

— Alors voici vos instructions : « Ne m'appellez plus. »

— Je ne suis plus sous votre coupe ! Gardez vos instructions ! »

Treesong négligea l'interruption. « Continuez comme avant. » Mais la communication était coupée.

À midi, Véga consuma le plafond de nuages, laissant le ciel envahi par une brillante vapeur laiteuse. Alice retourna au bureau, le teint pâle et les traits tirés.

« Vous vous sentez mieux, j'espère ? demanda Gersen.

— Oui, merci. » Elle alla s'asseoir à sa table. Elle avait changé de vêtements et portait une robe gris-vert avec un col blanc sage que ses boucles orangées effleuraient tout juste : les couleurs d'une précieuse fleur du désert, songea Gersen. Elle s'aperçut de son attention et lui adressa un coup d'œil. « Y a-t-il quelque chose que je devrais faire ?

— Pas précisément. Le concours est pratiquement terminé. Les événements ont pris une tournure intéressante, vous ne trouvez pas ?

— Tout à fait.

— Cependant, cela n'aboutit guère qu'à une partie nulle. Treesong a échoué dans sa tentative pour s'emparer de l'Institut. Par contre, il est encore vivant et sa carrière continue. Votre père est mort, ce qui est votre tragédie personnelle. Si vous aviez su que Sparkhammer était Howard Alan Treesong, vous n'auriez jamais pu espérer autre chose. »

Alice se retourna dans son fauteuil pour regarder Gersen avec stupeur. « Comment avez-vous su que Benjamin Wroke était mon père ?

— C'est sur votre demande d'emploi », dit Gersen. Il esquissa un sourire un peu contrit. « Aussi, pour parler franc, j'avais branché une écoute sur vos communications avec Treesong. »

Alice se figea comme une statue sur son siège. « Alors vous saviez...

— Dès l'instant où vous êtes entrée dans le bureau. Et même avant. J'ai compris quand je vous ai vue de l'autre côté de la rue. »

Alice devint subitement toute rouge. « Alors vous deviez savoir...

— Oui, en effet.

— Mais pourtant...

— Que penseriez-vous de moi si j'avais abusé de la situation ? »

Alice eut un sourire forcé, vide. « Quelle différence cela fait-il, ce que je pense ?

— Je ne veux pas que votre amour-propre souffre... surtout pour de mauvaises raisons.

— Cette conversation est stupide », dit Alice. Elle se mit debout. « Et rester plus longtemps est stupide de ma part.

— Où allez-vous ?

— Je pars. Ne suis-je pas renvoyée ?

— Bien sûr que non ! J'admire votre courage ! Quand je regarde de l'autre côté de la pièce, j'aime vous voir assise là. De plus... »

Le communicateur de bureau sonna. Gersen toucha un bouton ; une voix s'éleva : « Howard Alan Treesong appelle Henry Lucas.

— Henry Lucas à l'appareil. Avez-vous un visage ?

— Oui, j'en ai un. »

Sur l'écran apparut une image : un visage avec un grand front carré, des yeux clairs couleur noisette, un beau nez droit, un menton long, une grande bouche débonnaire, une expression de verve orgueilleuse et de vivacité. Gersen ramena les boucles noires de sa perruque en avant et le long de ses joues pâles, ferma à demi les yeux et laissa pendre sa mâchoire, afin de donner une impression de langueur aristocratique. Alice regarda avec un amusement sardonique Gersen transmettre l'image à Treesong.

Les deux hommes s'examinèrent. Treesong parla d'une voix chaude pleine d'aisance. « Mr. Lucas, j'ai suivi votre concours avec intérêt puisque, comme vous le savez, je figure sur la photographie.

— C'est ce que j'ai compris. Naturellement, l'intérêt du public pour le concours s'en trouve augmenté. »

Treesong déclara d'un ton dégagé : « Je me demande si vous voulez me flatter.

— En la circonstance, je suis un journaliste, c'est-à-dire un automate dépourvu de sentiments personnels.

— Si c'est vrai, alors vous êtes exceptionnel. Mais peu importe. Comme vous n'avez pas spécifié de clauses d'interdiction ou d'exclusion, je désire soumettre ma solution personnelle au concours. Veuillez prendre note de mes identifications ou, mieux, demandez à votre secrétaire si remarquablement belle de le faire. »

Gersen dit d'un ton méditatif : « Je doute que cela puisse être considéré comme une procédure régulière. Toutes nos autres réponses sont parvenues par écrit.

— Vous n'avez rien stipulé à cet effet, alors pourquoi une identification verbale ne serait-elle pas valide ? Je saurai comment utiliser l'argent du prix aussi bien que n'importe qui.

— Certainement. La cérémonie de remise de la récompense aura lieu d'ici peu. Si vous étiez déclaré gagnant, seriez-vous disponible pour recevoir le prix ?

— Un peu difficile, je le crains. À moins que la fête ne soit célébrée au fin fond de l'Au-Delà.

— Ce serait incommode en ce qui nous concerne.

— Alors vous devez envoyer l'argent à une adresse que je préciserai. Passons aux identifications.

— D'accord, d'accord... Alice, prenez note.

— Je vais donner l'identité d'après vos numéros. Le Un est Sharrod Yest. Le Deux est cette vieille sorcière à la dent dure Dianthe de Trembuscule. Le Trois, la corpulente Béatrice Utz. Le Quatre est le naguère volubile Ian Bilfred dont la langue agile, hélas, est maintenant à jamais immobilisée. Le Cinq est ce champion du zèle Sabor Vidol. Le Six est cette personne connue pour l'occasion sous le nom de Sparkhammer mais plus généralement sous celui de Howard Alan

Treesong. Le Sept est John Gray. Le Huit est ce crétin superfétatoire de Triune, Gadouth. Le Neuf est Gieselman ; le Dix Martiletto. J'espère être le premier à avoir identifié correctement ces gens-là.

— Non, malheureusement. Dès que les révélations de Dwyddion ont été rendues publiques, des douzaines d'opportunistes se sont précipités dans nos bureaux avec des identifications exactes.

— Peuh ! La cupidité prospère partout ! Un autre compte à régler avec Dwyddion !

— Tout n'est peut-être pas entièrement perdu. Je désire publier votre biographie, à des conditions à débattre. Vous êtes un individu unique et vos mémoires devraient intéresser nos lecteurs.

— C'est à examiner. J'ai souvent ressenti le besoin d'exprimer mes opinions. Le public me considère comme un criminel. Selon les définitions ordinaires, je suis le parangon de la profession : je ne me reconnais pas d'égal. Par la nature même de mes réalisations, j'ai créé une catégorie nouvelle d'après laquelle moi et moi seul puis être jugé. Je ne vais pas approfondir cette idée maintenant.

— En tout cas, l'intérêt du public ne sera pas diminué.

— Je dois étudier la question avec soin. Je n'aime pas me trouver dans un endroit précis à une heure déterminée. Si vous voulez bien réfléchir aux conditions de mon existence, vous comprendrez que la nécessité de se montrer vigilant est un de ses très rares désavantages.

— Oui, apparemment.

— Certaines gens ne se conforment pas de bonne grâce à mes instructions ; ils encourent donc des sanctions. C'est bien simple. Je suis méticuleux en matière de récompenses et de sanctions, je vous assure. À vrai dire, j'empoche les récompenses et les autres doivent se contenter des sanctions, mais peu importe. Le cosmos n'est-il pas plus animé, n'offre-t-il pas plus d'imprévu du fait de ma présence ? Évidemment ! Je suis indispensable.

— Tout ceci fascinera mes lecteurs. J'espère que vous acceptez l'interview.

— Nous verrons. Pour le moment, le temps me presse. J'ai rendez-vous sur une planète lointaine et je dois prendre mes dispositions. C'est tout pour l'instant. »

L'écran s'assombrit. Gersen se renversa en arrière dans son fauteuil. « Treesong paraît avoir une nature élastique.

— Il change d'une minute à l'autre, dit Alice. Il me terrifie. Cependant, j'espère le revoir au moins encore une fois. »

Gersen fut intrigué par le timbre morne de sa voix. « Pourquoi cela ?

— J'essaierai de le tuer. »

Gersen étira ses bras. La veste étroite le bridait aux entournures.

Il l'enleva et la jeta de côté. Puis il ôta sa perruque et la lança sur la veste. Alice l'observait du coin de l'œil, mais ne fit pas de commentaire.

« Il est prudent, dit Gersen. J'ai eu de la chance de l'atteindre une fois, là-bas sur le Voymont. »

D'une voix basse, étonnée, Alice demanda : « Qui êtes-vous ?

— À Pontefract, je suis connu sous le nom de Henry Lucas, reporter pour *Cosmopolis*. Quelquefois, j'utilise un nom différent et je fais des choses différentes.

— Pourquoi ? »

Gersen se leva, traversa nonchalamment la pièce jusqu'au bureau d'Alice. Il la prit sous les bras, la souleva pour rapprocher de lui son visage. Il déposa sur son front, son nez, sa bouche, des baisers qu'elle reçut passivement.

Il desserra son étreinte. « Si Treesong appelle pour s'enquérir de moi, vous ne pourrez pas le lui dire si vous ne le savez pas.

— Je ne lui dirai rien de toute façon. Il n'a plus d'emprise sur moi. »

Gersen lui donna de nouveau un baiser, elle l'accepta mais toujours sans y répondre. Elle se recula.

« Alors vous désirez que je reste ici ?

— Très vivement. »

Elle se détourna en s'écartant de lui. « Je n'ai rien de mieux à faire.

— Alors vous serez ici quand je reviendrai ?

— Où allez-vous ?

— Sur un vieux monde bizarre pour participer à une réunion.

— Là où va Howard Treesong ?

Oui. Je vous raconterai tout à mon retour. » Alice demanda tristement : « Ce sera quand ? – Je ne sais pas. » Gersen l'embrassa encore et, cette fois, elle lui rendit son baiser et, pendant un instant, se laissa aller contre lui. Gersen déposa un baiser sur le sommet de sa tête. « Au revoir. »

La Vie, Introduction au Volume II, par Unspiek, Baron Bodissey :

En parcourant le fleuve du temps humain dans nos bateaux-miracle, nous remarquons des schémas qui reviennent constamment dans le flux des peuples et des civilisations... Les races disparates se fondent ensemble seulement quand le territoire est limité, exigu et surpeuplé, avec des pressions sociales contraignantes. Des gouvernements forts, exigeants, sont caractéristiques de cet état de choses ; ils sont à la fois nécessaires et bien accueillis. Inversement, quand la terre est vaste et facilement disponible, comme dans l'ouverture d'un nouveau continent ou d'une nouvelle planète, rien ne peut maintenir en contact étroit différentes sortes de gens. Ils émigrent vers de nouveaux emplacements et se particularisent, à la suite de quoi les langues muent, les costumes et les conventions s'élaborent, les symboles esthétiques prennent des sens nouveaux. Dès lors l'état d'esprit de la collectivité s'intériorise ; le gouvernement imposé par des instances extérieures devient intolérable. Ces processus, à mesure que la race s'éloigne de son étoile natale, sont d'une richesse infinie et une source de perpétuelle fascination...

Moudervelt : Jadis et maintenant : extrait des *Études d'anthropologie comparée*, par Russell Cooke :

Si le sagace Baron avait choisi d'illustrer par des exemples sa célèbre *Introduction au Volume* [TAGID]II[TAGIF], il aurait fort bien pu sélectionner la lointaine planète Moudervelt, qui orbite autour de l'Étoile de Van Kaathe, comme modèle parfait pour démontrer sa thèse.

Moudervelt est un monde accueillant et fertile, avec une vaste zone cultivable. La flore est généralement compatible avec les espèces de la Terre ; la faune ne

présente aucun danger, à l'exception de quelques prédateurs parmi les créatures marines.

Moudervelt est un monde ancien. Les antiques chaînes de montagnes sont à présent des collines boisées ; des plaines ondulées s'étendent d'un horizon à l'autre, sous des cieux bleus et des flottilles de hauts cumulus blancs. De larges rivières lentes serpentent dans les prairies, où la couche de sol arable est profonde et le climat favorable. À l'exception de ses cours d'eau, le pays n'a pas de frontières naturelles, mais frontières et démarcations ont été créées à foison pour délimiter 1 562 dominions séparés, chacun jaloux de son identité, chacun célébrant ses propres coutumes et rites, chacun célébrant sa cuisine personnelle et méprisant toute autre comme étant immonde et immangeable, chacun se considérant comme l'unique berceau de la civilisation au milieu de 1 561 voisins barbares, incompréhensibles et déplaisants.

Moudervelt n'a pas de villes au sens habituel du terme. La plupart des pays ont un spatioport. Le commerce se pratique sur les rivières, qui sont toutes interconnectées par des canaux. Seules quelques routes terrestres relient les États.

Moudervelt n'est nullement isolé de l'univers. Il exporte une quantité considérable d'aliments destinés à d'anciens habitants[20], et importe des biens d'équipement, des outils spéciaux, quelques livres et périodiques : au total, pas une grande quantité. Moudervelt, dans l'ensemble, suffit à ses propres besoins.

Extrait du *Guide populaire des Planètes*, 330^e Édition, 1525 :
Moudervelt, Etoile de Van Kaathe :

(Après l'habituel exposé de renseignements géographiques et un résumé historique, le guide consacre un paragraphe ou deux à chacun des 1 562 dominions.)

Le Maunisch, au centre de la Prairie de Goshen, occupe une surface d'environ dix millions d'hectares et compte près d'un million d'habitants, descendants d'une mission des Séparatistes de la Pure Vérité. Cette région est bordée par la rivière Dalglish au sud et à l'est, par le Pays de Puck à l'ouest, Amable et la rivière Bohuloe au nord, les terres du Ganaster et d'Erquhar à l'est. La ville principale est Cloutie.

Note à l'intention des Arrivants d'autres planètes : Il n'y a pas de spatioport à l'intérieur du Maunish. En fait, les vaisseaux spatiaux[21], appareils aériens, avions-taxis ou aérocars volant à une altitude dépassant quarante-neuf pieds sont prohibés. L'entrée doit se faire par transport de surface à un poste de contrôle officiel. Les vérifications à la frontière sont strictes, ainsi que les règlements concernant l'importation. N'apportez avec vous ni armes, ni spiritueux, ni matériel érotique, ni médicaments, à l'exception de ceux qui vous sont personnellement nécessaires. Les fouilles à la frontière sont minutieuses ; les sanctions sont sévères.

Gersen fit descendre le *Voltigeur* au-dessus de la Station Théobald. Des champs ponctués de maisons blanches s'étendaient autour de la ville dans toutes les directions. La rivière Dalglish glissait en décrivant de vastes boucles à travers le paysage, pour obliquer finalement vers le nord et disparaître.

Le spatioport n'offrait ni balise ni signal détectables. Gersen le distingua des champs avoisinants seulement grâce à la présence de trois vaisseaux spatiaux déjà posés ; deux petits vaisseaux marchands et un vieux *Promeneur Sissle* cabossé.

Gersen posa le *Voltigeur*, prit ses dispositions habituelles et sauta à terre. Il se retrouva au centre d'un terrain inondé de soleil et engazonné d'herbe bleu-vert. L'air frais de la campagne lui souffla au visage ; il n'y avait pas un bruit sinon un léger sifflement provenant des respirateurs du *Voltigeur* qui se rechargeaient. À une centaine de mètres de là, au bout du terrain, sous l'ombrage de deux arbres au feuillage proliférant, il vit un petit hangar, sur lequel était apposée une pancarte :

Terminal spatial central
Station Théobald, Pays de Payspaysan
Toute la circulation entrante doit
se présenter ici.

À l'intérieur du hangar, Gersen découvrit un petit homme replet qui somnolait à une table, les restes de son déjeuner étalés devant lui. Il portait ce qui avait dû être en d'autres temps un élégant uniforme en croisé noir, havane et rouge ; mais, à la place de la culotte et des bottes, il avait mis une jupe blanche s'arrêtant au genou et des sandales.

Gersen tapa sur la table ; le fonctionnaire s'éveilla brusquement. Presque avant d'ouvrir les yeux, il tâtonna pour trouver son bonnet et

l'enfonça sur son crâne attaqué par la calvitie. Il toisa Gersen d'un regard neutre. « Monsieur ?

— Je suis un item de « circulation entrante ». La pancarte m'a dit de me présenter ici.

— Oui. Oui certes. Eh bien, il y a quelques formalités relatives à l'entrée... » Il prit un formulaire, posa quelques questions à Gersen, nota les réponses.

Il compléta le formulaire et le classa dans une boîte. « C'est tout, monsieur, excepté la taxe d'atterrissage. »

Gersen dit : « D'abord, quelques renseignements. Je dois, en fait, me rendre au Maunish ; existe-t-il des empêchements à ce voyage ?

— Aucunement. Les frontières sont ouvertes.

— Je peux louer un véhicule ?

— Bien sûr. Je vais vous louer ma propre voiture, et mon fils vous conduira. »

Les oreilles de Gersen étaient exercées à saisir des nuances et implications presque imperceptibles. Il regarda attentivement le fonctionnaire. « À quel prix ?

— Oh, rien de déraisonnable. Dix UVS par jour.

— Pas de frais en plus, ni de suppléments ?

— Aucun. Me prenez-vous pour un écorcheur ?

— Il me conduira à Cloutie et ailleurs dans le Maunish, à ma convenance ? »

Le fonctionnaire prit une expression de stupeur indignée.

« À l'intérieur du Maunish ? Vous plaisantez ! À la frontière du Maunish, pas plus loin ! Comment pourrais-je risquer ma voiture au milieu de cette nation de têtes de pioche : où les jeunes filles parades les coudes nus et les hommes montrent leurs dents en mangeant ? Ils conduisent comme des catatoniques ; l'air est empuanti par leur ail d'ours confit au vinaigre. À la frontière, pas plus loin. Peut-être trouverez-vous là-bas à vous assurer un moyen de transport.

— Eh bien donc, quels sont les transports en commun entre les deux pays ?

— Rien qui convienne à un riche outremondain. Vous seriez contraint de prendre le car Trans-Mondial avec des péquenots retournant au Maunish.

— Cela m'ira très bien. J'ai voyagé en pire compagnie.

— Si c'est votre goût, vous avez de la chance. Le car de l'après-midi passe dans quelques minutes. Pour en revenir à la taxe d'atterrissage, un vaisseau comme le vôtre est estimé à deux cents UVS par semaine, payables un mois d'avance. »

Gersen rit. « J'ai des amis importants dans le voisinage. Ils m'ont prévenu que les fonctionnaires avaient tendance à commettre des larcins ou à rêver tout éveillés. » Il sortit cinq UVS. « Ceci devra

suffire. »

Le fonctionnaire prit l'argent de mauvaise grâce. « Ce n'est pas régulier, mais je suppose que des exceptions sont possibles pour entretenir de bonnes relations publiques... Voici le Trans-Mondial. »

Sur la route approchait cahin-caha un omnibus articulé par trois soufflets et monté sur huit grandes roues pneumatiques. Gersen lui fit signe, donna encore cinq UVS au conducteur et s'assit.

Il voyagea pendant des heures à travers une campagne doucement vallonnée, parsemée de champs, de rivières, d'étangs et de vergers. Des fermes blanches s'épalaient sous des feuillages luminescents, roses, vermillon, orange et jaunes. Les fermiers paraissaient prospères ; la vie ne devait pas être totalement désagréable dans le Pays du Payspaysan, même si les femmes n'étaient pas autorisées à laisser voir leurs coudes.

Une ligne de feuillage bleu foncé et noir s'étirait en travers de l'horizon, c'était là que la rivière Dalglish obliquait à l'est où elle formait la frontière du Maunish. À cent mètres de cette frontière, l'omnibus s'arrêta. D'un poste de police sortirent à grands pas un sergent et six soldats portant des uniformes pimpants.

Le sergent monta dans l'omnibus, posa plusieurs questions au conducteur, qui eut un geste bref du pouce en direction de Gersen.

Le sergent fit signe à ce dernier. « Par ici, monsieur, juste pour un instant. Apportez votre bagage. » Gersen ramassa son petit sac de voyage et descendit de voiture à la suite du sergent pour entrer dans un hangar. Le sergent prit le sac, le soupesa, regarda Gersen en souriant. « Je vois que vous tentez d'introduire en fraude au Maunish un projec modèle 6 A. » Il détacha une paire de crosses fixées avec de l'adhésif à la poignée du sac de voyage. « Le tour n'est pas nouveau ; nous savons le repérer. Ici, je me contente de confisquer l'arme. De l'autre côté, dans le Maunish, vous seriez placé dans une cage, immergé dans la rivière pendant trois heures ou jusqu'à ce que vous soyez complètement noyé. Ils sont d'une sévérité barbare sur ce point. Donnez-moi les autres éléments, s'il vous plaît. »

Gersen ouvrit le sac et sortit les autres parties composantes, qu'il avait déguisées par des méthodes variées. « Voici, sergent. Merci de votre avertissement. » Il imprima une saccade à son avant-bras droit et une arme de jet apparut dans sa main. « Vous feriez bien de prendre en consigne cela aussi. » Il secoua son bras gauche, présentant une sarbacane pour lancer des aiguilles de verre. « Et ceci.

— Très sage, monsieur.

— Ayez l'amabilité de ne pas les vendre sur-le-champ. Si je reviens par ici – comme j'en ai l'intention – je vous les rachèterai moi-même.

— C'est souvent ce qui se produit, monsieur. »

Gersen retourna à l'omnibus, qui traversa aussitôt la large Dalglish sur un pont de fer et pénétra ainsi au Pays du Maunish.

La route partait en oblique à travers un marais de boue brune et de roseaux violets, s'enfonçait dans un bosquet de pouah-pouahs géants qui répandaient dans l'air une senteur fétide, ressortait au soleil et à présent le paysage avait changé. Là-bas, de l'autre côté de la rivière, il y avait le Payspaysan ; ici, c'était le Maunish ; rien n'était tout à fait pareil. Le bus s'arrêta au poste frontière du Maunish, à l'ombre d'un énorme arbre ling-lang, au feuillage bleu et au tronc noueux et tordu qui faisait près d'un mètre quatre-vingts de diamètre. Comme précédemment, des gardes sortirent pour aller à la rencontre du bus. Ici, ils portaient un uniforme gris et vert au lieu de rouge, noir et havane. Ils avaient un type nettement différent des Payspaysans qui étaient petits, avec des traits doux ; ici, c'étaient de grands hommes secs, avec des cheveux bruns plats et des visages osseux.

À un signal du sergent, les passagers descendirent et, un par un, entrèrent dans un long hangar, où chacun fut examiné et fouillé dans trois postes différents. Dans le cas de Gersen, ils se montrèrent rapides, impersonnels et minutieux à l'extrême. Ils ne s'arrêtèrent pas à son origine outremondaine. Le métier qu'il disait exercer, le journalisme, éveilla à peine un peu plus d'intérêt. « Qu'espérez-vous apprendre dans le Maunish ?

— Rien de particulier. Je viens ici en touriste.

— Alors pourquoi ne pas vous dire touriste ?

— Cela n'a pas grande importance, dans l'un ou l'autre cas.

— Peut-être pas pour un touriste ou un journaliste, mais nous sommes des agents préposés à la sécurité, responsables de la décence du Maunish. Pour nous, les rôles sont très différents. Tout d'abord, le touriste peut séjourner à l'Hôtel Bon Ton dans Cloutie, alors que les journalistes doivent coucher tous les soirs au poste de police.

— Dans ce cas, je me déclare touriste jusqu'au tréfonds. Je vois en effet que les différences sont de taille.

— Apparemment, vous ne transportez aucune marchandise de contrebande.

— Apparemment pas. »

Le fonctionnaire lui adressa un sourire glacé. « Vous découvrirez que bon nombre de nos excellentes coutumes maunishiennes se révèlent d'un pratique convaincant à l'usage. Toutefois – et je puis vous le confirmer, puisque j'ai beaucoup voyagé ; j'ai visité trente-neuf domaines distincts et séparés – le Maunish est un havre de tolérance en comparaison, par exemple, du Malchione ou de la Dinkland. Nos statuts sont simples et raisonnables. Nous interdisons la diffusion du polythéisme et l'usage des drapeaux blancs. Nous prohibons les éructations sonores et autres délits contre l'ordre public. Notre liste de

crimes est assez courante ; il vous suffit de vous conduire avec discrétion pour éviter tout ennui. » Il apposa son paraphe sur le certificat d'admission de Gersen. « Voici, monsieur. L'entrée dans le Maunish vous est accordée ! »

Gersen monta dans l'omnibus, qui démarra brusquement en cahotant ; le poste frontière sous le vaste feuillage du ling-lang bleu fut laissé en arrière. Le paysage était désormais celui du Maunish, différent de celui du Payspaysan ; du fait soit d'une mutation psychique, soit de caractéristiques immanentes, soit encore d'une modification de références, Gersen – qui avait constaté bien souvent déjà des métamorphoses de ce genre – n'aurait pas su le dire. La campagne paraissait plus grande, le ciel plus vaste. Dans une atmosphère d'une clarté nouvelle, les horizons semblaient à la fois proches et lointains, selon un curieux paradoxe visuel. Dans la plaine, des arbres poussaient en bouquets et en taillis, par groupes de la même espèce : ginsaps, orpouns, ling-langs, flambos ; au-dessous, les ombres étaient d'un noir obscur et dense où semblait miroiter une étrange et riche couleur sans nom. Les maisons de ferme étaient à la fois moins fréquentes et plus vieilles ; hautes et étroites sans raison évidente, et situées loin de la route dans un isolement jalousement préservé... Le paysage devint plus riant. L'omnibus roula entre des vergers aux troncs noirs et aux feuillages d'un rose ou jaune éclatant, franchit des rivières coulant à pleins bords, traversa des hameaux et, arrivant enfin dans Cloutie, s'arrêta sur la place centrale. Les parois latérales se soulevèrent d'un seul coup ; les passagers qui avaient affaire dans Cloutie descendirent, parmi eux Gersen. Il regarda autour de lui avec intérêt. Aux yeux du jeune Howard Treesong, Cloutie avait pu paraître un endroit très important, le centre de l'univers civilisé, où il était peut-être amené une fois l'an à quelque occasion mémorable. De l'autre côté de la place, Gersen vit l'Hôtel Bon Ton, un bâtiment sans grâce de trois étages, haut et étroit, avec une lourde toiture en saillie et deux ailes d'un étage.

Si Howard Treesong se rendait à Sirtirenjoie pour assister à la réunion d'anciens élèves de son école, très probablement – comme Gersen – il choisirait de se loger au Bon Ton. Le temps de la prudence était arrivé, si même il n'était pas déjà dépassé... Dans un magasin de confection, Gersen revêtit les habits du pays : une chemise en épaisse toile verte, une culotte ample serrée aux genoux, des bas de laine grise et des souliers noirs à bout rond, un chapeau noir à large bord et à fond plat posé légèrement en arrière sur le crâne. La manière de se comporter particulière au pays – une démarche lente à jambes raides, les bras pendant le long des flancs et le visage tendu carrément en avant – était plus difficile à imiter. On remarquerait encore qu'il était étranger, mais moins rapidement.

Il traversa la place en direction de l'Hôtel Bon Ton et entra dans un hall obscur imprégné depuis des siècles d'odeurs de bois ciré, de cuir tombant en poussière, de coussins épais et d'exsudations locales indescriptibles. Le hall était désert ; le bureau de la réception était éteint. Gersen frappa à un guichet jusqu'à ce qu'une petite dame âgée surgisse d'une arrière-salle. Elle demanda d'une voix aigre ce qu'il voulait.

Gersen répliqua avec dignité. « Je désire me loger pour quelques jours.

— Tiens donc ; où prendrez-vous vos repas ?

— Où je trouverai les meilleurs menus.

— C'est loin d'ici, au bord du lac, où les gens oublient les Critures et dorlotent leur ventre. Vous devez ingérer ce que nous jugeons à propos de servir ici, dans notre salle à manger.

— Si c'est convenable.

C'est très convenable. » La vieille femme le dévisagea d'un regard oblique. « Qu'est-ce que vous faites ici ? Venez-vous pour vendre des *choses* ? » Elle réussit à charger le mot d'une implication à la fois paillarde et menaçante.

« Non, je ne vends rien.

— Oh. » Et, après une pause : « Rien du tout ?

— Rien du tout.

— Quel dommage, déclara-t-elle d'une voix subitement animée et volubile. Je dis toujours que les gens devraient acheter et vendre ce qui leur plaît, malgré la Commission d'Hygiène. D'où êtes-vous ? Je ne vous remets pas. Vous n'êtes pas un Mandyke ? Ni un Boudeur ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Allumez-vous des incendies ou déclenchez-vous des inondations ?

— Non, jamais.

— Très bien ; vous pouvez avoir la Chambre du Lever de Soleil Souriant. » Le visage de la femme prit une expression d'innocence si béate que Gersen fut aussitôt incité à demander : « Quels sont les tarifs ?

— C'est notre meilleure chambre, réservée aux dignitaires importants. Elle est louée à un prix correspondant.

— Combien ?

— Quatre-vingt-trois UVS par jour.

— C'est beaucoup trop. Faites-moi voir votre barème.

— Eh bien, alors, cinq UVS... »

Gersen fut content de sa chambre, qui comprenait la plus basse des vérandas centrales, une salle de bains lambrissée de bois blanc, un box adjacent pour dormir, un petit gymnase.

L'après-midi touchait maintenant à sa fin. Gersen descendit dans

la rue, regarda à droite et à gauche, puis se mit en route pour visiter la ville. L'extrémité sud de la place était dominée par une statue de pierre et, derrière, une haute bâtisse austère, manifestement une église ou un temple. Une plaque à la base de la statue identifiait la majestueuse forme comme étant Bandervoum le Didram, qui élevait en l'air une équerre de charpentier à lame d'acier pour mesurer l'âme des morts. Derrière l'église croissait un alignement d'épais cèdres déodars noirs ; des trous dans le feuillage révélaient un champ sur lequel se dressait une foule de statues blanches.

Près de l'église, Gersen découvrit une petite papeterie qui vendait une foule de petites choses. Sur une étagère, il remarqua plusieurs numéros de *Cosmopolis*, de dates diverses, et un *d'Évidence*. La couverture *d'Évidence* arborait la photo de dix personnes et le titre :

QUI SONT-ILS ?
DONNEZ LEUR NOM EXACT
ET GAGNEZ CENT MILLE UVS !

Gersen entra dans la boutique. Derrière deux comptoirs parallèles, un à droite et un à gauche, se tenaient deux petites filles, habillées de robes noires à manches longues. Leurs cheveux noirs étaient ramenés en chignon sur le haut de la tête, et si tirés que leurs yeux semblaient exorbités. Dans leurs cheveux avaient été fixées deux palmes roux corail. Sur le comptoir, Gersen vit à vendre une brochure intitulée :

LE PAYS DU MAUNISH
CARTE D'ÉTAT-MAJOR OFFICIELLE

Cette reproduction fidèle comporte toutes les routes, villes, rivières, ponts, postes frontière, ainsi que des renseignements physiographiques.

Prix : 25 centumes.

Prenant un exemplaire de la carte, Gersen donna une pièce. Les fillettes protestèrent instantanément : « Monsieur ! Le prix est deux UVS ! »

Gersen indiqua le chiffre imprimé. « Le prix est fixé à vingt-cinq centumes.

— Ce prix est pour les habitants du pays, dit une des fillettes.

— Les étrangers doivent payer une surtaxe, dit l'autre.

— Pourquoi donc ? » s'enquit Gersen, qui se demanda comment les fillettes avaient reconnu en lui un étranger malgré ses nouveaux habits cloutiens.

« Parce que la carte comporte des renseignements secrets

précieux, dit avec conviction la fillette de droite.

— Extrêmement précieux pour une armée ennemie, ajouta la fillette de gauche avec encore plus de gravité.

— Mais vos ennemis possèdent déjà sûrement des cartes du Maunish ?

— Peut-être pas tous nos ennemis.

— Peut-être pas avec tant de détails secrets.

— Dans ce cas, répliqua Gersen, votre carte vaut beaucoup plus de deux malheureuses UVS.

— C'est vrai, mais personne ne voudrait payer un prix pareil, dit une des fillettes.

— On préférerait se servir de n'importe quel vieux truc, dit la seconde.

— En tout cas, il se trouve que je suis un habitant du pays et non un ennemi, déclara Gersen. Je loge à l'Hôtel Bon Ton ; par conséquent, j'ai droit au tarif le plus bas. »

Les fillettes demeurèrent silencieuses, réfléchissant au principe de base de la position de Gersen ; avant qu'elles aient eu le temps de formuler une objection, Gersen était parti.

Il s'assit sur un banc et étudia la carte. Il repéra Sirtirenjoie à une soixantaine de kilomètres au nord, sur les bords de la Douce Trelauney.

Gersen continua à longer la place. En chemin, il remarqua une enseigne :

GARAGES PANTILOTES

Véhicule de qualité ! À vendre ou à louer : à l'heure, à la journée, à la semaine.

Venez dans nos ateliers bien dirigés. Vous observerez et approuverez l'exactitude scrupuleuse de nos méthodes.

29, rue du Didram Rummel.

Gersen localisa la rue du Didram Rummel et les Garages Pantilotes où, après beaucoup de cérémonies, il réussit à louer une voiturette à trois roues qui avait été construite sur place à partir de multiples pièces et morceaux.

Le soir assombrissait déjà les cieux. Le trajet jusqu'à Sirtirenjoie semblait un trop long voyage. Gersen convint de passer chercher le triolet le lendemain matin, après quoi il traverserait la Prairie de Goshen en direction de la première demeure de Howard Alan Treesong.

12

Extrait de l'Enseignement du Didram Bodo Sime, VI.6. (Diatribes contre le Buveur et sa boisson.)

Devise :

Il n'est pas bon de se griser ou de s'enivrer avec de la boisson, des bières légères ou fortes ou des distillations.

Développement :

Le buveur est un enquiquineur patenté, un vaurien, un bâtard, une dérision de la société. Souvent il souille ses vêtements et profère des inconvenances. Il pue et rote ; ses incongruités dérangent tous les gens honnêtes. Ses chansons et vocalises offensent les oreilles. Il émet souvent des conjectures obscènes.

Le buveur corrompt le bon fruit et le voue à la décomposition, et l'homme de bien qui souhaite savourer la tonicité et la loyale saveur du fruit sain en est privé et doit élever cette protestation : « Pourquoi m'as-tu dépouillé de mes fruits, ô buveur, et les as-tu voués à l'ignoble putréfaction ? »

Le buveur se livre à des danses stupides. Il prend des postures de clown et se nettoie les oreilles avec des pailles de balai. Il a tendance à tomber à bras raccourcis sur les gens bien intentionnés qui s'arrêtent en chemin pour lui remontrer sa folie.

Au nord de Cloutie, le paysage devint sauvage et désolé, d'abord à cause des marais de la rivière Genéfrier, puis en raison de longs épaulements de roc noir qui rendaient la terre juste bonne à faire des pâturages. Pour la première fois, Gersen aperçut la faune indigène de Moudervelt : des créatures assez semblables à des crapauds à deux pattes, faisant de hauts bonds en l'air pour attraper des insectes volants ; une troupe de renards-lézards, avec des écailles gris-vert à la façon des pangolins et un seul globe oculaire. Ils se redressèrent de toute leur hauteur pour regarder passer Gersen ; quand il ralentit sa voiture, ils avancèrent en oblique d'un pas dansant, dans quel dessein

Gersen ne put le deviner. Il poursuivit sa route, laissant le troupeau la tête tournée dans sa direction.

Une fois dépassées les Souilles Rocheuses, la solitude continuait. Des steppes vides s'étendaient jusqu'à l'horizon : une terre aux ondulations douces, sans arbres, solitaire et désolée sous le soleil.

Finalement, au nord, apparut une ligne sombre : les arbres croissant sur les berges de la Grande Souomey. De l'autre côté de la rivière, le pays redevenait habité. Gersen traversa une demi-douzaine de hameaux, qui se ressemblaient entre eux comme deux gouttes d'eau : une rue principale, quelques rues transversales, une auberge, plusieurs boutiques, une école d'un côté, une mairie, un temple, un nombre variable de maisons et de chaumières.

Peu avant midi, Gersen arriva à Sirtirenjoie : un village qui ressemblait beaucoup à ceux qu'il avait traversés, un peu plus important peut-être, fait signalé par la Taverne Murhumide à la lisière de l'agglomération ainsi que par l'Auberge de Souitcheur plus prétentieuse sur l'avenue centrale.

Gersen arrêta le triolet sur le côté de l'Auberge de Souitcheur, un antique conglomerat de vingt chambres d'hôtes de diverses dimensions sur différents niveaux. Les salles publiques n'étaient pas moins irrégulières, avec des plafonds inclinés, des boiseries noires et des fenêtres teintées en violet par cent ans d'exposition à la clarté de l'Étoile de Van Kaathe. La pierre du mur extérieur était presque entièrement masquée par des plantes grimpantes. Devant la façade, des citoyens de la ville siégeaient à leur aise sous une tonnelle.

À un bureau dans le hall d'entrée se tenait un homme de deux bons mètres de haut, mince comme un jonc, avec des joues cireuses et des orbites cavernueuses. « Vous désirez, monsieur ?

— Me loger, s'il vous plaît. J'aimerais un appartement de plusieurs pièces. »

L'aubergiste examina Gersen, sourcils haussés et bouche bée. « Vous êtes seul ?

— Absolument seul.

— Et vous voulez plusieurs pièces ?

— Si un appartement de ce genre est disponible.

— Cela semble extravagant, permettez-moi de le dire. Combien de pièces êtes-vous capable d'occuper à la fois ? Dans combien de lits comptez-vous coucher ? Combien d'équipements sanitaires sont essentiels pour votre santé ?

— Peu importe, répliqua Gersen. Donnez-moi une chambre simple avec salle de bains... Mon ami Jacob Peste est-il arrivé ?

— Chez Souitcheur ? Non.

— Pas encore ? Y a-t-il d'autres étrangers en dehors de moi ?

— Personne ici du nom de Peste, ni d'aucun autre nom. Vous

êtes le premier à vous inscrire aujourd'hui. Veuillez régler d'avance votre logement. Une personne qui arrive d'un coin reculé de l'univers comme un feu follet de la route peut s'en aller tout aussi aisément sans payer sa note. »

Gersen fut conduit à une chambre sombre aux murs bleus et au plafond noir, qui semblait plus haute que large. Sur une table se trouvait une cuvette d'eau avec une brosse en chiendent. Une galette de feutre couvrait le lit, une semblable était sur le sol. Jetant un coup d'œil dans la salle de bains, Gersen découvrit que rien n'était en état de marche. L'aubergiste prévint ses plaintes. « Pour le moment, c'est ce que nous avons de mieux à offrir. L'auberge est complète à cause d'une soirée qui aura lieu dans deux jours. Pour vous laver, servez-vous de la bassine et de la brosse. Pour vos autres besoins, descendez aux latrines dans le vestibule. » L'aubergiste s'en fut.

J'ai de la chance, se dit Gersen. La Taverne Murhumide est probablement pire.

Gersen ne s'attarda pas dans la chambre. Il descendit dans la rue, regarda à droite – direction d'où il était venu, puis tourna à gauche et s'engagea au pas de promenade dans le modeste quartier commerçant de Sirtirenjoie.

Au chemin Goldcheur, il tourna à gauche, traversa la rivière Douce Trélauney par un pont de pierre moussu. Sur le côté se dressait une statue à la ressemblance du Didram Runel Flûteur, élevant en l'air dans une main un petit couteau courbe, dans l'autre des génitoires. Derrière, il y avait l'église. Une pancarte proclamait :

SÉPARATISTES PERSUADÉS
DE LA VÉRITÉ CRÉATRICE

« Pas de retraite ! »

« Pas de détour ! »

« Il n'y a que la vérité et son enseignement ! »

Un cimetière occupait le champ d'en face, qui était bordé par d'épais déodars. Partout, il y avait des statues honorant les morts : des simulacres sculptés avec une habileté extraordinaire dans du marbre blanc poli ou une matière synthétique brillante. Les statues étaient assemblées en groupes et en troupes, et disposées comme si elles s'étaient réunies pour se consoler du douloureux événement qui avait été leur lot commun.

Quatre cents mètres plus loin, un autre pont coupait la route, au-dessus de la lente rivière Cygnebel, qui s'en allait à la rencontre de la Douce Trélauney ; de l'autre côté, Gersen vit le Collège de Sirtirenjoie... Il s'immobilisa et réfléchit un moment. L'heure avoisinait midi. Il fit demi-tour et rentra en ville par le chemin

Goldcheur.

À la halle de boucherie, Gersen demanda comment se rendre à la ferme que possédait Adrian Hardoah.

« Tournez à gauche au coin de chez Souitcheur, lui dit-on. Sortez de la ville ; vous serez sur la route de Virle. Roulez jusqu'au croisement qui se trouve à six kilomètres et demi, tournez à droite dans le chemin de Bausgeur. La seconde ferme à gauche, c'est la maison Hardoah, avec la grande grange verte. Qu'est-ce que vous lui voulez, à Hardoah ? Ne comptez pas sur de l'argent ; il est aussi serré qu'un gomazig constipé qui ne mange que du fromage. »

Gersen fit une réponse diplomatique et s'en alla.

Dans son triolet, il se mit à rouler en direction du nord sur la route de Virle. Après six kilomètres et demi à travers la prairie, il arriva au croisement et tourna à droite dans le chemin de Bausgeur. À un kilomètre et demi de là et à cent mètres en recul de la route, il vit une ferme entourée de garoms et de noyers à poivre, dont le feuillage paraissait fluorescent à la lumière de l'Étoile de Van Kaathe. Il parcourut encore un kilomètre et demi et remarqua une petite maison à gauche de la route – la ferme Hardoah ? Elle semblait plutôt modeste et même délabrée, et il n'aperçut pas de grange verte. Sur un banc au soleil était assise une vieille femme, petite et maigre, avec une figure hâve et ridée. Près d'elle était accroché un rouleau de fil grossier dont elle faisait des motifs de frivolité, activant ses doigts gourds avec une concentration laborieuse[22].

Gersen arrêta son véhicule et descendit. « Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur.

— Est-ce ici la maison Hardoah ?

— Non, monsieur. Pas du tout. Vous trouverez les Hardoah là-bas, quinze cents mètres plus loin sur la route. »

À cinquante mètres sur le côté du bungalow, Gersen remarqua une vieille construction délabrée, visiblement abandonnée, au milieu d'un taillis de gin-en-sève bleu-noir. « On dirait une vieille école, commenta Gersen.

— C'en est bien une, j'y ai enseigné trente ans et j'ai passé vingt autres années à regarder la maison tomber en ruine. Au jour d'aujourd'hui, on emmène les enfants de l'autre côté de la colline, à la nouvelle école de Leck.

— Vous habitez ici depuis tout ce temps ?

Oui, ma foi. Je n'ai jamais eu d'homme. Je bois de l'eau, du petit-lait et du bouillon. Je suis l'Enseignement d'aussi près que possible et j'étais considérée comme une bonne institutrice pour les jeunes.

— Alors vous avez eu Howard Hardoah comme élève.

— En effet. Vous le connaissez ?

— Pas bien. »

La vieille femme laissa son regard se perdre dans l'espace, revoyant des scènes du passé. « Je me suis souvent demandé ce qu'il était advenu de Howard. C'était un petit garçon curieux, et d'humeur changeante. J'ai sa photo quelque part, mais je ne la retrouverais pas. On aurait dit un enfant substitué en nourrice ; en fait, je me le rappelle maintenant à la fête de l'école où il représentait un lutin, tout habillé de vert et de marron, et c'était un petit lutin bien lutinant : têtue, nerveux, avec une drôle de mine déconcertante. Ah ! oui, ce qu'il a pu être vilain avec la petite Tammy Fluteur, la fée ! Elle a poussé un cri et Howard s'est arrêté net, et il a été sans doute sévèrement puni par son père. C'étaient des fondamentaux, ce qui est la secte la plus rigoriste de la Séparation, à présent presque complètement éteinte. Vous n'êtes pas un Fondamental ?

— J'ignore tout de cette secte.

— Ils professaient une ferme croyance, très logique si on voulait bien aller au fond des choses. Ils affirmaient que les péchés de l'humanité pouvaient être éliminés de la race par un choix attentif, si bien que le frère épousait la sœur et le cousin se mariait avec la cousine, pour aboutir à ce qu'il y a de mieux. Avez-vous remarqué la statue élevée à Runel Fluteur le Didram, en ville ? Eh bien, c'était le maître de cette croyance et il a fait le travail qui devait être fait, mais n'en a recueilli que peu de remerciements, notamment de ceux qu'il considérait comme indignes. Oh, c'était un temps exceptionnel, ce temps-là, où l'Enseignement s'imposait dans toute sa force ! À présent, il ne reste plus par ici que les Hardoah, et ils ne mettent pas en pratique les anciens principes.

— Howard ne devait pas être commode à mener.

— Quelquefois non. Ou alors il était la gentillesse même. Il avait trop d'imagination. Ah, ce qu'il aimait les fleurs et comme son petit esprit travaillait ! Un jour, il en avait trié par couleur, pour la Bataille des Fleurs ; on n'avait jamais vu démener comme ça, avec les pétales qui volaient et les cadavres qui hurlaient. Howard se prodiguait partout, poussant ses troupes Rouges contre les Bleues, les roses mouraient vaillamment et les campanules triomphaient des verveines. Ah, misère de moi, quelle journée ! Ensuite, il est entré à la grande école et n'y a pas trop réussi, à ce qu'on m'a dit. Il était de petite taille et jeune et sans doute que les grands lui ont mené la vie un peu dure. Puis il s'est mis à dos les Sadalfloory et naturellement cela a fait scandale.

— Comment cela ?

— Hmm... mmm. Je ne devrais pas tant parler, mais cela remonte loin et les temps ont changé, bien que les Sadalfloory soient toujours des gens haut placés. Howard s'était toqué d'une de leurs

filles, je crois que c'était Suby. Elle l'a naturellement évincé et Howard a fait quelque chose de très répréhensible, alors les Sadalfloury se sont mis dans une rage noire, mais Howard est parti précipitamment et s'en est allé outre-monde. »

Gersen se pencha sur la frivolité de la vieille femme. « Quel beau travail.

— C'est mon meilleur. Je n'en dis pas plus, et il me donne de quoi gagner mon pain. »

Gersen tendit dix UVS. « Vous pouvez commencer un tapis de ce genre pour moi. Si je ne reviens pas, aucune importance, vendez ailleurs, sans scrupule.

— Oh, merci bien, monsieur !

— De rien. J'ai pris grand plaisir à votre conversation et maintenant il faut que je me remette en route. »

À quinze cents mètres de là, Gersen arriva devant une ferme flanquée d'une grange verte qui se voyait de loin. Il arrêta le triolet et examina la maison, la peau toute picotante d'un bizarre sentiment d'imminence. La maison ressemblait à beaucoup d'autres ; deux étages, construits en bardeaux roses avec une bordure bleue autour des fenêtres, un haut toit rompu par des pignons et des lucarnes. Dans le potager, un homme de grande taille, vêtu d'un pantalon bleu et d'une chemise noire, maniait une binette tranchante comme un rasoir. Remarquant Gersen et le triolet, il interrompit sa tâche pour regarder.

Gersen entra avec sa voiturette dans la cour et le grand homme, manifestement Adrian Hardoah, s'approcha. Ses cheveux de couleur brun-jaune étaient striés de gris et coupés sans préoccupation de la mode ; son visage était long, osseux et hâlé. Il toisa Gersen sans cordialité ni intérêt. « Monsieur ?

— Est-ce bien ici la Ferme du Domaine ?

— En effet.

— Et vous êtes Adrian Hardoah ?

— Exact. » Adrian Hardoah parlait d'une voix basse et grave, avec une lenteur appliquée et une prononciation précise.

« Je suis Henry Lucas ; je représente la revue *Évidence* et je viens de Pontefract sur Aloysius.

— Ah ! La revue au concours. » La voix de Hardoah s'anima.

« Oui. Parmi des milliers de concurrents, vous avez été le premier à identifier correctement le numéro six qui est, bien sûr, votre fils. »

Adrian Hardoah se mit aussitôt sur la défensive. « Cela ne devrait pas faire de différence. Une identification est une identification.

— Aucune contestation là-dessus. Pour tout dire, je suis venu apporter le prix.

— Voilà une nouvelle sensationnelle ! Combien ?

— D'après notre règlement, la première identification juste d'un seul personnage gagne trois cents UVS. J'ai cette somme sur moi.

— Bénédiction sur nous, avec l'aide des Didrams ! Savez-vous que vous avez manqué Howard lui-même à une heure près ? Il est arrivé pour la réunion d'anciens élèves. »

Gersen sourit et haussa les épaules. « Curieuse coïncidence, certainement. Mais peu m'importe, de toute façon. Il se trouve être simplement quelqu'un sur une photographie.

Il se débrouille bien, Howard, encore qu'il ne nous ait pas laissé d'argent et qu'il soit parti de chez nous depuis de longues années. Mais entrez donc ; ma femme doit apprendre la bonne nouvelle. À franchement parler, j'avais complètement oublié la chose et je n'ai même pas pensé à demander à Howard pourquoi on lui faisait cette grande publicité. Les gens doivent se retourner partout sur lui, avec sa photo exposée comme ça.

— Les gens ne sont pas tellement observateurs, monsieur. »

Il suivit Adrian Hardoah qui montait le perron et entra dans une cuisine bien rangée. Une femme presque aussi grande qu'Adrian tourna la tête. Son visage, avec une centaine de rappels fugitifs de Howard Treesong, fascina Gersen. Sous un large front carré, ses yeux étaient légèrement trop rapprochés ; un long nez droit surplombait une bouche pâle et un menton presque invisible : caractéristiques qui, par bonheur ou malheur, lui donnaient un air implacable et dissimulé, sans trace d'aisance ou d'humour.

Cependant, lorsque Adrian lui fit part de son gain, elle réagit par un gloussement de plaisir tout ce qu'il y a de plus normal. « Ah, merveilleux ! Ainsi Howard nous aura quand même été utile à quelque chose !

— À ce qu'il semble. Alors, si on prenait un peu de thé ? Et un bon scone. Qu'est-ce que vous en dites, Mr. Lucas ?

— Je dirai merci beaucoup. »

Sur un geste d'Adrian, Gersen prit place à la table. Il sortit une liasse de billets et commença à les compter. Adrian déclara d'un ton pénétré : « Quand je pense que c'est juste par pur hasard que j'ai regardé cette photographie et encore parce qu'elle était sur cette feuille outre-mondaine *Evidence* ! Qui a gagné le grand prix ?

— Les personnes du groupe sont essentiellement des étrangers qui se sont rencontrés dans une station touristique. Un membre du personnel de cette station a été le premier à donner les noms. Votre fils Howard a aussi envoyé une identification exacte, mais trop tard. »

Reba Hardoah eut un sourire caustique. « C'est tout Howard, ça, hein ? Il rate toujours le but d'un cheveu ! Dommage... Chut ! Oui, j'entends Lédemus. Il est le frère aîné de Howard, totalement

différent. Il aura la ferme quand nous traverserons le Fleuve Eternel. »

Lédesmus s'immobilisa sur le seuil, surpris de voir le visiteur d'outre-monde. Il était plus massif que son père, avec des joues comme des pommes et des yeux aux paupières lourdes qui donnaient à son visage une expression d'humour rusé. Adrian s'exclama : « Lédesmus, approche pour faire la connaissance de Mr. Henry Lucas qui vient d'une planète lointaine. Il nous a apporté de l'argent. »

Lédesmus plissa les lèvres pour émettre un sifflement. « Fiii-ou ! Quelle journée ! D'abord Howard, qui tombe du ciel, et maintenant Mr. Lucas.

— Coïncidence, dit Gersen. Toutefois, je regrette de l'avoir manqué, car j'ai ordre d'écrire un article sur les personnes que représente la photographie. » Adrian déclara d'un ton de juge impartial : « Il n'y a pas grand-chose à dire sur Howard. Il n'a jamais travaillé sérieusement à la ferme. Il a passé son temps à rêver quand il était à l'école et probablement qu'il n'est pas arrivé très haut à l'heure qu'il est, en dépit de tous ses voyages.

— Allons, dit Reba, ne sois pas trop sévère avec le garçon. Tu sais bien qu'il a toujours été plutôt bizarre. »

Gersen demanda : « Vous pensez qu'il reviendra ? »

Adrian répliqua d'un bref : « Non.

— Curieux qu'il soit venu de si loin pour rester seulement une heure ou deux. »

Reba s'efforça d'expliquer. « Ma foi, de la part de Howard, nous nous attendons à une conduite quelque peu inconvenante[23]. Toutefois, cela nous navre de le voir s'écarter de l'Enseignement. Si seulement il voulait secouer de ses souliers la poussière des étoiles et revenir à la maison s'occuper des champs avec Lédesmus. Cela nous réjouirait. »

Lédesmus, adressant à Gersen son sourire malin, dit : « Il ne reviendra pas. Il est plus inconvenant que jamais. »

Adrian confirma. « Il ne reviendra pas. Il est sorti examiner la vieille ferme. Il s'est borné à dire : « C'est la même, mais ce n'est pas la même. » Il a passé dehors dans son bureau d'autrefois autant de temps qu'avec sa mère.

— Son bureau ?

— Le vieil abri de la pompe, là-bas, où il se retirait avec ses livres, ses papiers et ses plumes de couleur. »

Lédesmus dit gravement : « Howard lisait trop pour sa mentalité, des quantités de sottises outremondaines. Il avait une chaise et une table, et il restait là-bas la moitié de la nuit à brûler de la lumière jusqu'à ce que nous l'appelions pour qu'il aille se coucher. Un vrai ouerd[24], cet Howard.

— Où se trouve-t-il maintenant ? »

Adrian dit d'un ton sceptique : « Il a parlé d'amis à qui il voulait rendre visite. »

Lédesmus eut un rire railleur. « Des amis ? Howard ? Il n'en avait aucun à part le pauvre Nimpy Cleadhoe et Nimpy n'est plus.

— Allons, dit Reba d'un ton de léger reproche, tu ne sais pas tout, Lédesmus. »

Adrian déclara : « Il est venu surtout pour la réunion des anciens de son école. Toutefois on serait en droit de s'attendre à ce qu'il veuille rester dans sa famille. Après tout, c'est ici qu'il est né et ici qu'il a été élevé, et c'est ici la terre qui a formé ses os. »

Gersen poussa la liasse d'UVS vers Adrian Hardoah. « Voici, monsieur, avec nos remerciements pour avoir participé au concours. Je suppose que vous désirerez souscrire un abonnement à *Évidence* ? »

Adrian se tirailla le menton. « Nous y réfléchissons. C'est une feuille outremondaine qui s'occupe de choses étrangères à nos préoccupations. Si je suis incapable de sonder les actes des Ulms Fausses Têtes dans le pays voisin au nord du nôtre, comment puis-je espérer comprendre ce qui se passe à Alphératz ou à Caph ? Non, nous étudierons notre propre science. Qui, somme toute, est la Pure Vérité. Ainsi nous l'affirment les Didrams.

Béni soit l'Enseignement », murmura Reba. Gersen se leva. « J'aimerais jeter un coup d'œil à votre ferme, si vous permettez. Elle servira de toile de fond à l'article que je dois écrire sur Howard.

— Mais bien sûr. Lédesmus, conduis le monsieur. » Gersen et Lédesmus sortirent dans la cour.

Lédesmus lança du coin de l'œil à Gersen un regard inquisiteur. « Alors, comme ça, vous devez écrire sur Howard ? Qui est-ce qui a envie de lire quelque chose sur lui ?

— Le concours a éveillé un grand intérêt. Je mentionnerai vos parents et, naturellement, vous-même.

Tiens donc. Il y aura ma photo et tout ? – Malheureusement non. Je n'ai pas d'appareil photographique avec moi... Vous êtes plus âgé que Howard ?

— Oui, de trois ans.

— Vous vous entendiez bien ?

— Assez bien. Père n'admettait pas les querelles. Je faisais le travail et Howard rêvassait dans son bureau. »

Gersen resta immobile, indécis. La piste de Howard Alan Treesong était fraîche mais semblait ne mener nulle part. « J'aimerais voir le bureau de Howard.

— C'est là-bas. Il n'a pas changé du tout en trente ans. Nous pompons l'eau d'irrigation dans la mare pour le verger et le potager. L'eau pour la maison, nous la tirons du puits par une autre pompe. »

Lédesmus le conduisit à une baraque de trois mètres de long sur

deux mètres cinquante de large. Il tira la porte, la forçant à s'ouvrir en dépit de la résistance grinçante de ses gonds rouillés. Deux fenêtres laissaient entrer la lumière et permettaient de voir un bric-à-brac poussiéreux.

« Ça n'a pas beaucoup changé, répéta Lédésmus. Là-bas, il y a sa table, et voilà la chaise où il plantait son postérieur. Sur ces étagères, il rangeait ses livres et ses papiers ; il avait de l'ordre, Howard, tout devait être comme il faut.

— Et où sont les livres et les papiers ?

— Difficile à dire. Quelques-uns sont de retour à la maison, d'autres sont détruits. Howard montait au plafond à l'idée que quelqu'un touche à ses affaires ; quand il s'en est allé vers des ports lointains, pas grand-chose n'est resté derrière lui. Howard tenait à ses secrets.

— Avait-il des amis ? Et les femmes ? »

Lédésmus émit un son guttural exprimant un amusement méprisant. « Howard n'a jamais eu le chic avec les femmes. Il parlait trop et agissait trop peu, si vous voyez ce que je veux dire. Il aimait les petites jeunes filles, et il s'est mal conduit avec une ou deux, mais n'imprimez pas ça. » Lédésmus jeta un coup d'œil vers la maison par-dessus son épaule. « Mon père n'en a jamais rien su. Il aurait écorché vif Howard pour tapisser les murs avec sa peau. Ça n'avait rien d'extraordinaire ; Howard voulait simplement tester le matériel ; somme toute, c'est fait pour ça, ai-je-ti pas raison ? L'Enseignement reste un peu vague sur ce point-là mais, si Sarter Martus n'avait pas voulu qu'on s'amuse avec les femmes, il les aurait munies de dents à ressort, comme les pièges à poissons, si vous voyez ce que je veux dire. Son grand amour était une fille appelée – comment ça déjà ? Elle s'est noyée dans le Lac Kaki... Zada Mémar, une jolie petite... Des amis ? Il y avait Nimpy Cleadhoe qui habitait plus loin sur la route. Lui et Howard couraient les bois ensemble et allaient chercher des noisettes ; et c'était un ami pour ainsi dire. Mon père n'approuvait pas parce que le vieux Cleadhoe était à l'époque le marméliseur municipal.

— Qu'est-ce qu'un marméliseur ?

— Vous avez vu le cimetière, où sont dressés les morts ? Ce sont tous des marmels. Pas très relevé, comme travail, la manipulation des macchabées. D'ailleurs, ils sont partis maintenant, mais Nimpy était l'ami de Howard, si amis ils étaient. » Lédésmus regarda Gersen avec un sourire penaud. « J'ai détruit cette amitié, moi et ma bêtise.

— Comment cela ?

— Eh bien, Howard tenait à un cahier rouge comme à la prune de ses yeux, pas question qu'on y touche. Une fois où Howard était dans son bureau, Nimpy l'a appelé et l'a envoyé voir ma mère,

pour je ne sais plus quoi. J'ai passé le bras par la fenêtre, j'ai pris le cahier rouge et je l'ai lancé par-dessus la pompe. Ma foi, le hasard a voulu que le cahier glisse entre la pompe et la paroi qui la chemisait. Je me suis retiré derrière la grange et j'ai attendu. Quand Howard est sorti de la maison, il est allé pour enfermer son cahier sous clef mais n'a pas pu le trouver, et alors jamais je n'ai vu quelqu'un se conduire comme ça. Il s'est mis à parler avec de drôles de tons de voix et à trépigner de rage. Puis il a aperçu le pauvre Nimpy qui n'avait rien fait et lui a sauté dessus. Je me suis précipité pour le tirer en arrière avant qu'il tue le garçon. Nimpy avait été l'ami de Howard et il ne l'a plus été après ça ; pour tout dire, il n'a jamais remis les pieds à la maison. Howard est parti à l'Enseignement d'été, et j'ai oublié le cahier. Voyons s'il s'y trouve encore. »

Lédesmus se hissa sur la pompe, écarta le chemisage et plongea le bras dans l'espace libre. « J'espère que je ne vais pas saisir un cang[25] par l'aiguillon... Je l'ai. »

Il éleva en l'air un cahier rouge qu'il lança à Gersen, lequel l'emporta à la clarté du dehors et jeta un coup d'œil sur son contenu.

Lédesmus sortit du hangar de la pompe. « Qu'est-ce qu'il y a dans ce cahier ? »

Gersen le lui tendit et Lédesmus feuilleta les pages. « Rien d'important... Quel genre d'écriture c'est, ça ? Je n'en ai jamais vu de pareille.

— Elle est difficile à lire.

— En tout cas, c'est de la bêtise. À quoi bon écrire ce que personne ne peut lire ?... Tiens, voilà des images : des ducs et des rois déguisés. Des fêtards ridicules à un carnaval. Mon père croyait que Howard copiait l'Organon. Je pensais qu'il dessinait des bonnes femmes. Howard nous a tous trompés.

— On le dirait, répliqua Gersen. Je suis prêt à vous en débarrasser pour avoir un souvenir de Sirtirenjoie. Accepteriez-vous dix UVS pour votre dérangement ?

— Ma foi, je ne sais pas... » Lédesmus hésita, puis prit l'argent. « Je ne pense pas que mon père voudrait le garder. Mais n'en parlez pas.

— Je ne dirai rien et vous-même ne faites pas allusion au cahier si vous voyez Howard avant moi. Je me demande où il est descendu. »

Lédesmus haussa les épaules. « Je pense qu'il projetait de loger ici, jusqu'à ce qu'il se soit disputé avec le père et alors il est reparti aussi vite qu'il était venu. Il est peut-être à l'Auberge de Souitcheur, puisque c'est la meilleure de la ville. »

De retour à Sirtirenjoie, Gersen se dirigea vers la tonnelle en façade de l'Auberge de Souitcheur et s'installa à une des tables, le dos au soleil couchant son ombre noire allongée en travers de la table en

bois rose bien récuré. Un grand flandrin, tout en jambes, en bras et en cou, vint s'enquérir de ses désirs. « Alors, monsieur ?

— Que servez-vous à manger ?

— On ne sert plus de repas, monsieur. Juste un peu trop tard. Je pourrais vous avoir un plat de saourien avec un croûton de notre bon pain.

— Le saourien, qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, c'est une sorte de pot-au-feu à base d'herbes et de poisson de rivière.

— Cela me conviendra très bien.

— Et que boirez-vous ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce que vous préférez, monsieur.

— J'aimerais une pinte de bière fraîche.

— Cela, nous n'en servons pas, monsieur, ni fraîche ni chambrée.

— Dans ce cas, montrez-moi la carte, ou la liste.

— Rien de la sorte ici, monsieur. Les gens savent ce qu'ils aiment sans avoir à le lire.

— Je vois... Que boivent ces gens là-bas ?

— Ils dégustent notre filtrat de brouet glacé.

— Et ces gens sur le côté ?

— Ils prennent une décoction de casse-pattes.

— Que peut-on avoir d'autre ?

— Du tonique à rognons. Du babeul. Du grog d'aigre-sève. De l'aigrette à la baie éructante.

— Le babeul, qu'est-ce que c'est ?

— De l'infusion revitalisante.

— Je vais essayer le babeul.

— Tout de suite, monsieur. »

Le garçon partit et Gersen fut laissé à ses méditations sur sa situation. Howard Alan Treesong se trouvait dans les parages, qui sait même à portée de voix ; Gersen sentait le poids de sa présence. S'il parvenait à l'attirer à quelques pas de la ville, peut-être en mentionnant le vieux cahier rouge, et à le noyer dans la Douce Trélauney, ce serait une conclusion satisfaisante à l'affaire. Peu de chance que les choses se passent aussi bien... Le serveur apporta une écuelle de ragoût de poissons, du pain et un pot de tisane.

Gersen se versa de la tisane, la goûta, pour découvrir des saveurs auxquelles il était incapable de donner un nom. Un des ingrédients lui brûla d'abord la langue, puis toute la cavité buccale. Le garçon, dissimulant un sourire, questionna poliment : « Monsieur, le babeul vous plaît-il ?

— Excellent. » Gersen avait avalé avec appétit du curry blanc

dans le Quartier des Lascars de Zamboanga ; il avait bu du rhum au poivre à la Poivroterie de la Mère Potts à Sairle-City sur Copus. « À propos, j'attends un ami qui arrive d'outre-monde. Il n'a pas l'air d'être ici à l'auberge. Est-ce que vous réservez des chambres pour Mr. Slade et d'autres étrangers ?

— Pas que je sache, monsieur. »

Gersen sortit une pièce de monnaie. « Renseignez-vous, mais discrètement, parce que je désire faire une surprise à mon ami. Il vient pour la réunion d'anciens élèves. »

Le garçon empocha la pièce et partit. Gersen mangea avec flegme le saourien, de même qu'il avait mangé des douzaines d'autres plats semblables dans les planètes habitées.

Le garçon revint. « Personne de ce nom-là ici, monsieur, et nous ne gardons pas de chambre.

— Où pourrait-il être ailleurs ?

— Eh bien, il y a la Taverne Murhumide plus loin sur la route, mais les chambres y sont modestes ; et il y a la Station d'Ott là-bas sur le Lac de Skouney, où les riches chouettes vont nicher. À part ça, il n'y a rien de plus près que l'auberge des Coins Fondus.

— Je vois. Où est le téléphone ?

— Dans le bureau, mais d'abord payez le saourien et le babeul... on m'a déjà joué ce tour-là.

— Comme vous voudrez. » Gersen aligna des pièces de monnaie. « À la réflexion... » Gersen donna au jeune homme un autre UVS. « ... ayez donc l'amabilité d'appeler d'abord le Lac de Skouney, puis la Taverne Murhumide pour demander s'il y a des visiteurs d'outre-monde ici qui viennent à la réunion des anciens. Attention, discrètement, hein ! Ne parlez pas de moi.

— Entendu, monsieur. »

Des minutes passèrent. Gersen goûta de nouveau au babeul. Le jeune homme revint. « Personne à signaler, monsieur. La réunion rassemblera principalement des gens du pays, à part quelques-uns qui arrivent de l'étranger. L'oncle de Ditty Jingol vient de Bantry et d'autres de Wimping. Votre ami sera probablement là ce soir. Vous désirez autre chose, monsieur ?

— Pas pour le moment. »

Le jeune homme s'éloigna. Gersen sortit le cahier rouge. Sur la couverture, il y avait un titre, soigneusement tracé en lettres majuscules :

LE LIVRE DES RÊVES

Gersen ouvrit le cahier et concentra son attention sur l'écriture du jeune Howard Hardoah... Une heure passa, deux heures.

Gersen leva les yeux, se retourna, évalua la hauteur de l'Étoile de Van Kaathe. Fin de l'après-midi. Il ferma lentement le cahier et le fourra dans sa poche. Il fit signe au serveur.

« Quel est votre nom ? »

— Mon nom est Vitching, monsieur.

— Vitching, voici une UVS. Elle est pour vous. Il y en aura encore une autre. En échange, je vous demande de me rendre un service. »

Vitching cligna des paupières. « C'est bel et bon, monsieur, mais comment ? Je ne peux pas aller contre l'Enseignement. J'annulerais toutes mes bonnes actions du passé.

— Vous ne vous trouverez pas en désaccord avec l'Enseignement. Je veux que vous guettiez l'arrivée de cette personne d'outre-monde dont je vous ai parlé.

— Ma foi... à bien considérer les choses, je ne vois pas pourquoi je refuserais ce travail.

— N'oubliez pas, il faut agir discrètement ! Si un seul mot s'ébruite, je serai sérieusement fâché.

— N'ayez aucune crainte, monsieur. »

Gersen transféra l'UVS dans la main aux doigts osseux. « Je vais maintenant faire un tour en ville.

— Joliment peu de chose à voir, monsieur, pour quelqu'un comme vous qui connaît Cloutie.

— Bah, je vais toujours me promener. Attention, pas un mot à personne sur notre affaire.

— D'accord, monsieur. »

Gersen s'éloigna dans la rue et, maintenant, il avait l'impression d'attirer les regards dans son costume citadin à la mode de Cloutie. Il s'arrêta devant un magasin de confection et examina les marchandises. Un plateau près de la porte contenait des souliers noirs à bout pointu. Accrochés à un râtelier, il y avait des écharpes, des chapeaux et de hautes guêtres en moleskine grise, avec des broderies vertes et rouges. Il entra dans la boutique et s'équipa selon le style de Sirtirenjoie : une veste très épaulée en bugrane noir, un pantalon au bas ample resserré aux genoux par des lanières noires, un large chapeau vert enfoncé sur le front au lieu d'être porté en arrière à la mode cloutienne. Se regardant dans la glace, Gersen vit un rustaud à l'air suffisamment anodin et tombé de la lune pour tromper n'importe quel œil outremondain.

Quittant la boutique, il s'engagea dans le chemin Goldcheur. Il traversa la Douce Trélauney, passa devant le Didram Runel Fluteur, l'Église Orthométrique et, en face, le cimetière où les marmels des morts se tenaient debout au milieu de leurs parents. Gersen pressa le pas en jetant des coups d'œil emplis de malaise, saisi qu'il était par la

conviction bizarre que des yeux blancs dépourvus d'expression se tournaient pour suivre sa marche. Quatre cents mètres plus loin, il traversa la rivière Cygnebel et, de nouveau, s'arrêta devant l'école, un bâtiment conforme aux principes les plus élaborés de l'architecture du Maunish. Chaque côté étendait une aile coiffée d'une tour baroque ; un lourd toit pentu culminait en un clocher de cuivre cannelé, surmonté d'un haut fleuron de cuivre. Dans la clarté d'argent doré provenant de l'Étoile de Van Kaathe qui se couchait, chaque détail, chaque étau, arc-boutant et ornement, se détachait nettement. Au-dessus de la grille d'entrée, une pancarte annonçait :

RÉUNION POUR LE 25^e ANNIVERSAIRE
VENEZ FÊTER LE RETOUR DE LA CÉLÈBRE
CLASSE DES PLANTES-PLATES GALOPANTES

Plantes-Plates galopantes[26] ? Une vieille plaisanterie, une appellation humoristique dont seuls les membres de la classe pouvaient goûter le sel... Un effort pour imaginer Treesong dans cet environnement, arpentant cette route, gravissant le perron de l'école, regardant par les hautes fenêtres...

Entre l'aile nord et la Cygnebel se dressait un pavillon dallé, un endroit destiné aux élèves pour qu'ils s'y détendent, bavardent, regardent la rivière. Une douzaine d'hommes et de femmes s'affairaient dans le pavillon : ils suspendaient des guirlandes, disposaient des tables et des chaises, décoraient l'estrade avec des banderoles, de grands éventails et des glands dorés.

Gersen s'engagea dans l'allée au pas de promenade, gravit de larges marches de porphyre rouge poli, traversa une plate-forme, approcha d'un alignement de portes de verre et de bronze dont une était entrebâillée.

Il entra, se retrouva dans un long hall central orienté d'est en ouest. À l'extrémité, l'Étoile de Van Kaathe projetait une lumière horizontale à travers d'autres portes de verre. Sur les murs, de chaque côté, était accrochée une série de photos de groupes : les classes à l'occasion de la remise des diplômes, à des dates remontant loin dans le temps.

Gersen tendit l'oreille. Silence à l'exception d'un filet de musique qui montait, s'abaissait, s'interrompait subitement. Une porte voisine était ouverte. En regardant par l'embrasure, Gersen aperçut un homme grand au visage maigre avec un buisson de cheveux blancs et deux jeunes filles, chacune jouant du flageolet en mesure avec les gestes majestueux des longs bras de l'homme.

Gersen continua son chemin et regarda les photographies. Il vit une date vieille de cinquante-deux ans. À mesure qu'il avançait dans

le couloir, les dates se rapprochaient du présent. Gersen fit halte devant la photo représentant la classe d'il y avait vingt-cinq ans et étudia les jeunes visages regardant devant eux, les uns posant fièrement, d'autres avec un sourire gauche, d'autres encore maussades et pressés d'en finir avec cette cérémonie... Des voix et des pas. De la salle de musique sortirent le maître et les élèves. Le maître examina Gersen d'un air soupçonneux. Les jeunes filles, après un coup d'œil détaché, s'éloignèrent. Le maître déclara d'un ton gourmé et pédant : « Monsieur, l'école n'est pas ouverte aux visiteurs. Je m'en vais maintenant et dois fermer la porte à clef. Puis-je vous demander de partir ?

— Je vous attendais, monsieur. Serait-il possible de nous entretenir ensemble un instant ?

— À quel sujet ? »

Gersen commença à développer une idée qui venait de lui passer par la tête. « Vous êtes professeur de musique ici à l'école ?

— Ici, je suis le professeur Kutte. Je donne des leçons ; avec de petits barbares musicaux, je crée la majesté d'un orchestre. Hors d'ici, je suis Valdemar Kutte, Maître Musicien et Directeur de l'Orchestre de Grand Salon. » Valdemar Kutte scruta Gersen du haut en bas avec des yeux au regard aiguisé par des dizaines d'années passées à instruire des enfants dans l'art de jouer correctement du piano, du luth, de la harpe, du flageolet et du liltaphone. « Et qui êtes-vous, Monsieur l'Arrivant d'outre-monde à ce que je vois ?

— À quoi le voyez-vous ? demanda Gersen. Je pensais avoir l'air d'un Sirtirenjoyeux comme les autres.

— Pas avec ces gros souliers. Et vous portez bas votre pantalon. Ici, nous cultivons le style, pas le négligé. Sans vouloir vous offenser, vous semblez déguisé pour une charade. »

Gersen eut un rire contristé. « J'essaierai de profiter de vos conseils.

— Bonsoir, monsieur. Nous devons partir.

— Un instant. Est-ce que l'Orchestre de Grand Salon joue à la fête de demain ? »

Valdemar Kutte répliqua sèchement : « Aucun orchestre n'a été engagé, par suite de restrictions financières.

— Les circonstances paraissent exiger pourtant la présence de votre orchestre.

— Peut-être bien. Comme toujours, il y a quelqu'un qui tient serrés les cordons de la bourse... généralement la plus à l'aise des personnes qui font autorité.

— C'est ainsi qu'elle est devenue riche.

— Oui, peut-être.

— Depuis combien de temps êtes-vous directeur musical ici ?

— Bien trop longtemps. J'en ai commémoré le vingt-cinquième anniversaire il y a trois ans. J'ajouterai que personne ne s'est aperçu de la « commémoration » à part moi.

— Ainsi donc vous avez eu ces gens pour élèves ? » Gersen indiqua les photographies sur le mur.

« Beaucoup d'entre eux... quelques-uns avaient de la bonne volonté mais pas de talent. Quelques-uns avaient du talent mais pas de bonne volonté. Beaucoup plus n'avaient ni l'un ni l'autre. Un très petit nombre possédaient ces deux qualités, et de ceux-là je me souviens.

— Dans ce groupe ? Qui étaient les musiciens ?

— Ah ah. Darben Sadalfloory touchait joliment du tantaleïn. Je pense qu'il joue encore. La pauvre Mirtisha Van Boufer – elle a peiné quatre ans sur la variance mais a toujours joué sans âme. Howard Hardoah, lui, était très doué mais manquait de discipline. Hélas, je pense qu'il aurait pu aller loin.

— Howard Hardoah ? Lequel est-ce ?

— Au bout du troisième rang d'en bas, le garçon aux cheveux bruns. »

Gersen examina le jeune Howard Alan Treesong, qui présentait un visage pas disgracieux avec un front carré, large et haut, des cheveux châtain clair bien plantés, un regard bleu-gris intense.

L'impression saine et franche était gâtée par un menton fuyant, une bouche tombante et molle, et un nez un peu trop long et mince.

« ... Fadra Hessel, naturellement, joue encore aujourd'hui de la flanoche aux catéchismes. J'avoue que ma mémoire ne me rappelle pas grand-chose de plus. Monsieur, nous devons partir et fermer l'école. »

Les deux hommes sortirent ; la porte fut verrouillée. Valdemar Kutte s'inclina. « Un plaisir de vous parler, monsieur.

— Un instant, dit Gersen. Une idée agréable m'est venue en tête. Je m'intéresse beaucoup à cette classe en particulier et, en tant que bienfaiteur anonyme, je veux engager un orchestre pour augmenter la joie de la circonstance. Pourriez-vous m'en indiquer un ? »

Le professeur se redressa de toute sa taille, les yeux étincelants. « Par hasard, je suis en mesure de le faire. Je vous conseille l'Orchestre de Grand Salon de Valdemar Kutte, que je supervise personnellement. C'est le seul choix concevable. Il y a d'autres formations dans le pays, d'accord : des forcenés du son, des batteurs de tam-tam et autres bruiteurs, mais je supervise la seule formation musicale digne de ce nom de ce côté de Cloutie.

— Et vous êtes disponible pour la soirée en question ?

— Par chance, je suis entièrement libre.

— Alors, considérez-vous comme engagé, dès maintenant. Quels seront vos honoraires ?

— Voyons, laissez-moi réfléchir... Combien d'instruments vous faudra-t-il ? Généralement, je présente deux derbouquels, à droite et à gauche ; un zumbolt, un fifre, une viole de gambe, un cornet, un vibre, des violons, une guitare et un flageolet, selon le mode classique. Pour un engagement de cette sorte, je demande d'habitude deux cents UVS mais... » Le professeur Kutte considéra d'un air hésitant l'accoutrement de Gersen.

« Je ne lésinerai pas, dit Gersen. Vous êtes engagé, à deux cent cinquante UVS. Ma seule condition est la suivante : je veux devenir un membre de votre orchestre pour cette soirée uniquement.

— Hé ? Vous êtes musicien ?

— Je suis incapable de déchiffrer une note. Je taperai doucement sur un tambour et ne dérangerai personne.

— Vous nous dérangeriez tous ! Le tambour est un bruiteur pour bébé !

— Que suggérez-vous ?

— Votre idée est absurde ! Pourquoi ne pas écouter simplement du côté du public ?

— Je veux participer de près. Mais si c'est impossible...

— Non ! Nous trouverons une solution. Savez-vous au moins jouer du flageolet ? »

Gersen, quoi qu'il en eût, se sentit humilié de son incompetence. « Je n'ai même jamais essayé.

— Ah ! C'est le comble. Venez avec moi. Nous allons voir ce que nous pouvons faire. »

13

Le seul bon batteur est un batteur mort.

Valdemar Kutte
Chef de l'Orchestre de Grand Salon
de Sirtirenjoie.

Dans le studio de Valdemar Kutte, Gersen se vit confier une longue flûte de bois. « Un instrument d'enfant, déclara Kutte avec dédain. Toutefois, pour figurer au sein de l'Orchestre de Grand Salon, on doit jouer ne serait-ce que d'un flageolet. Maintenant, les doigts ici, ici, ici. Voilà. À présent, soufflez. »

Gersen obtint un son aigre.

« Recommencez. »

Trois heures plus tard, Gersen avait appris l'une des cinq gammes de base et Kutte était épuisé. « Pour l'instant, cela suffit. Je vais numéroter ces trous : un, quatre, cinq et huit. Nous jouerons des airs simples : promenades[27] galops, de temps à autre une balade. Vous jouerez un-cinq, un-cinq, un-cinq-huit, un-cinq-huit en mesure avec la musique, de temps à autre quatre-cinq-huit ou un-quatre-cinq. Quand nous changerons de mode, je vous fournirai un instrument différent. Je ne peux pas faire plus. Veuillez, s'il vous plaît, payer d'avance mes honoraires, plus vingt-quatre UVS pour trois heures d'instruction intensive. »

Gersen paya la somme.

« Bon ! Prenez cette flûte. Quand vous en aurez l'occasion, exercez-vous. Jouez la gamme. Jouez des progressions simples. Surtout apprenez un-cinq-huit un-cinq un-cinq.

— Je ferai de mon mieux.

Vous devez faire mieux que votre mieux ! Rappelez-vous, c'est avec l'Orchestre de Grand salon que vous jouez ! Bien que « jouer » soit un mot prétentieux pour votre niveau d'exécution et vous n'émettrez naturellement que des sons en sourdine. J'espère que tout ira bien. La situation est insolite mais, pour un musicien, la vie est une succession d'événements étonnants. Nous nous retrouverons ici demain, au milieu de l'après-midi. Puis vous irez au magasin de Van

Zeel pour qu'on vous fournisse l'uniforme de musicien porté par l'Orchestre de Grand Salon ; je lui donnerai des instructions avant votre arrivée. Ensuite, quand vous aurez eu votre uniforme, vous viendrez ici et je poursuivrai votre instruction, du mieux que je pourrai. Qui sait ? Cette circonstance fera peut-être de vous un musicien ! »

Gersen regarda la flûte d'un air peu convaincu. « Oui, peut-être. »

De retour à l'Auberge de Souitcheur, Gersen dîna d'une soupe aux lentilles, d'un ragoût de viande blanche aux herbes, d'une salade de roseaux de rivière et d'un demi-pain croustillant. Vitching, le serveur, lui dit qu'il n'avait eu aucun succès dans ses recherches, mais Gersen le récompensa convenablement.

L'obscurité tomba sur Sirtirenjoie. Quittant l'auberge, Gersen remonta l'avenue principale vers le centre de la ville. À chaque angle de la place, un grand poteau supportait un globe blanc verdâtre autour duquel virevoltaient des douzaines d'insectes roses longs de trente centimètres, avec huit ailes légères de chaque côté, pareilles aux rames d'une galère.

Les boutiques étaient sombres et vides. Le marchand de confection avait négligé de rentrer son éventaire de souliers, et ses écharpes pendaient comme avant, de sorte que n'importe qui en aurait eu envie pouvait dérober tout l'étalage. D'autres commerçants faisaient preuve d'une égale insouciance ; les natifs de Sirtirenjoie ne s'adonnaient évidemment pas à la pratique du larcin.

Dans le centre-ville, la vie nocturne était inexistante. Gersen revint sur ses pas le long de la rue principale, passa devant chez Souitcheur, continua jusqu'à la Taverne Murhumide où, dans la salle commune, à la pâle clarté de quelques lampes, une demi-douzaine de valets de ferme buvaient de la bière à l'odeur âcre... Gersen rentra à l'Auberge de Souitcheur, monta dans sa chambre où il s'exerça pendant une heure à jouer très bas de la flûte, jusqu'à ce que ses lèvres déclarent forfait. Puis il sortit *Le Livre des Rêves* et s'efforça de déchiffrer son écriture illisible. Apparemment, le jeune Howard avait inventé une série d'aventures épiques, où évoluait une compagnie de héros dont Howard avait décrit la personne avec amour et minutie.

Gersen mit le cahier de côté et s'efforça de s'installer le plus confortablement possible sur le lit résistant.

Au matin, il suivit les instructions de Kutte. Il s'exerça à la flûte et se présenta au studio de Kutte, sur le chemin Goldcheur prolongé, à une centaine de mètres au sud de la place. Kutte l'écouta jouer les gammes sans enthousiasme.

« Maintenant, essayez un-quatre-cinq.

— Je n'ai pas encore atteint ce stade. »

Kutte leva les yeux au plafond. Il poussa un soupir. « Bon, il y a des choses auxquelles on ne peut rien : c'est la leçon qu'apprennent tous les musiciens. J'ai parlé à Mrs. Lavenger. Elle est membre du comité d'organisation de la réunion. Je lui ai dit qu'un bienfaiteur anonyme avait engagé l'Orchestre de Grand Salon et elle a été enchantée. Nous devons arriver demain après-midi à la quatrième heure pour nous installer. Nous jouerons avant le souper pendant que les convives boiront de l'alcool à la mode étrangère, et pendant le souper. Après le souper, il y aura des éloges et des congratulations, puis plusieurs danses-promenades et sans doute que les gens huppés prendront du punch, ce qui n'est pas mon habitude, inutile de le dire. Vous qui êtes un outremondain, vous avez probablement vu de l'ébriété dans votre vie ?

— Oui, effectivement.

— Gloire aux Didrams Enseignants ! Eh bien, vrai ! Pourtant, vous semblez un homme relativement raisonnable.

— Je bois rarement, pour ne pas dire jamais, plus qu'il ne convient.

— Mais la boisson n'est-elle pas pernicieuse ?

— J'ai eu connaissance d'opinions dans les deux sens. »

Kutte parut ne pas entendre. Il fronçait les sourcils, l'air pensif. « Où, à votre avis, se trouve le pire repaire d'ivrognes fieffés de l'Œcumène ? »

Gersen réfléchit. « Le choix n'est pas facile. Cent mille bars sur la planète Terre et jusqu'à la Dernière Nommée rivalisent pour cette distinction. Chez *Touast* sur *Krokinole* peut s'enorgueillir du fait, le *Gare au Rouquin* sur la jetée du Débarcadère de *Daisy*, sur *Canopus III*, est un autre lieu bien connu.

— Quelle chance nous avons à *Sirtirenjoie* ! Notre décence fait l'envie du cosmos ! Toutefois, et je le dis avec regret, demain soir notre réputation risque d'être ternie. Les *Sadalfloury*, les *van Bessem*, les *Lavenger* – tous tâteront sûrement des essences et bières fortes. Mais personne ne troublera notre tranquillité, j'en ai la certitude ou du moins l'espoir. Encore une fois... écoutons ces gammes... Allons-y : un-cinq-huit. Un-quatre-huit. Un-cinq-un-cinq... Un-quatre-cinq... Ah, massacre du *Bélier Sacré* ! Stop ! Cela devra suffire ; aujourd'hui, je suis incapable d'en entendre plus. Exercez-vous avec diligence ce soir. Concentrez-vous sur l'émission du son, sur le ton, la justesse, le diapason, le timbre, la clarté, la précision de l'attaque et la sonorité. Quand vous changez de note, levez un doigt, abaissez l'autre simultanément, pas après un délai d'une seconde ou deux. Exercez-vous à placer vos doigts. Quand vous voulez poser un doigt sur quatre, que ce soit quatre, pas deux ou six. Cultivez la verve ; évitez cette

platitude exécration qui domine à présent votre articulation. Est-ce bien clair ?

— Parfaitement.

— Bien ! s'exclama avec entrain Valdemar Kutte. Demain nous apportera espoir et progrès. »

Le lendemain après-midi, l'orchestre se rassembla dans le studio de Kutte. Kutte distribua les partitions, prit Gersen à part et l'écouta exécuter ses morceaux. Kutte était parvenu à un stade de calme fataliste et ne se répandit pas en remontrances. « Cela devrait faire l'affaire, dit-il. Jouez très bas et tout ira bien, surtout si les essences coulent à flots. »

Il conduisit Gersen devant les autres musiciens. « Écoutez-moi, tous ! Je désire vous présenter mon ami Mr. Gersen qui est devenu un amateur de la flûte. Il joue à titre d'essai ce soir uniquement. Nous devons tous nous efforcer d'être courtois envers lui. »

Les musiciens se retournèrent pour regarder Gersen et murmurèrent entre eux. Gersen se soumit à cette attention avec tout le sang-froid dont il fut capable.

L'orchestre se mit en route dans le chemin Goldcheur, chaque membre portant son instrument, à l'exception de Gersen qui était muni de cinq flûtes, accordées selon divers modes. Tous étaient habillés de même, en costume noir – veste très épaulée et culotte large du bas –, guêtres grises, souliers noirs pointus, chapeau noir à fond plat et bord retombant.

Le groupe arriva à l'école et Gersen sentit son malaise grandir. Le plan qui à l'origine avait paru si ingénieux, maintenant que le moment critique approchait, il le voyait inopportun, extravagant et gros d'aléas. Si Howard Treesong accordait aux musiciens plus qu'un coup d'œil superficiel, il reconnaîtrait peut-être Henry Lucas d'*Évidence*, ce qui créerait une situation délicate. Howard Treesong se présenterait sans doute bien armé et avec un entourage. Gersen, lui, avait cinq flûtes et un couteau de cuisine acheté le matin même chez un quincaillier.

Les membres de l'orchestre entrèrent à la queue leu leu dans le pavillon, placèrent leurs instruments sur l'estrade et attendirent pendant que Valdemar Kutte conférait avec Ossim Sadalfloury, de la famille Sadalfloury fort importante dans le pays : un homme corpulent et jovial, vêtu d'un beau costume de gabardine vert foncé.

Valdemar Kutte rejoignit l'orchestre. « Une collation sera servie derrière le pavillon à notre intention. Elle comprendra des navets braisés et des confitures ; il y aura aussi du thé et de l'eau de raisins secs[28] »

À l'arrière du groupe, un des musiciens murmura quelque chose

et rit ; Kutte fit les gros yeux et parla avec une vigueur significative : « Mr. Sadalfloury se rend compte que nous sommes tous valétudinaires et respecte nos convictions. Ni essences ni produits fermentés ne seront servis à l'orchestre, ce qui d'ailleurs ne pourrait que nuire à ses exécutions. Bon, maintenant, en place sur l'estrade : hop, hop, ah ! Du nerf et du style, tout le monde ! »

Les musiciens s'installèrent sur l'estrade, étalèrent les partitions, accordèrent les instruments. Kutte plaça Gersen au dernier rang, entre le zumbolt et la viole de gambe, deux instruments pratiqués par de grands hommes blonds à la nature flegmatique.

Gersen disposa ses flûtes dans l'ordre prescrit par Kutte. Il joua quelques gammes à titre d'essai, se donnant de son mieux une allure de musicien ; puis il s'adossa à sa chaise et regarda les anciens camarades de classe qui entraient dans le pavillon. Beaucoup habitaient la ville ; d'autres étaient arrivés de localités éloignées. Quelques-uns habitaient des terres lointaines et quelques autres avaient fait le voyage d'outre-monde pour venir à Sirtirenjoie. Ils se saluaient réciproquement avec des exclamations de surprise émerveillée et des rires claironnants, chacun stupéfait de découvrir à quel point les autres avaient vieilli. Des salutations cordiales s'échangeaient entre gens d'un statut social équivalent ; des compliments mesurés avec plus de soin étaient émis entre personnes de statuts disparates.

Howard Hardoah, pour lui donner le nom sous lequel ces gens le connaissaient, n'était pas encore visible. Quand il viendrait, qu'est-ce qui se passerait ? Gersen n'avait même pas l'esquisse d'un plan.

À la quatrième heure de l'après-midi, la réunion commença officiellement. Les tables étaient déjà garnies de groupes. Les notables avaient eu tendance à se rassembler à droite de l'orchestre ; à gauche étaient assis les paysans et les commerçants. Quelques tables à l'extrême gauche étaient occupées par des mariniers, qui vivaient sur des péniches, les hommes en culotte de velours côtelé brun, les femmes en pantalon de grosse toile et corsages à manches longues. Les notables, Gersen le remarqua, savouraient des alcools contenus dans de délicates petites flasques en verre bleu et vert. Quand une flasque était vide, elle était jetée avec un geste précieux dans un panier.

Valdemar Kutte, un violon à la main, s'avança sur l'estrade. Il s'inclina vers la droite et vers la gauche, puis se tourna vers son orchestre. « *La Danse de Sharmella*, version complète. En douceur mais gaiement, pas trop de vigueur dans les duos ; sommes-nous prêts ? » Kutte jeta un coup d'œil à Gersen, leva un doigt. « Le quatrième mode... Non, pas celle-là... Oui, très bien. »

Il secoua les coudes ; l'orchestre attaqua une gambade joyeuse, avec Gersen soufflant dans sa flûte comme on le lui avait enseigné,

mais toutefois à petit bruit.

Le morceau s'acheva. Gersen posa la flûte avec soulagement. Ç'aurait pu être pire, songea-t-il. La règle fondamentale semblait être de cesser de jouer quand tous les autres s'arrêtaient.

Valdemar Kutte annonça un autre air et, comme précédemment, désigna d'un signe à Gersen l'instrument adéquat.

L'air *Ce bougre de Bengfer* était connu de l'assistance entière. Tous chantèrent vigoureusement les refrains en martelant le sol du talon. La chanson, pour autant que Gersen put le déterminer, célébrait les escapades de Bengfer, un débardeur ivrogne qui avait fait un plongeon dans la fosse d'aisances à la sortie de Bunterville. Convaincu d'être tombé dans une cuve de *Bière Ravigote*, il but à satiété et, quand l'Étoile de Van Kaathe se leva pour illuminer la scène, des passants surpris découvrirent le ventre rond de Bengfer émergeant au-dessus des bords de la fosse. Une chanson répugnante, pensa Gersen, mais Valdemar Kutte conduisait son orchestre avec brio. Gersen prit avantage de la confusion générale pour souffler avec plus d'audace dans sa flûte, recevant seulement de Kutte un ou deux regards d'admonestation.

Un notable d'une table de droite vint à l'estrade parler à Valdemar Kutte, qui répondit par une inclinaison de buste obséquieuse mais agacée.

Kutte s'adressa à l'assemblée. « À la demande générale, Miss Taduca Milgher va chanter pour nous.

— Oh, non ! s'exclama Taduca Milgher depuis sa place. Trop terrifiée ! »

Elle fut entraînée vers l'estrade où Valdemar Kutte attendait avec un sourire aigre.

Taduca Milgher chanta plusieurs ballades : *Je suis un oiseau solitaire, Ma petite péniche rouge sur le fleuve* et *Rose-Rose, la fille du pirate de l'espace*.

Les tables étaient pleines ; les retardataires étaient apparemment tous arrivés. Gersen commença à se demander si Howard Treesong serait finalement présent à la réception.

Taduca Milgher retourna à sa table. Le souper fut annoncé, et l'orchestre alla déguster sa collation derrière le paravent.

La nuit était tombée sur Sirtirenjoie. Une centaine de lampions suspendus à un treillis de bambous illuminaient le pavillon. À leurs tables, les patriciens dînaient sans hâte et buvaient leurs alcools. Les gens qui interprétaient l'Enseignement de façon plus stricte étaient assis devant des tasses de thé, mais pas grand-chose ne leur échappait de ce qui se passait aux tables chics.

Irréel, songea Gersen. Où était Howard Treesong ? *Tout près !* fut le message que lui lança subitement son subconscient, avec rudesse et

insistance. Gersen regarda, au-delà du pavillon, la prairie bordée par la rivière... Le temps parut s'immobiliser. Le sentiment d'irréalité se dissipa. À présent c'était le vrai, le réel maintenant. Près de la rivière, trois hommes se tenaient immobiles, les yeux fixés sur le pavillon. Gersen se retourna, examina la route. Près de la grille, visages et vêtements brouillés par le crépuscule, se trouvaient trois autres hommes. Gersen se rendit compte à leur attitude que ce n'était pas des natifs de Sirtirenjoie.

Tout était changé. Jusqu'à cet instant, la réunion avait été une fête légère et fantasque : extravagante, cocasse, ridicule. Au-delà de la clarté des lampions, il y avait des rêveries d'une autre sorte, sombres et sinistres. Gersen s'approcha du bord du pavillon et regarda en direction du sud. Il discerna des formes encore, à peine visibles sous un bouquet d'ormes...

Kutte rappela son orchestre sur l'estrade. « Bon ! Nous allons jouer *Rhapsodie de jeunes filles rêveuses*. Attention ! De la grâce, de la délicatesse. »

Les réjouissances avaient atteint chez les condisciples réunis un stade agréable de jovialité et de bonne camaraderie. Des amis interpellaient d'autres amis d'un bout à l'autre du pavillon, rappelant escapades, hauts faits et plaisanteries. Les rigueurs sociales s'adoucissaient ; les plaisanteries incluaient les assistants sur toute la longueur du pavillon : « ... jamais, jamais ! C'est Crambert qui a tout fait ! J'ai été censuré et blâmé... » « Ohé, Sadkin ! Tu te rappelles la fleur puante dans le bouquet de Miss Boab ? Ce qu'on a ri, hein ? » « ... le plus affreux scandale qu'il y ait jamais eu ! C'était une année avant ton arrivée ! On ne l'a plus appelé que Culotte-de-velours après ça. » « Qu'est-ce qui est arrivé à Culotte-de-velours ? » « Noyé dans le Canal Quade, le pauvre diable. Tombé de sa péniche. » « Il y a eu pire encore, le périscope de Fusfule ; tu te souviens de ça ? » « Ah, si je m'en souviens ! Par l'imposte dans le cabinet de toilette de la fille, pour les genoux, les coudes et l'entre-deux ! » « Quelle idée c'était ! » « Fusfule ! Drôle de coco ! Où est-il, ce soir ? » « Aucune idée. » « Hé, là-bas, qu'est-ce qui est arrivé à Fusfule ? » « Ne parlez pas de cet horrible petit bonhomme. » – Ceci émanant d'Adélie Lagnal à la table des Sadalfloury.

Un son comme la note la plus basse d'un énorme gong – était-il réel ? Ou subliminal ? Gersen le perçut, mais personne d'autre ne parut le remarquer.

Dans l'entrée se tenait une haute silhouette aux épaules carrées. Un pantalon collant de velours vert gainait ses longues jambes musclées ; par-dessus une ample chemise à manches longues, il portait un gilet noir avec des ornements pourpre et or. Ses bottillons étaient en cuir jaune pâle ; un bonnet noir souple était enfoncé de biais sur

son large front haut. Il resta sur le seuil, souriant d'un sourire tors. Puis, avec une modestie exagérée, il se dirigea vers une table libre non loin de là et s'assit, souriant toujours de son sourire tors. De la table des Sadalfoury jaillit un chuchotement rauque et étranglé, qui s'éleva dans un silence subit : « C'est Fusfule ! »

Howard Alan Treesong, ou Howard Hardoah, tourna lentement la tête et regarda en direction des Sadalfoury. Puis il jeta un coup d'œil vers l'estrade. Son regard passa sur Gersen, se fixa sur Valdemar Kutte, et le sourire s'élargit légèrement.

Les copains de classe reprirent leurs conversations. Le badinage fusa de-ci, de-là, mais pas aussi gai ni aussi libre, tandis que des regards se portaient avec curiosité vers Howard Hardoah.

Finalement Morna van Hulgen, une des organisatrices, se ressaisit et, s'approchant, lui souhaita la bienvenue avec une cordialité qui sonnait à peine faux, accueil que Howard Hardoah accepta gracieusement. Morna van Hulgen fit un geste vers le buffet, offrant à souper. Howard Hardoah sourit, secoua la tête. Morna promena dans la salle, de groupe en groupe, un regard hésitant qu'elle ramena sur le bon apôtre assis devant elle. « Quel plaisir de te revoir après tant d'années ! Je ne t'aurais pas reconnu... et pourtant tu n'as pas changé en réalité ! Le temps t'a été favorable !

— Très favorable en vérité. Il m'a bien servi.

— Je ne me rappelle plus avec qui tu étais plus particulièrement lié... Mais il ne faut pas que tu restes seul. Tiens, là-bas, Saül Minimus ; tu t'en souviens ? Il est assis avec Elvinta Gierle et son mari, qui habitent Puch.

— Bien sûr que je me souviens de Saül Minimus. Je me souviens de tout et de tout le monde.

— Pourquoi ne pas te joindre à lui ? Ou à Shimus Wout ? Il y a tant de choses à se raconter. » Elle indiqua les tables qui se trouvaient tout au fond à gauche de la salle.

Howard Hardoah jeta un bref coup d'œil vers les tables en question. « Saül ou Shimus, hein ? Les deux, je me le rappelle, étaient des abrutis, bêtes et sales. Moi, par contre, j'étais un philosophe.

— Ah, peut-être. Toutefois, les gens changent.

— Que non ! Regarde-moi, par exemple. Je suis toujours un philosophe, encore plus profond qu'autrefois ! »

Morna esquissa des mouvements embarrassés préparatoires à une retraite discrète. « Ah, c'est très bien, Howard.

— Alors, étant donné ces considérations, à quels groupes me recommandes-tu de me joindre ? Les Sadalfoury, là-bas ? Ou les van Boyer ? Ou, aussi bien, ton groupe à toi ? »

Morna pinça les lèvres et cligna des paupières. « Voyons, Howard ! Je suis sûre que tu seras le bienvenu partout, c'est seulement

que, eh bien, à l'école, tu sais, et j'ai pensé...

— Tu as pensé que j'étais un pauvre vagabond de l'espace, revenant las et solitaire mais le cœur ému rejoindre Shimus et Saül à notre réunion d'anciens élèves. À certains égards, Morna, le temps agit comme une lentille qui magnifie tout. Étant enfant, je n'ai jamais même seulement goûté aux liqueurs ou aux essences. J'ai rêvé sur ces délices illicites, et les jolies petites flasques sont devenues des objets de fascination et d'émerveillement. Aie donc la gentillesse, Morna, d'appeler le maître d'hôtel et prends place auprès de moi. Ensemble nous allons savourer le *Nectar de Phlox*, les *Larmes Bleues* et *Maintenant-tu-me vois...* »

Morna recula d'un pas. « Il n'y a pas de maître d'hôtel ici, Howard. La boisson que tu vois a été apportée par chacun. Et maintenant...

— Dans ce cas, je vais accepter ton invitation. » Howard Hardoah se leva d'un bond. « Nous allons nous asseoir à ta table, et nul doute que Wimberly pourra tirer pour moi de son panier une flasque ou deux. » D'un geste allègre, il entraîna Morna à l'autre bout de la salle jusqu'à la table qu'elle partageait avec son mari Wimberly, Bloy et Jénore Sadalfloury, Peder et Ellicent Vorvelt.

Le groupe fit à Howard Hardoah un accueil froid et réduit au minimum. Il y répondit par un salut dégagé. « Merci à tous. Morna m'a dit qu'il n'y avait rien de tel que ce vieux *Larmes Bleues* et j'en boirai volontiers un petit verre ou deux. Messieurs et mesdames, mes compliments ! Que la fête continue !

— Il n'y a pas de programme précis, rétorqua Jénore. N'as-tu aucun de tes anciens amis, ici ?

— Seulement vous-mêmes, répliqua Howard Hardoah. Pas de programme, dis-tu ? Il faut que nous nous occupions de ça. Somme toute, une réunion doit être mémorable ! Merci, Wimberly, je boirai encore un canon. Hé ! là-bas, Maître Kutte, attaquez-nous un air ! »

Valdemar Kutte exécuta avec raideur une inclination de la tête et des épaules. Howard Hardoah gloussa et se renfonça dans son fauteuil. « Il n'a pas changé d'un iota ; le même vieil épouvantail desséché. Certains d'entre nous évoluent dans une direction, certains dans une autre. Pas vrai, Bloy ? Tu t'es développé vers l'extérieur ; oui, tu es carrément obèse. »

Bloy Sadalfloury devint cramoisi. « Ce n'est pas une question que je désire discuter. »

Howard Hardoah était déjà passé à un sujet différent. « Il y a tellement de Sadalfloury dans la commune de Fluteur que je n'arrive pas à distinguer les diverses branches les unes des autres. Si j'ai bonne mémoire, tu appartiens à la branche aînée.

— C'est exact.

- Et qui est maintenant le chef de la famille ?
- Ce doit être mon père, Mr. Nomo Sadalfoury.
- Il n'est pas là ce soir ?
- Il n'appartient pas à cette classe.
- Et Suby Sadalfoury qui était si belle autrefois ?
- Tu fais évidemment allusion à ma sœur, Mrs. Suby ver Ahe.

Elle est présente.

- Où est-elle assise ?
- À la table là-bas, avec son mari et d'autres. »

Howard Hardoah se retourna d'un bloc et examina la matrone aux cheveux bruns installée à une table à six mètres de là. Il se leva et alla se pencher sur le groupe. « Suby ! Est-ce que tu me reconnais ?

— Tu es Howard Hardoah, je pense. » La voix de Suby ver Ahe était froide.

« Effectivement. Et qui sont ceux-là ?

— Mon mari, Paul. Mes filles Mirl et Maud, Mr. et Mrs. Janust de Bellevue-sur-Rivière, Mr. et Mrs. Gildy du Lac Skouney et leur fille Halda. »

Howard Hardoah répondit aux introductions et revint à Suby. « Quelle fête de te revoir ! Je suis content maintenant d'être venu. Tes filles sont aussi ravissantes que tu l'étais à leur âge. »

La voix de Suby était plus froide que jamais. « Je suis surprise que tu désires rappeler de vieilles histoires. »

Paul ver Ahe déclara : « Ce qui est stupéfiant, c'est même que tu aies voulu venir ! »

Howard Hardoah arbora un sourire plaintif. « N'ai-je pas été invité ? N'est-ce pas ma classe et mon école ? »

Paul ver Ahe répliqua d'un ton rogue : « Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire.

— Tout à fait juste. » Howard tira une chaise et s'assit. « Permettez, je vais essayer une flasque de votre *Ammary*.

— Je ne t'ai pas invité à le faire.

— Allons, Paul, ne sois pas mesquin ! Ton moulin ne moud-il plus des tonnes et des tonnes de coûteuse farine de Murdock ?

— Le moulin fonctionne toujours. Je dispose des bénéfices comme je l'entends. »

Howard Hardoah renversa la tête en arrière et rit. « Un plaisir de vous revoir tous. » Il prit la main de Mirl et lui baisa le bout des doigts. « Surtout toi. J'ai une admiration absolument inapaisable – insatiable n'est peut-être pas le mot juste – pour les belles jeunes filles et, avant que la soirée soit finie, il faut que nous prenions rendez-vous. »

Paul ver Ahe fit un mouvement pour se lever, mais Howard Hardoah s'était déjà détourné de Mirl. Il porta à ses lèvres la flasque

d'Ammary qu'il inclina et il en avala le contenu d'une gorgée. « Rafrâichissant ! » Il laissa choir la flasque vide dans un panier avec la distinction de rigueur.

L'attention de Suby avait été attirée ailleurs. Elle effleura le bras de son mari. « Paul, qui sont ces gens ? » Elle désigna le fond du pavillon. Y étaient postés trois hommes au visage dur vêtus d'un uniforme gris et noir avec un casque noir. Chacun portait un lourd revolver à canon court.

Mrs. Janust s'exclama à mi-voix : « Il y en a partout ! Ils sont tout autour de nous ! »

Howard Hardoah dit d'un ton négligent : « Ne vous inquiétez pas. Ce sont des gens de mon entourage. Peut-être devrais-je faire une annonce pour apaiser les curiosités. »

Howard Hardoah sauta d'un bond sur l'estrade. « Camarades de classe, vieux amis, tous les autres, vous remarquerez ici et là des groupes qui ressemblent à des hommes de guerre. Ce sont, en vérité, un peloton de mes Compagnons. Ce soir, ils arborent cet uniforme terrifiant, qui nous avertit qu'ils sont d'humeur sombre. Quand ils sont en jaune, vous constaterez qu'ils sont insouciantes et gais. Quand ils sont en blanc, nous les appelons « mignons de la mort ».

« Aujourd'hui, écoutez leurs sages conseils, et nous passerons une soirée amusante. Allez, tous, continuez les réjouissances ! Que les souvenirs affluent ! Jénore Sadalfloury me dit qu'aucun divertissement n'a été prévu. Je le craignais et j'ai jugé approprié d'arranger un petit programme. Permettez-moi de parler brièvement de moi-même. Peut-être étais-je le plus naïf de tous ceux qui ont fréquenté cette chère vieille école. Je ris maintenant quand je pense à mes illusions. Ah, quel brave garçon rêveur j'étais il y a vingt-cinq ans ! À l'école, il a découvert un nouveau monde mystérieux de plaisirs illicites et de possibilités tentantes. Mais quand il a voulu explorer et se développer, il a été rebuté.

Rien ne tournait bien pour lui. Il a été houspillé, insulté, moqué et affublé d'un surnom odieux : « Fufule ». Bloy Sadalfloury a été le premier, je crois, à utiliser cette expression. Ai-je raison, Bloy ? »

Bloy Sadalfloury souffla dans ses joues mais ne répondit pas.

Howard Hardoah hocha la tête dans une lente oscillation marquant l'étonnement. « Pauvre Howard ! Les filles ne l'ont guère mieux traité. Encore maintenant, je serre les dents à la pensée de leurs affronts ! Suby Sadalfloury a joué un jeu particulièrement cruel, que je ne veux pas décrire. J'invite à présent ses charmantes filles à une croisière à bord de mon vaisseau. Nous visiterons d'intéressantes régions de l'espace et je leur assure qu'en ma compagnie elles ne s'ennuieront pas. Il est possible que Suby en ressente de l'affliction et l'impression d'être abandonnée, mais elle aurait dû envisager il y a

vingt-cinq ans les conséquences possibles de ses actes, qui ont eu pour résultat mon propre départ de Sirtirenjoie.

« À la pure vérité, rien n'aurait pu être plus avantageux pour moi. Je suis à présent un homme très riche. Je pourrais acheter tout Sirtirenjoie sans m'en apercevoir. Sur le plan philosophique, j'ai une personnalité beaucoup plus affirmée. Je souscris à la Doctrine de l'Équilibre Cosmique : autrement dit, à chaque « tac » doit correspondre un « toc ». Passons au programme de ce soir. C'est un petit pastiche appelé *Le Rêve de justice d'un noble écolier !* Quelle chance nous avons qu'ici même se trouvent bon nombre des participants aux circonstances qui ont été à l'origine de tout ! »

Cornélius van Bouyers, responsable de l'organisation, s'avança précipitamment. « Howard ! Qu'est-ce que c'est que ces idioties ! Tu ne parles pas sérieusement, voyons ? Tu veux te moquer de nous. Descends immédiatement, comme un brave garçon, et nous allons continuer à passer une bonne soirée. »

Howard leva un doigt. Deux Compagnons entraînèrent Cornélius van Bouyers hors du pavillon et l'enfermèrent dans la salle de gymnastique des filles, et on ne le revit plus de la soirée.

Howard Hardoah se tourna vers l'orchestre. Gersen, à vingt pas de lui, espéra qu'un chapeau à large bord et un air béat étaient un déguisement suffisant.

Howard Hardoah l'effleura à peine du regard. « Maître Kutte ! J'ai grand plaisir à vous voir ce soir ! Vous souvenez-vous de moi ?

— Pas bien.

— Ah ! Vous aviez piqué une colère contre moi et vous m'aviez arraché mon violon. Vous aviez dit que je jouais comme un écureuil ivre.

— Oui, je me rappelle l'incident. Vous aviez émis un vibrato maladroit. En voulant donner du sentiment, vous n'aviez abouti qu'à de la sensiblerie.

— Intéressant. Vous ne jouez pas dans ce style ?

— Absolument pas. Chaque note doit être produite de façon juste et précise, avec une attaque et une fin nettement délimitées.

— Laissez-moi vous remémorer un truisme de musicien, déclara Howard Hardoah. *Quand on cesse de monter, on commence à descendre.* Vous n'avez jamais joué dans un style d'« écureuil ivre » et il est temps que vous en fassiez l'essai. Pour pouvoir jouer à la façon d'un « écureuil ivre », étant donné qu'il vous est impossible de devenir écureuil, vous avez au moins la ressource de vous enivrer. Nous avons ici les essences nécessaires. Buvez, professeur Kutte, puis jouez ! Comme jamais encore vous n'avez joué ! »

Maître Kutte s'inclina avec raideur et repoussa les flasques qui lui étaient tendues. « Excusez-moi, je ne bois ni boissons fermentées ni

spiritueux. L'Enseignement condamne formellement leur usage.

— Bah ! Ce soir, nous jetons une couverture sur la théologie, comme nous couvririons un perroquet acariâtre. Réjouissons-nous ! Buvez, professeur. Buvez ici ou bien hors du pavillon avec les Compagnons.

— Je n'ai pas de penchant pour la boisson, mais puisque j'y suis forcé... » Kutte se jeta dans le gosier le contenu d'une flasque. Il toussa. « Le goût est amer.

— Oui, c'est de l'*Ammary Arrière*. Tenez, essayez le *Soleil Sauvage*.

— Un peu meilleur. Donnez-moi les *Larmes Bleues*, que je vois ce que c'est... Oui. Passable. Mais assez comme ça. »

Howard Hardoah rit et assena une claque entre les épaules étroites de Kutte, tandis que Gersen observait la scène tristement. Si près et pourtant si loin. Le joueur de zumbolt, son voisin, murmura : « Ce type est fou ! S'il s'approche à portée, je lui assène le zumbolt sur le crâne ; vous vous escrimerez avec la flûte et nous le réduirons à l'impuissance en moins de deux. »

Près de l'entrée se tenaient deux hommes : le premier gros et court comme une souche, presque chauve, avec une tête carrée et des traits aplatis ; le second maigre, taciturne, avec une chevelure noire épaisse et courte, des joues creuses, une mâchoire et un menton longs et pâles. Ni l'un ni l'autre ne portait l'uniforme des Compagnons. « Vous voyez ces deux hommes ? » Gersen les indiqua discrètement. « Ils surveillent et n'attendent justement qu'un geste irréfléchi de ce genre.

— Je ne suis pas homme à me laisser humilier ! grommela le joueur de zumbolt.

— Ce soir, vous avez intérêt à agir avec prudence, sinon vous risquez de ne pas vous réveiller vivant demain. »

Maître Kutte passa la main dans ses cheveux. Ses yeux étaient devenus légèrement vitreux et il tituba en se tournant vers son orchestre.

« Jouez-nous un air, ordonna Howard Hardoah. Dans le style écureuil ivre, s'il vous plaît. »

Kutte marmonna à son orchestre : « *Lumière du feu tzigane*, en Éolienne. »

Howard Hardoah écouta attentivement pendant que l'orchestre jouait, battant la mesure avec son doigt. Il cria bientôt : « Assez ! Passons au programme ! J'ai grand plaisir à présenter le divertissement de ce soir. Il était en germination depuis vingt-cinq ans. Comme je suis l'imprésario et que les thèmes dérivent de mon expérience personnelle, le point de vue subjectif ne devra pas surprendre.

« Commençons ! Nos désirs sont à portée de la main. Je tire le rideau du Temps ! Nous sommes maintenant à l'école avec Howard Hardoah, un charmant garçon maltraité par des brimeurs et des filles capricieuses. J'évoque un épisode caractéristique. Maddo Strubbins, je te vois là-bas ; tu as l'air aussi arrogant aujourd'hui qu'à cette époque. Approche ! Je désire te rappeler certains incidents. »

Maddo Strubbins, la mine furieuse, se carra sur son siège dans un mouvement de défi. Les Compagnons avancèrent. Il se leva d'une secousse et se dirigea à petits pas vers l'estrade, grand, massif, avec des cheveux noirs raides et des traits lourds. Il se campa devant Howard Hardoah et le regarda avec un mélange de mépris et d'inquiétude.

Howard Hardoah parla d'une voix tonnante et dure : « Comme c'est bon de te voir après toutes ces années ! Joues-tu encore sur les courts ? »

— Non. C'est un jeu pour les enfants, de lancer et renvoyer une balle.

Il fut un temps où nous pensions l'un et l'autre différemment. J'étais allé sur le court avec ma raquette et ma balle neuves. Tu es arrivé avec Wax Buddie et tu m'as poussé hors du terrain. Tu as dit : « Va te mettre le cul au frais, Fufule. Tu dois céder le pas à tes supérieurs. » Alors vous avez joué une partie en vous servant de ma balle. Tu te souviens ? Comme je protestais que j'étais là le premier, tu as dit : « La ferme, tiens-toi tranquille, Fufule ! Je ne peux pas me concentrer sur mon jeu avec tes glapissements dans l'oreille. » Quand tu as eu fini, tu as expédié ma balle par-dessus la clôture et elle a disparu dans l'herbe. Tu te souviens ? » Maddo Strubbins ne répliqua rien. « J'ai souffert longtemps d'avoir été privé de cette merveilleuse journée à jamais perdue, reprit Howard Hardoah. C'est demeuré accroché dans ma mémoire : une frustration ! La balle coûtait cinquante centumes. Mon temps passé à attendre et à chercher la balle vaut une UVS, soit un total d'une UVS et demie. À dix pour cent d'intérêts composés pendant vingt-cinq ans, cela fait exactement seize UVS vingt-cinq centumes et deux sous. Ajoute dix UVS à titre d'amende pour un total, disons, de vingt-six UVS. Paie-moi maintenant. – Je n'ai pas autant d'argent sur moi. » Howard Hardoah donna ordre à ses Compagnons : « Fouettez-le énergiquement pendant vingt-six minutes, puis coupez-lui les oreilles. »

Strubbins dit : « Attends un peu... Voici l'argent. » Il versa des pièces, puis tourna les talons et se dirigea vers sa table, le dos rond.

« Hé, pas encore ! s'écria Howard Hardoah. Tu m'as seulement payé pour la balle perdue. « La ferme, tiens-toi tranquille », avais-tu déclaré... »

Les Compagnons roulèrent en avant un cadre de fauteuil en bois

sur lequel était posé un bloc de glace. Ils conduisirent Maddo Strubbins au fauteuil, découpèrent son pantalon, l'assirent sur la glace et l'attachèrent avec des courroies.

« Tiens-toi tranquille. Rafraîchis-toi le cul à ton tour, dit Howard Hardoah. Tu as perdu ma balle et je suis tenté d'ordonner l'excision de ton scrotum visqueux, si ce n'est qu'aujourd'hui est une fête de famille. Encore autre chose... » Un Compagnon s'avança et appuya un instrument contre le front de Maddo Strubbins, qui poussa un cri de douleur. Quand l'instrument fut enlevé, la lettre F resta imprimée en grosse majuscule pourpre.

« C'est un souvenir indélébile de l'odieux surnom « Fusfule », dit Howard Hardoah. Ce sera un memento pour tous ceux que je me rappelle avoir utilisé ce terme. Il a été imaginé par Bloy Sadalfoury. Occupons-nous à présent de ce gros vaurien. »

Bloy Sadalfoury fut déshabillé et tatoué de F sur tout le corps, à l'exception des fesses sur lesquelles FUSFULE fut écrit en entier.

« Te voilà joliment chamarré, approuva Howard Hardoah d'un ton connaisseur. Quand tu te baigneras au Lac de Skouney et que tes amis demanderont pourquoi tu es tacheté comme un léopard, tu répondras : « C'est la faute de ma mauvaise langue ! » Hé, Compagnons ! Un raffinement astucieux ! Marquez aussi sa langue.

« Bon, qui et quoi vient ensuite sur le programme ? Edver Vissy ? Approche, je te prie... Tu te rappelles Angela Dain ? Une jolie petite fille dans les classes au-dessous de la nôtre ? J'admirais Angela avec toute la ferveur de mon cœur romantique. Un jour, alors que j'étais en train de lui parler, tu es arrivé et tu m'as repoussé. Tu as dit : « File, Fusfule. Choisis une direction ; Angela et moi, nous irons de l'autre côté. » J'ai médité longtemps et souvent cet ordre. *File*. Où ? Sur la route ? Une ligne imaginaire ? Loin ? » La voix de Howard Hardoah était devenue nasale et pédante. « Dans ce cas particulier, nous allons simplifier et imaginer un parcours autour du pavillon. Tu « fileras » sur ce parcours et nous verrons comment interpréter la chose. Quatre chiens féroces te poursuivront et te mordront aux jambes si tu ralentis. Hourra donc, Edver ! Montre-nous une paire de talons agiles en « filant ». Dommage que la petite Angela ne soit pas ici pour jouir de cette soirée. »

Les Compagnons conduisirent Edver Vissy sur le parcours et lui donnèrent le départ de sa course, avec quatre molosses trapus galopant et grondant à sa suite.

Le joueur de zumbolt murmura à Gersen : « Avez-vous jamais vu des choses pareilles ? Cet homme est fou, pour jouer d'aussi méchants tours.

— Prenez garde, dit Gersen. Il entend des chuchotements prononcés depuis dix minutes à six cents mètres de distance. Jusqu'ici,

ses actes sont presque bénins ; il est de bonne humeur.

— J'espère ne jamais le voir en fureur. »

Le programme se poursuivait tandis que, l'un après l'autre, Howard Hardoah compensait les tensions et les déficits dans l'équilibre cosmique.

Olympe Omsted avait été d'accord de retrouver Howard sur le terrain de pique-nique de l'Étang Blinnick. Howard avait arpenté quinze kilomètres et attendu quatre heures pour voir Olympe arriver en compagnie de Gard Fleurdépine. « Tu seras transportée à présent en un lieu éloigné, déclara Howard à Olympe. Tu attendras huit heures, jusqu'au matin, puis tu feras trente kilomètres à pied jusqu'à la rivière Ouiggal. Pour que tu te rappelles à jamais cette occasion, j'ai prévu une pénalisation supplémentaire. » Olympe fut dénudée jusqu'à la taille ; un sein fut teint en rouge vif, l'autre en bleu d'une égale intensité et, afin de faire bonne mesure, un F pourpre fut imprimé sur son ventre. « Excellent ! déclara Howard Hardoah. À l'avenir tu auras plus de difficulté à enjôler et tromper les jeunes gens confiants. »

Pendant que Howard portait son attention sur Léopold Friss, Olympe fut conduite hors du pavillon et emportée dans la nuit. Léopold avait dit au jeune Howard de « lui baiser le cul ». Six cochons furent amenés devant Léopold, et il fut obligé d'embrasser chacun congrûment.

Hippolita Fawer, qui avait giflé Howard sur le perron de l'école, fut fessée par deux Compagnons, tandis que le professeur Kutte jouait une thrénodie en mesure avec ses cris.

Le professeur, qui avait à présent les jambes molles, éprouvait de la difficulté à appliquer l'archet sur les cordes. Howard Hardoah, scandalisé, s'empara du violon.

« J'ai bu cinq fois plus que vous, dit-il à Kutte. Vous vous vantez de votre compétence musicale et pourtant vous êtes incapable de jouer ivre ! Quelle honte. Je vais exécuter l'air convenablement. »

Il fit signe aux Compagnons qui recommencèrent à fesser Hippolita, laquelle recommença à crier, tandis que Howard jouait du violon. Ce faisant, il se mit à danser ; il levait une de ses longues jambes, la projetait haut devant lui avec une petite secousse du pied, puis bondissait en avant, genoux pliés, continuant à manier l'archet avec une expression recueillie et les yeux mi-clos.

Le joueur de zumbolt dit d'un ton déconcerté à Gersen : « Franchement, il joue bien... un toucher sûr ; notez comme il ponctue avec justesse les hurlements de cette femme. Je suis tenté de crier « bravo ».

— Il serait ravi, répondit Gersen. Tout bien considéré, mieux vaut probablement ne pas attirer l'attention sur vous.

— Vous avez certainement raison. »

L'air s'acheva et Hippolita échevelée repartit à sa table. Howard Hardoah était en veine de musique. Il se tourna face à l'orchestre. « Tous ensemble maintenant, avec entrain, des tons délicats et une exécution précise : « Les Plaisirs de Petiteville ». Mode parnassien. »

Gersen poussa du coude le joueur de zumbolt. « Quelle flûte ?

— Celle à la bague de cuivre. »

Howard Hardoah tapa du pied ; l'air commença. Après une interprétation, Howard fit tout arrêter. « Moyen, seulement moyen ! Plus de mordant, le cornet ! Vous, la flûte ! Pourquoi ne jouez-vous pas le solo traditionnel ? »

Gersen arbora un sourire niais. « Je ne suis pas très sûr de cette partie-là, monsieur.

— Alors vous devriez vous exercer avec votre instrument.

— Je fais de mon mieux, monsieur.

— Encore une fois, et de l'allant ! »

L'air fut joué, avec Howard Hardoah exécutant ses absurdes entrechats.

Il s'interrompit brutalement, trépigna, leva les mains au ciel, brandissant dans sa fureur archet et violon. « Vous, à la flûte ! Pourquoi ne jouez-vous pas comme vous le devez ? Pourquoi ce stupide *pip-pup-pup pip-pup-pup* ?

— Ma foi, monsieur, pour tout dire, c'est comme cela que j'ai appris à jouer de cet instrument. »

Howard Hardoah s'empoigna la tête à deux mains, déranginga sa coiffure dans un accès d'impatience. « Vous m'exaspérez à me rendre fou avec votre *pip-pup-pup* ! Et cet air béat avec ce sourire en dessous. Compagnons ! Saisissez ce crétin, menez-le à la rivière et jetez-le dedans ! Les musiciens de sa sorte, le monde s'en passe fort bien. »

Les Compagnons s'emparèrent de Gersen, le traînèrent à bas de l'estrade. Howard s'adressa à l'assistance : « Vous êtes témoins d'un événement important. La population est divisée en trois classes : en premier, les personnes délicates dotées de discernement et de goût ; deuxièmement, les masses vulgaires, dont vous-mêmes êtes l'exemple ; et troisièmement une poignée de misérables parvenus qui imitent le style de l'élite, comme dans le cas de ce joueur de flûte. Son espèce doit être découragée ! Maintenant... reprenons la musique. Tous ceux qui le désirent peuvent danser. »

Deux Compagnons emportèrent Gersen le derrière en l'air, l'un l'ayant agrippé par les épaules et l'autre par les pieds. Ils traversèrent le pavillon et s'engagèrent sur la pente menant à la rivière. Un troisième leur emboîta négligemment le pas. Rien n'aurait pu mieux convenir à Gersen. Ils descendirent l'escalier conduisant à l'embarcadère et allèrent à l'extrémité du ponton où les lampions se reflétaient dans l'eau noire par papillotements brefs et intermittents.

Les Compagnons attrapèrent Gersen par les bras et le fond de son pantalon. Gersen pendait entre eux, passif et abandonné. « Ça sera pour toi un, deux, trois et hop ! Allez, on y va !

— On y va », dit Gersen. Il pivota, s'arracha aux mains qui le tenaient, asséna à l'homme qui était à sa gauche un coup terrible à la gorge, lui écrasant le larynx. Il frappa l'autre à la tempe avec son poing et sentit l'os craquer. Se ramassant sur lui-même, il se retourna et se jeta contre les genoux du troisième homme qui trébucha, oscilla, tituba en arrière, en s'efforçant de dégager l'arme qu'il portait au côté. Gersen l'étreignit dans une prise d'étau, le jeta face contre terre, planta ses genoux sur les épaules massives de l'homme, se courba pour lui enfoncer les mains dans la bouche, se redressa brutalement en se rejetant en arrière et lui rompit le cou.

Haletant, Gersen se remit debout. En moins de trente secondes, il avait tué trois hommes. Il prit une des carabines, un pistolet, un couple de dagues, puis fit rouler les cadavres dans la rivière.

Il s'apprêta à revenir au pavillon. La musique s'était interrompue. Les Compagnons, coordonnés par radio-communicateur, avaient été avertis d'une manière ou d'une autre qu'un incident s'était produit au bord de la rivière.

Gersen aperçut une douzaine de Compagnons qui accouraient du pavillon, à demi courbés. Howard Alan Treesong se tenait sur l'estrade, regardant d'un air menaçant dans sa direction. Gersen leva la carabine, visa, tira une cartouche à l'instant où Howard Treesong sautait à bas de l'estrade. Treesong pivota en l'air sur lui-même, touché à l'épaule. Gersen tira encore et l'atteignit à l'aîne, le faisant de nouveau tourner sur lui-même. Treesong tomba sur le sol du pavillon, hors de vue de Gersen.

Celui-ci hésita, oscillant d'avant en arrière, presque irrésistiblement entraîné par le désir de se précipiter pour achever Treesong... Le danger était trop pressant. Si Howard Treesong n'était que blessé, comme cela semblait probable, et si Gersen était capturé, la suite serait sinistre. Impossible de tarder davantage. Se jetant dans l'ombre des mélèzes, il contourna le pavillon jusqu'à l'avenue, où il s'accroupit au milieu des véhicules garés là. Trois Compagnons surgirent en courant devant la façade ; Gersen visa, tira : une fois, deux fois, trois fois et trois corps s'effondrèrent par terre.

Gersen se redressa avec précaution et tendit le cou, espérant avoir de nouveau l'occasion de tirer sur Treesong.

Le danger menaçait. La mort était imminente. Gersen battit en retraite jusqu'à la route, la traversa et se réfugia dans un taillis froid et humide de végétation indigène. Une forme géante qui masquait les étoiles descendit au-dessus du pavillon. Des projecteurs illuminèrent subitement tout le périmètre... Gersen décida de ne pas attendre plus

longtemps ; des scanners à infrarouge ratisseraient bientôt le paysage. Il courut à la rivière, se laissa glisser dans l'eau et dériva en direction du nord, protégé contre toute détection par infrarouge.

Il nagea jusqu'à l'autre rive et émergea quatre cents mètres plus loin en aval. Il escalada la berge, trempé comme un rat musqué, et observa ce qui se passait au sud... Échec à nouveau. Amer, irritant échec. Pour la seconde fois, la possibilité de tirer son gibier lui avait été offerte ; pour la seconde fois, il n'avait fait que blesser.

Des navettes descendirent du vaisseau et, un instant plus tard, remontèrent. Les projecteurs étaient éteints ; le vaisseau, à présent une masse noire que dessinaient seulement des lignes de hublots éclairés, monta à une altitude de mille pieds et s'immobilisa en position stationnaire.

À l'intérieur du vaisseau, le cerveau de Treesong ne devait pas être inactif. L'alarme était venue du ponton, où les Compagnons avaient conduit le musicien stupide. Qui était ce musicien que le professeur Kutte avait autorisé à jouer dans son orchestre ? À l'évidence, la question serait posée à Kutte, qui raconterait rondement tout ce qu'il savait : le musicien était un outremondain qui désirait assister à la réunion.

Un outremondain ? Il devait être capturé, sans faute. Une enquête serait menée rapidement dans les auberges, les villes, les agences de transport, les spatioports. Au spatioport Théobald, le *Voltigeur* serait remarqué, inspecté. L'immatriculation, au nom de Kirth Gersen, était comme de juste enregistrée et serait communiquée à Howard Treesong. Gersen fit la grimace. Il escalada la berge et partit au trot en direction du nord et du chemin Goldcheur, puis vira à l'ouest le long du cimetière. Les morts de Sirtirenjoie, l'air étrangement attentif dans la clarté stellaire, le regardèrent passer.

À la rue principale, Gersen hésita un instant, songeant à son triolet, mais plus urgente encore était la question du professeur Kutte et il continua à suivre le chemin Goldcheur jusqu'à la maison de Kutte.

Il y avait de la lumière aux fenêtres de devant. Restant dans l'ombre la plus épaisse, Gersen approcha de la maison. Valdemar Kutte, en robe de chambre marron, faisait les cent pas en se tenant une serviette sur le front. Jusqu'ici, songea Gersen, tout va bien ; la normalité de la scène l'incita à s'interroger sur la justesse de ses suppositions. Le vaisseau spatial était peut-être déjà parti, le musicien stupide demeurant une énigme non résolue, encore que minime... Néanmoins, Gersen décida d'attendre. Il trouva une cachette derrière une haie et s'installa.

Des minutes passèrent : cinq, dix.

La rue restait tranquille. Gersen se secoua nerveusement. Il jeta un coup d'œil au ciel, pour n'y voir que des étoiles et des

constellations inconnues. Il poussa un soupir, changea de position, ses vêtements toujours mouillés.

Un bruit faible au-dessus. Gersen fut aussitôt en alerte. De nouveau ! L'imminence !

Du ciel descendait un petit aérocar. Silencieux comme une ombre, il se posa dans la rue, à dix mètres de la cachette de Gersen. Trois hommes débarquèrent, silhouettes noires dans la lumière stellaire. Pendant un instant, ils confabulèrent à voix basse, s'assurant évidemment qu'ils étaient bien devant chez Kutte.

Plié en deux, Gersen courut derrière la haie, contourna les hortensias de Kutte et attendit derrière le pilier de la grille.

À l'intérieur de la maison, Valdemar Kutte, dans une attitude de fureur et d'indignation, se plaignait des événements de la soirée à une petite femme rondelette qui l'écoutait avec effarement.

Deux hommes survinrent dans l'avenue. Ils entrèrent dans la cour du professeur Kutte. Gersen en frappa un au front avec un ornement de jardin en fonte, empoigna l'autre et le poignarda en plein cœur.

Cela n'avait pas fait de bruit. À l'intérieur de la maison, le professeur Kutte continuait toujours, marchant comme un lion en cage, agitant les mains, s'arrêtant pour souligner un épisode particulièrement abominable.

Gersen retourna en rampant derrière la haie à son premier poste de guet. Le troisième homme était appuyé contre l'aérocar. Gersen s'approcha silencieusement dans la rue derrière lui. D'un violent coup de dague, il lui trancha la moelle épinière.

Gersen entassa les trois cadavres à l'arrière de l'aérocar. Il fit décoller l'engin, survola Sirtirenjoie, maintenant plongé dans l'obscurité, ses volets fermés pour la nuit, et se posa dans la cour derrière l'Auberge de Souitcheur. Il se rendit discrètement dans sa chambre, enfila avec soulagement ses vêtements habituels, fourra dans sa poche *Le Livre des Rêves*. Retournant à l'aérocar, il s'envola dans la nuit, piquant vers le sud et Théobald.

Au-dessus de la rivière Dalglish, il réduisit l'altitude de l'engin, jeta les trois Compagnons à l'eau, puis continua cap au sud.

Bientôt les lumières éparées de Théobald apparurent au-dessous. Des clignotants rouges et bleus signalaient les contours du spatioport.

Ni aperçu ni intercepté par personne, Gersen posa l'aérocar à côté de son *Voltigeur Fantamique*. Il monta à bord et mit en marche les procédures de vol.

Il contempla l'aérocar. Si Howard Treesong le trouvait ici, près de l'emplacement laissé libre par un *Voltigeur Fantamique*, il en tirerait l'évidente conclusion naturelle. L'employé de l'aérogare lui fournirait l'immatriculation du *Voltigeur*, la piste conduirait directement à Kirth

Gersen, aux bons soins de Jehan Addels, Pontefract, Aloysius... Gersen fit sauter le cliquet de sûreté, bloqua les commandes et expédia dans les airs l'aérocar qui disparut dans la nuit.

Il retourna dans le *Voltigeur*, ferma les écoutilles et laissa au-dessous de lui le Pays du Payspaysan. À seize mille mètres d'altitude, il s'immobilisa et inspecta le ciel. Ni macroscope, ni radar, ni xénodétecteur ne découvrirent trace du vaisseau de Treesong, ce qui était aussi bien, puisque le *Voltigeur* n'avait pas d'armement.

Gersen fit route cap à l'extrême nord et se posa sur une étendue de toundra désolée, à l'abri des détecteurs de Treesong, si d'aventure quelqu'un pensait à s'en servir.

Silence et clair d'étoiles sur le désert de l'autre côté des hublots d'observation. Gersen absorba une gamelle de goulache et resta affalé dans son fauteuil, profondément las mais empêché de plonger dans le sommeil par un flux d'étranges mouvements d'humeur : l'excitation nerveuse qui s'apaisait peu à peu, la déception de n'avoir pas réussi à tuer Howard Treesong, contrebalancée par une sombre satisfaction à l'idée des dommages dont il était l'auteur, qui causeraient pour Treesong inconvénients, colère, peur, incertitude et souffrance : la soirée n'avait pas été tout à fait perdue. Les événements eux-mêmes – ils ne pouvaient être compris qu'en fonction de la personnalité de Howard Treesong... Prenant *Le Livre des Rêves*, Gersen commença à en étudier le contenu. Il était trop fatigué pour persister... Il alla à sa couchette et ne tarda pas à dormir.

Au matin, Gersen sortit boire une tasse de thé sous les rayons obliques du soleil levant. L'air charriait un relent de moisi, de vase et de siècles de lente décomposition de végétaux. Des collines basses étaient tapies à l'horizon vers le sud ; ailleurs, une plaine mi-toundra mi-marécage s'étendait aussi loin que portait la vue. Des lichens gris-vert couvraient le sol, ponctués par d'étiques touffes de laïches et de petits plantains noirs à fruits écarlates. La réunion de l'école de Sirtirenjoie semblait très lointaine dans le temps comme dans l'espace.

Gersen rentra dans le salon et se versa une autre tasse de thé. S'installant sur la marche supérieure de l'écoutille de sortie, dans la pâle clarté de l'Étoile de Van Kaathe, il se remit en devoir d'examiner *Le Livre des Rêves*.

Le thé refroidit. Gersen lisait, page après page, et parvint enfin à l'endroit où le jeune Howard avait interrompu sa rédaction presque au milieu d'une phrase.

Gersen posa le cahier et laissa son regard se perdre dans le lointain. Autrefois, Howard Hardoah avait tenu à ce cahier comme à un trésor. Pour Howard Alan Treesong, il représentait un souvenir des jours tristes et doux de sa jeunesse. Et plus encore : il définissait sa personnalité ; il était précieux au-delà de toute évaluation. Supposons que Howard apprenne maintenant son existence ?... La situation se prêtait à des douzaines de permutations. Howard croyait que le cahier lui avait été pris par son ami Nimpy Cleadhoe. Question capitale : où se trouvait maintenant Nimpy Cleadhoe ?

Gersen resta assis à réfléchir : au jeune Howard Hardoah, fragile, hésitant, sensible ; à Howard Alan Treesong, fort, rayonnant d'assurance, vibrant de vitalité. Reprenant *Le Livre des Rêves*, Gersen eut l'impression de sentir émaner de la couverture rouge fanée le même frémissement de vie... À première lecture, le *Livre* donnait l'impression d'un pastiche plutôt informe. Il y avait des affirmations personnelles, des colloques entre sept paladins, douze chants de vers narratifs. Un dernier chapitre expliquait la langue Naomeï, connue seulement des sept paladins, et comprenait un syllabaire de 350 caractères, par lesquels le Naomeï pouvait être convenablement transcrit. Avant que le jeune Howard ait complètement élaboré le Naomeï, le *Livre* s'arrêtait net.

Ce *Livre* avait apparemment occupé Howard pendant un certain nombre d'années. Le manifeste initial occupait une page et demie : déclaration à laquelle une oreille bienveillante trouverait peut-être pas mal de souffle d'une envolée irrésistible, tandis qu'un esprit cynique n'y verrait que de la grandiloquence de blanc-bec. Cela valait pour le *Livre* entier, songea Gersen ; un jugement définitif ne pouvait être porté que dans la mesure où les réalisations de la maturité correspondaient aux rêves de la jeunesse. Dans cette optique, le terme « grandiloquence de blanc-bec » devait être écarté. « Faible litote », conclut Gersen, était une expression plus appropriée.

Le *Livre* commençait ainsi :

Je suis Howard Alan Treesong. Je ne fais pas profession de fidélité au clan Hardoah ; je n'en attends aucune de lui. Que ma naissance soit survenue par l'intermédiaire d'Adrian et Reba Hardoah est un incident sur lequel je n'avais pas de pouvoir. Je préfère revendiquer ma substance ailleurs : de la terre brune comme celle que je serre à présent dans ma main, de la pluie grise et du vent gémissant, de l'éclat que projette l'étoile magique Meamone. Ma substance a été imprégnée de dix couleurs, donc cinq se trouvent dans les fleurs de la Forêt Dahane et cinq jailliront, si on la frappe, d'une particule scintillante de la Meamone.

Telle est la substance de mon être.

Pour famille, je me réclame de la lignée de Demabia Hathkens[29], de par son union avec la princesse Gisseth de la Forteresse Treesong, d'où est issu Searl Treesong, Chevalier à la Lance Flamboyante.

Mon vistgeist[30] est connu par un nom de magie secrète.

Ce nom est **IMMIR**.

Puissent les mornes rayons de l'étoile noire derrière Meamone brûler le foie et les poumons de celui qui profère ce nom avec mépris.

À la page suivante était attaché un dessin tracé d'une main malhabile mais inspirée par l'ardeur et une sincérité sans détour. L'image montrait un garçon nu debout devant un jeune homme nu, le garçon vaillant et résolu, avec un vif regard intelligent ; l'adulte manquant quelque peu de substance mais rayonnant d'une qualité indéfinissable composée d'audace, de fougue, d'émerveillement

magique.

Ceci, pensa Gersen, est la conception que le jeune Howard se faisait de lui-même et de son vistgeist Immir.

Sur la page d'après s'alignaient une série d'aphorismes, certains lisibles, d'autres gommés et raturés au point d'être inintelligibles :

L'INTÉRIEUR NEUTRALISE L'EXTÉRIEUR

Les problèmes sont comme les arbres des Bois de la Pierre-qui-saigne ; il y a toujours un chemin entre.

Je suis une chose sublime. Je crois. Je surgis et c'est fait. Je triomphe des héros ; je courtise les belles ; une splendide aspiration à l'ineffable me grise. Par mon ardent élan, je devance le temps et pense l'impensable. J'éprouve une force secrète. Elle vient de l'intérieur, elle exerce une poussée irrésistible. Elle participe de toute gaieté, de la vaillance des belles nymphes de Tattenbarth dans leur marche, de la conquête de l'âme sur l'infini. C'est VLON, qui ne doit être révélé à personne. Voici le symbole secret :



J'aime Glaide aux boucles blondes. Elle vit en rêve, comme une anémone vit dans l'eau fraîche. Elle ne sait pas que je suis moi. J'aimerais connaître le chemin de son âme. J'aimerais connaître la magie qui rejoindrait nos routes de rêve. Si seulement je pouvais lui parler à la clarté des étoiles, portées sur des eaux tranquilles.

Les données me sont claires ; il y a des moyens de dominer la bête. Mais j'ai beaucoup à apprendre. La peur, la panique, la terreur : elles sont comme des géants furieux qui doivent être domptés et réduits à me servir. Ce sera fait. Où que j'aille, elles m'emboîteront le pas, invisibles et inconnues jusqu'à ce que j'ordonne.

Glaide !

Je sais qu'elle doit s'être rendu compte !

Glaide !

Elle est faite de clair d'étoile et de pollen de fleur ; elle respire le souvenir de la musique de minuit.

Je me demande je me demande je me demande.

Aujourd'hui, je lui ai montré le Signe, négligemment, comme s'il n'avait pas d'importance. Elle l'a vu, elle m'a regardé. Mais elle n'a pas dit un mot.

(Les quelques passages suivants portent des marques d'effaçage avec des phrases tracées par-dessus d'une écriture plus ferme.)

Qu'est-ce que la puissance ? C'est le moyen de pourvoir à ses besoins et à ses désirs. Pour moi, la puissance est devenue une nécessité ; en soi, elle est une vertu et un baume doux comme un baiser de jeune fille et – de même – elle est là pour qu'on la prenne.

Je suis seul. Ennemis et tapeballes m'entourent, et ils regardent avec des yeux de colère.

Ils balancent leurs hanches insolentes quand ils passent en courant.

Glaide, Glaide, pourquoi avoir agi ainsi ? Tu as perdu ton prestige à mes yeux, tu es souillée et gâchée. Ô douce Glaide souillée ! Tu connaîtras le regret et le remords ; en vain, tu chanteras des chants d'affliction. Quant à cette peau de chien de Tuppeur Sadalfloury, je l'emmènerai dans la gondole d'ambre à l'Ile de la Halle-aux-Tueurs et le livrerai aux Moals.

Mais il est temps de penser à autre chose.

Le texte sautait une page et recommençait dans une encre d'un noir intense aux reflets pourpres. L'écriture était plus ferme ; les lettres formées avec régularité.

Le passage suivant était intitulé :

MANTRIQUES

L'accumulation de puissance est automatique. Le premier accroissement est lent, mais augmente sous l'effet de la direction[31]. D'abord, les étapes indispensables. C'est une période de tranquillité et d'insouciance où rien n'apparaît en surface. Pendant cette phase, toutes les restrictions sont méthodiquement rejetées. La discipline en soi n'est pas un concept empoisonné, seule l'est la discipline imposée au lieu d'être choisie. En premier, il faut donc s'émanciper : de l'Enseignement, du devoir, d'émotions plus douces qui amoindrissent la faculté de décision.

(Un laps de temps évident, peut-être de plusieurs mois. L'écriture suivante était haute, hérissée, anguleuse, et exsudait une énergie presque palpable.)

Une jeune fille nouvelle est arrivée en ville !

Son nom est Zada Mémar.

Zada Mémar.

Penser à elle jette un voile d'ensorcellement sur le cerveau.

Elle évolue dans un cosmos bien à elle, coloré par ses couleurs personnelles et animé par ses propres ardeurs fascinantes ! Comment puis-je joindre mon cosmos au sien ? Comment puis-je partager nos secrets ? Comment nous fondre dans une unité de corps, d'âme et d'ardeur ?

Je me demande si elle me connaît comme je la connais ?

Suivaient plusieurs pages de spéculations extravagantes sur la Destinée et les situations consécutives à une rencontre due au hasard entre lui-même et Zada Mémar.

Le passage suivant consistait en apostrophes passionnées adressées à la conscience profonde de Zada Mémar. Il n'y avait pas d'indication explicite concernant les progrès ou l'issue de cette affaire de cœur, sauf dans la fin du passage : une farouche explosion de colère dirigée contre l'environnement dans lequel se trouvait Howard Hardoah.

Des ennemis m'entourent ; ils me dévisagent avec des yeux furieux, quand ils passent lentement ou en courant, ou quand ils changent de direction comme poussés par le vent, ils affichent leurs défis insolents. Je les juge d'après divers états d'esprit, selon ce qui m'est utile.

Le moment est venu. J'appelle Immir !

Immir ! En avant !

Une page blanche, et une division dans *Le Livre des Rêves*. Faute de termes plus appropriés, ce qui précédait pouvait être désigné comme *Première Partie*. La *Seconde Partie* était rédigée d'une écriture ronde et ferme. La ferveur âpre des passages antérieurs semblait solidement maîtrisée.

L'apparente continuité entre la ligne finale de la *Première Partie* et la première ligne de la *Seconde Partie* était probablement trompeuse.

À cet endroit devenu sacré pour moi, j'ai fait couler mon sang. J'ai fait le signe. J'ai prononcé le mot, j'ai appelé Immir, et il est arrivé. J'ai dit : Immir, le moment

est venu. Tiens-toi auprès de moi.

Assurément. Nous sommes un. Maintenant, occupons-nous de nos affaires. Formons notre compagnie, de sorte que chacun soit connu de chacun, vaillants paladins tous tant que nous sommes.

Qu'il en soit ainsi. Viens, place-toi dans le rayon de Meamone et qu'ils soient connus par leurs couleurs évocatrices. Le rayon frappa la gemme noire, et ainsi apparut un être d'une noire splendeur ; lui et Immir s'étreignirent comme de vieux compagnons fidèles.

Voici le premier paladin ; c'est Jeha Raïs le Sage, à la vision lointaine. Il envisage les éventualités et conseille le nécessaire, sans faiblesse, pitié, compassion ou clémence. Je te souhaite la bienvenue, noble paladin. Au rayon de Meamone, Immir exposa la gemme rouge, et un être portant des amhruscles[32] cramoisies se joignit au trio. Voici Loris Hohenger le paladin rouge. Il connaît et pratique les arts d'exécution. Sans effort, il accomplit des actes étonnants aux yeux des hommes ordinaires. Il ignore la peur. Il s'écrie Ah ha ha ! quand les falbardes sont dressées pour combattre.

Loris, je t'accepte comme mon rouge paladin, et je te promets prouesses et razzias surpassant tout ce qui s'est déjà fait. C'est bon à entendre.

Immir, qui va maintenant se joindre à nous ?

Immir se servit de la gemme verte, et quelqu'un portant les vêtements verts d'un Grand d'Ispasie s'avança. Haut de taille et grave de maintien, il se tenait là, avec une chevelure pareille au cœur de la nuit et des yeux brûlant d'une flamme verte.

Voici Mewness, champion du Vert : un paladin extraordinaire, souple, étrange et mystérieux dans la démarche de son esprit. Il dirige les exploits téméraires, il accomplit l'inattendu redoutable. Il n'a pas plus de scrupules qu'un lézard et ne donne d'explication à personne, ami ou ennemi. Il n'a pas son pareil pour se débrouiller dans les dédales et il est aussi un musicien des plus talentueux, compétent dans les divers modes.

Vert Mewness, veux-tu te joindre à nous comme paladin ?

Avec grande joie, et pour toujours. Excellent ! Immir, qui maintenant ? Immir trouva une belle topaze et la fit miroiter sous Meamone, et ainsi apparut un être portant un halpern noir relevé d'une plume jaune, des bottes et des

gantelets jaunes. Suspendu sur son dos, il avait un luth. Immir le salua et l'appela Spangleway le Bouffon. La fortune nous sourit, en vérité : voici le joyeux Spangleway le Bouffon, pour nous égayer quand nous sommes las de marcher. Dans la bataille, il est astucieux et maître de terrifiants artifices ; seul Mewness peut rivaliser avec lui pour ses visées pleines de ruse et ses réalisations surprenantes. Immir, à qui d'autre faisons-nous appel ? Je présente à Meamone ce saphir ; j'appelle Rhune Evanesce le Bleu ! Un être svelte et vigoureux, aussi gai et séduisant que le ciel ensoleillé de la mémoire, se présenta.

Voici notre joyeux Rhune, beau et fort, qui ne connaît pas plus le désespoir que la défaite ! On l'appelle parfois Rhune le Doux, pourtant il frappe dur, profondément et souvent, mais jamais sous l'empire d'une âpre fureur, et il permet à ses captifs de se racheter aisément. Rhune Evanesce, nous te souhaitons la bienvenue ; veux-tu te joindre à nous ? Tous les vents et les tonnerres, toute l'énergétique de la guerre, toutes les menées et les complots des lâches rusés : pas un d'entre eux ne saurait me retenir. Alors tu es notre paladin lige. Immir, qui d'autre ? Y en a-t-il encore à ajouter à cette merveilleuse troupe ? Un de plus ; un pour parfaire le tout. Immir leva haut un cristal blanc. J'appelle Eïa Panice le Blanc !

Un être apparut, portant une cape noire sur une broigne maclée d'écailles blanches. Son visage était pâle et impassible ; ses joues étaient creuses et ses yeux scintillaient comme s'il y brûlait un feu pâle.

Immir déclara : Pour ses adversaires aussi effrayants que la mort même, Eïa parle peu. Ses hauts faits se passent de commentaires et la terreur tremble à sa suite. Réjouissez-vous, paladins, qu'Eïa soit l'un de nous ; comme ennemi, il est redoutable. Eïa Panice, je te salue et te déclare mon frère paladin, et nous nous hasarderons dans de nombreuses aventures. C'est mon espoir.

Immir parla : Nous voici donc sept vaillants ! Avançons tous et serrons-nous les mains et que le lien ne soit rompu que par malemort ! Tous le proclamèrent, et ainsi fut formée la noble troupe, destinée à accomplir exploits et prouesses surpassant tous ceux passés ou à venir.

Sur les pages suivantes, le jeune Howard s'était essayé à faire le

portrait des Sept, avec visiblement beaucoup de repentirs laborieux. La *Seconde Partie* du *Livre* s'achevait sur ces croquis.

Suivaient plusieurs pages de notes et de mémorandums, quelques-unes écrites dans le syllabaire naomeï. Howard s'était apparemment fatigué de cet exercice pénible et avait continué en langage ordinaire.

Une liste de titres descriptifs suivait :

1. L'Aventure à Tuarech
2. Le Duel avec les Champions de Sarsen Ebratan
3. L'Arrivée de Zada
4. L'Orgueil insolent du Roi Ouipeur
5. Zada abandonnée
6. Le Château Haround
7. Comment Zada Mémar fut recherchée en mariage
8. Les Sept Destins de Haltenhorst
9. L'Aventure à l'Auberge de l'Étoile Verte
10. Les Grands Jeux à Woun Windway
11. Les Cachots de Mourne
12. Triomphe des Paladins

Ce que Howard Hardoah avait prévu comme texte pour les douze chapitres ne figurait pas dans le cahier, à part des citations et fragments qui occupaient les pages suivantes. Puis brusquement, aux deux tiers des feuillets, presque au beau milieu d'une phrase, le manuscrit s'interrompait.

Gersen reposa le cahier. Il descendit sur la toundra et fit les cent pas à côté du *Voltigeur*. Tout pouvait encore réussir. Il y avait eu échec au Voymont et de même à Sirtirenjoie, mais *Le Livre des Rêves* fournirait peut-être une troisième occasion – s'il l'utilisait convenablement. Devant un appât voyant, Howard Treesong, deux fois blessé, réagirait avec une défiance hypersensible.

Donc le problème était de déposer l'appât à un endroit où il serait considéré comme autre chose.

Gersen s'arrêta et regarda mélancoliquement vers le sud. Avant d'échafauder des plans, il devait retourner encore une fois à Sirtirenjoie.

Les interdictions concernant l'espace aérien du Maunish ne troublaient plus Gersen ; manifestement, personne ne levait le petit doigt pour obliger à les respecter. Vers l'heure de midi, il fit descendre son *Voltigeur* de dessous un nuage bas dans le bois au bout de la Ferme du Domaine des Hardoah. Se souvenant de précédentes frustrations, il s'arma avec soin, puis scella son vaisseau et marcha jusqu'à la lisière des champs. À sa droite s'étendait un grand étang, à sa gauche cette

bande de terrain cultivée autrefois par les Cleadhoe. Comme Gersen approchait de la Ferme du Domaine, Lédesmus Hardoah sortit de la grange avec un seau de pâtée qu'il versa dans l'auge des volailles, puis il rentra dans la grange.

Gersen alla à la porte de la ferme et frappa. La porte s'escamota, laissant apparaître la forme étique de Reba Hardoah. Elle toisa Gersen d'un regard vide d'expression.

Gersen la salua poliment. « Aujourd'hui, je viens à cause de mon travail, je l'avoue. J'ai juste besoin de quelques renseignements supplémentaires. Naturellement, je suis tout prêt à vous dédommager pour votre dérangement. »

Reba Hardoah répliqua avec un débit précipité par la nervosité : « Mr. Hardoah n'est pas ici en ce moment. Il s'est rendu au village. »

Lédesmus, sortant de la grange, aperçut Gersen. Il posa son seau et traversa la cour d'un pas tranquille. « Alors vous voilà de retour, hein ? Vous connaissez la nouvelle à propos de Howard ? – La nouvelle ? Quelle nouvelle ? »

Lédesmus pouffa et s'essuya la bouche d'un revers de main. « Peut-être que je ne devrais pas rire, mais ce fou de Howard est allé à la réunion des anciens avec un gang d'hommes de main et il a terrorisé la salle entière. Il a réglé tous ses comptes d'autrefois, cet Howard.

— Terrible, terrible, gémit d'une voix aiguë Reba Hardoah. Il a insulté les van Bouyer et frappé Bloy Sadalfloury, il s'est conduit avec grande cruauté et scélératesse. Nous avons été plongés dans la honte par un fils indigne.

— Allons, bonne dame, dit Lédesmus, il n'y a pas de quoi en faire une maladie. À la vérité, je ne peux pas m'empêcher de rire quand j'y pense. Cet Howard, tout de même, qui aurait cru qu'il deviendrait un tel escarpe ?

— Quelle honte ! s'écria Reba. Ton père essaie en ce moment même de réparer.

— Il est beaucoup trop scrupuleux, dit Lédesmus. Howard n'a rien à voir avec nous.

— Je pense de même, déclara Gersen. Toutefois, c'est regrettable qu'il vous ait attiré une si mauvaise notoriété.

— Quand j'irai à la Maison de l'Enseignement, je ne saurai pas où poser les yeux, dit Reba Hardoah.

— Plante-les dans les yeux des gens jusqu'à ce qu'ils baissent les leurs, riposta Lédesmus. Précise que s'ils ne se conduisent pas convenablement tu te plaindras à Howard. Cela devrait fermer une bouche ou deux.

— Quelle idée folle ! Mais donne à ce monsieur son renseignement ; il propose de le payer.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il, cette fois ?

— De rien d'important. Vous avez mentionné un des amis de Howard, Nimpy Cleadhoe.

— En effet. Et alors ?

— Qu'est-il arrivé à Nimpy ? Où est-il à présent ? »

Lédesmus fronça les sourcils et regarda de l'autre côté du champ une triste petite maison sous deux ginsaps échevelés.

« Ces Cleadhoe ont toujours été des gens bizarres, ils étaient originaires d'outre-monde. Le vieux Cleadhoe était le plus bizarre de tous ; en fait, il était le marméliseur de la commune de Fluteur. Je ne me rappelle plus exactement ce qui s'est passé, mais il n'avait pas bien pris que Howard tabasse Nimpy et l'accuse d'avoir volé son cahier ; la dame, Mrs. Cleadhoe, est venue se plaindre à père, qui s'est querellé avec Howard, à la suite de quoi Howard est parti se tailler une carrière, et il a réussi, comme nous l'avons vu.

— Lédesmus, ne parle pas ainsi ! La honte de ses actes terribles retombe sur nous ! »

Lédesmus se contenta de rire. « Je regrette de n'avoir pas été là pour voir ça. Imagine Maddo Strubbins avec son postérieur sur la glace ! Ça, c'est impayable ! »

Gersen questionna : « Et qu'est devenu Nimpy ?

— Les Cleadhoe sont partis, nous ne les avons plus revus.

— Où sont-ils allés ?

— Ils ne m'ont rien dit. » Il regarda sa mère. « Et à toi ?

— Ils sont repartis d'où ils étaient venus. » Reba Hardoah désigna le ciel d'une saccade du pouce. « Outre-monde. Quand les vieux Cleadhoe sont morts, on avait averti leurs parents d'outre-monde de leur héritage. C'est comme ça que les nouveaux Cleadhoe sont arrivés. Tu n'étais pas encore né à l'époque. Nous n'avions guère de rapports avec eux, et on ne peut pas nous en blâmer, étant donné la profession du mari.

— Eviscérateur et marméliseur municipal. » Lédesmus avait un ton dégouté.

Reba Hardoah vouïta ses épaules osseuses et frissonna.

« Nous y passons tous, fidèles à l'Enseignement ou pas. Toutefois, qui voudrait être marméliseur sinon quelqu'un de basse caste, ou d'un autre monde ? »

Dans la maison survint Adrian Hardoah. Il s'arrêta net à la vue de Gersen et son regard soupçonneux alla de visage en visage. « Qu'est-ce que c'est que ça ? Encore quelque chose qui concerne Howard ?

— Pas cette fois, monsieur, dit Gersen. Nous parlions de vos anciens voisins, les Cleadhoe. »

Hardoah grogna et jeta son chapeau sur le canapé.

« Mauvaise race, ces gens-là. Jamais agi comme il faut, jamais engendré convenablement. Une bénédiction qu'ils soient partis.

— Je me demande où ils sont allés ?

— Qui sait ? Hors planète, en tout cas. »

Reba prit la parole. « Tu ne t'en souviens pas ? Le vieil Otho a dit qu'il retournait au pays d'où il était venu.

— Oui, quelque chose comme ça.

— Où donc est-ce ? » questionna Gersen.

Hardoah lui jeta un coup d'œil hostile. « Les Hardoah appartiennent à la lignée du Didram Fluteur. Je suis instructeur au collège ; ma mère était une Bistouideur ; la mère de mon père était une Douint de la dix-neuvième génération. Otho Cleadhoe était éviscérateur public et faisait la sourde oreille à l'Enseignement. Suis-je destiné à être son compère ?

— Absolument pas. »

Adrian Hardoah hocha la tête d'un air sombre. « Allez voir les marmels. Le premier Cleadhoe se dresse avec fierté. Sa plaque indique son lieu de naissance.

— Exact et précis ! s'écria Lédesmus. Faites confiance à père pour ce qui est de la sagesse ; il n'en a encore jamais manqué ! »

Lédesmus et Gersen allèrent en ville dans la vieille camionnette électrique des Hardoah. En cours de route, Lédesmus parla des exploits de Howard à la réunion des anciens élèves. Ses gloussements d'amusement n'indiquaient ni honte ni remords pour la conduite indigne de Howard.

Lédesmus arrêta la camionnette près de l'église et entra le premier dans le cimetière, se faufilant au milieu de l'assemblée des morts avec l'aisance d'une longue habitude. « Les Hardoah et les autres branches de la famille sont là-bas. Par ici se trouve le ramassis – des gens d'outre-monde et des personnes de piètre réputation. »

L'après-midi touchait à sa fin. Dans la faible clarté, les deux avancèrent parmi les silhouettes voilées d'ombre. Des plaques annonçaient les noms à ceux qui, après le passage des années, risquaient de les avoir oubliés. Kassideh... Hornblath... Dadendorf... Lup... Cleadhoe...

Gersen tendit la main. « Il y en a un ici.

— C'est une des vieilles dames. Voici Luke Cleadhoe ; il doit être le premier, et vous avez votre réponse : « *Né sur la Réserve de Béthune, dans la constellation du Corbeau, un monde lointain étranger à la bonté de l'Enseignement. Dans sa jeunesse remarquable jockey, par son application il avait obtenu le poste d'assistant vétérinaire pour les animaux sauvages, puis de Premier Apprenti Taxidermiste. À son arrivée à Sirtirenjoie, il a cultivé assidûment les terres et nourri une famille de sept âmes, toutes*

malheureusement inaccessibles aux vérités de l'Enseignement. » Eh bien, vous avez ce que vous cherchiez », dit Lédesmus d'un ton de triomphe.

Comme ils revenaient à travers le cimetière en direction de l'église, Gersen remarqua par hasard le marmel d'une jeune fille. Elle se tenait droite, la tête légèrement détournée de côté comme si elle guettait un son éloigné, une voix ou un chant d'oiseau. Elle portait une tunique simple ; sa tête et ses pieds étaient nus. Sa plaque disait : *Zada Mémar, enfant infortunée, arrachée à sa famille aimante presque avant qu'elle se soit épanouie. Chagrin et regret pour cette pauvre jeune fille !*

Gersen attira l'attention de Lédesmus sur le marmel. « Vous souvenez-vous d'elle ?

— Oh, oui ! Lors de l'excursion de l'école, elle s'est égarée dans les bois et on l'a retrouvée dans le Lac Kaki. Elle était bien jolie ! »

Le soleil avait plongé bas derrière la ligne des cèdres déodars ; les marmels étaient dans l'obscurité.

Lédesmus dit soudain : « Temps de s'en aller ! Ce n'est pas un endroit où s'attarder après le crépuscule. »

Extrait de *L'Apprenti en avatar*, dans le *Rouleau de la Neuvième Dimension* :

Entourant le piédestal : un monceau bas, constitué par les débris d'effigies traîtresses entassés depuis cent siècles. La plus récente, à l'image de Bernissus, gisait à la renverse, une de ses jambes puissantes dressée vers le ciel. Debout à côté, Marmaduke, drapé dans une tunique de lourde atmosphère brune, ne put retenir une larme de triste souvenance.

Alors l'effigie du Mungol Sacré fut apportée et soulevée haut, pour être louée par la foule.

Le Gardeguerre de Gortland escalada le socle. Il leva les bras et cria d'une voix de tonnerre : « Victoire... enfin et pour toujours ! Le Mungol triomphe ; le sacré et le vrai protègent notre terre ! Il en sera ainsi pour l'éternité ! Réjouissons-nous ! »

L'ost jubila à l'entendre, lançant des clameurs à pleine voix et dansant des rondes. Les Seigneurs du Vent martelèrent leurs boucliers de leurs poings enfermés dans les gantelets de fer ; les Bracha jouèrent sur la cornemuse leurs airs les plus nobles. Parées de brumes chatoyantes, les Prudesses agitèrent des cloches en faisant des signes ; les Petits Wefkins se réjouirent.

De nouveau, le Gardeguerre parla : « Tout est fini ! Les remparts sont gardés par nos vaillants Vencedors ; Bernissus est moins que rien : le souvenir d'une odeur de latrine dans le cauchemar d'un lépreux malade !

« Mais ne parlons plus du passé ! Le Mungol Sacré siège au plus haut des cieux et projette son regard sublime dans l'éternité. Que chacun prenne son butin et marche dans la gloire vers sa demeure ! Les Hommes Bleus en direction de l'est ; les Hommes Verts à l'ouest. Moi et mes Cantaturces, nous voyagerons vers le nord ! »

L'ost poussa une dernière clameur de joie et se dispersa, chacun allant dans la direction qu'il préférerait. Un

seul groupe de sept personnes partit cap au sud par le Désert Larmoyé, à destination de Sesset. C'étaient : Chathres, butor à face plate, large carrure et langue paillardre : trois Lygons Ordinaires : Shalmar, Bahuq et Amaretto ; Implissimus, Chevalier de la Kerlanth Bleue ; Rorback le glouton et Marmaduke. Ils formaient une troupe mal assortie et une troupe maussade, car aucun n'avait amassé de butin.

Cheminant à travers le désert, ils rencontrèrent une caravane de trois chariots remplis de ce qui avait été pillé à l'Abbaye de Molandeur. Le chef en était Horman, le vagabond borgne. Lui et ses hommes furent vite expédiés, et la bande se mit en devoir de partager les dépouilles.

Dans le premier chariot, Marmaduke découvrit la délicieuse Sufrit qui lui avait causé tant de souffrance de cœur au Grand Masque. À la consternation de Marmaduke, Chathres affirma que Sufrit devait être considérée comme une part de ce qui lui revenait et ses arguments triomphèrent.

Avec une sournoise idée en tête, Chathres dit à Marmaduke : « Puisque tu te declares insatisfait de ces arrangements, répartis le butin à ta volonté, en sept lots, et chacun choisira le lot qui lui convient le mieux.

— Quel est l'ordre du choix ?

— L'ordre sera déterminé par tirage au sort. »

Marmaduke se prépara donc à faire le partage. Sufrit murmura à son oreille : « Tu as été joué. Le sort désignera celui qui choisira le premier, mais toi tu dois choisir le dernier puisque tu opères la répartition, en principe selon des portions d'égale valeur. »

Marmaduke poussa un cri de consternation. Sufrit reprit : « Écoute donc ! Place-moi dans un lot, seule. Divise le trésor en cinq parts. Dans le septième lot, rassemble les trois clefs d'airain de Horman, ses souliers, son tambour et autres objets sans intérêt. Tout cela te reviendra, cela va sans dire. Veille à garder les clefs, mais abandonne le reste. »

Marmaduke fit comme on le lui recommandait. Par tricherie, le lubrique Chathres gagna le droit de choisir le premier et avec ostentation prit Sufrit pour lui. Les autres choisirent des lots d'or et de pierres précieuses, et Marmaduke se vit laisser le bric-à-brac.

Soudain, on s'aperçut que les bêtes de somme s'étaient échappées et, plus grave encore, que toutes les

autres d'eau avaient été tailladées au couteau et pendaient vides.

Une furieuse discussion s'éleva et des accusations furent échangées. « Comment pouvons-nous atteindre Sesset, qui est à cinq jours de marche dans ce désert torride ? s'exclama Chathres.

— Peu importe, dit Sufrit. Je connais une fontaine pas loin d'ici au sud. Nous y arriverons au coucher du soleil. »

Grommelante et déjà assoiffée, la bande ramassa son butin et s'éloigna en chancelant vers le sud. Au crépuscule, elle parvint à un jardin fertile entouré par une haute muraille d'airain que nul ne pouvait escalader en raison de piques empoisonnées. Une seule poterne permettait d'entrer, qu'une des clefs de Marmaduke ouvrait.

« Quelle chance ! s'écria Chathres. La prévoyance de Marmaduke nous a tous sortis d'affaire !

— Pas si vite, dit Marmaduke. J'exige une redevance pour l'usage de ma clef. À chacun de vous je demanderai son plus beau bijou.

— Je n'ai pas de bijoux ! se récria Chathres. Dois-je donc rester dehors pour être la proie des bêtes sauvages ?

— Que peux-tu offrir ?

— J'ai seulement mon épée, mes vêtements et mon esclave, que je ne te laisserai pas avoir, et aucun guerrier honorable ne se sépare de son épée.

— Alors donne-moi tes vêtements, jusqu'à la moindre aiguillette ou aiguillée. »

Ainsi fut fait et Chathres entra dans le jardin nu comme un ver, à l'amusement de tous.

« Riez maintenant, leur dit Chathres. Ce soir, je prendrai du plaisir avec mon esclave. Alors qui est-ce qui rira ? »

Pour dîner, la bande mangea les fruits des arbres et but à satiété l'eau claire et froide. Puis Chathres conduisit Sufrit au milieu des arbres et voulut réaliser ses intentions lubriques. Mais les parois d'airain entouraient un bosquet sacré et chaque fois que Chathres tentait un acte lascif une grande chauve-souris blanche plongeait sur lui pour le souffleter de ses ailes, tant et si bien que Chathres finit par renoncer et Sufrit put dormir sans être dérangée. Chathres, toutefois, ne trouva pas de réconfort dans l'air glacial de la nuit du désert.

Le lendemain, toujours dépourvu d'outrés pleines, le

groupe continua son chemin vers le sud, Chathres incommodé par les rayons du soleil autant que par les cailloux pointus et les buissons épineux.

Au crépuscule, Sufrit guida la troupe vers un monastère abandonné auquel seule la clef de Marmaduke donnait accès.

Cette fois, Chathres fut obligé de renoncer à son épée pour que Marmaduke lui laisse franchir le portail.

Durant la nuit, Chathres tenta à nouveau d'en user avec Sufrit selon son plaisir, mais un fantôme sortit des antiques pierres et s'assit sur son dos, et Chathres fut détourné de son projet.

Au matin, la troupe poursuivit sa route au sud, Chathres souffrant grandement de ses pieds douloureux, de piqûres d'insectes et de cloques dues aux coups de soleil. Toutefois, pas un instant il ne lâcha la corde qu'il avait nouée autour de la taille de Sufrit.

Une heure avant le coucher du soleil, la bande entra dans une gorge qui presque aussitôt se rétrécit en défilé. Des marches en escalier montaient haut jusqu'à une porte close, que la troisième clef de Marmaduke ouvrit en un tournemain. Pour en franchir le seuil, chaque membre de la troupe se défit d'une gemme de choix, à l'exception de Chathres qui tendit à Marmaduke la corde attachée autour de Sufrit. « Elle est à toi, avec tous mes autres biens. Laisse-moi passer. »

Marmaduke enleva aussitôt la corde. « Sufrit, tu es libre. Je sollicite ton amour mais non ta soumission.

— Tu auras les deux », lui dit-elle, et ils unirent leurs mains.

La troupe continua à avancer le long d'un sentier étroit. D'une grotte surgit un démon des rochers. « Comment avez-vous l'audace de vous servir de mon chemin personnel ?

— Du calme, dit Sufrit. Nous voulons bien payer péage. »

Pour elle-même et Marmaduke, elle donna l'épée et les vêtements qui avaient appartenu à Chathres. Chacun des autres se défit d'un bijou, excepté Chathres qui s'exclama : « Je produis mon corps nu en témoignage ! Je n'ai rien. Je ne peux pas payer.

— Dans ce cas, dit le démon, tu dois entrer dans la grotte. »

Les autres pressèrent le pas, pour échapper le plus

vite possible au son des clameurs effroyables de Chathres.

Finalement, le chemin déboucha dans un paysage agréable. Des routes conduisaient dans plusieurs directions. Les camarades prirent congé les uns des autres et s'en allèrent chacun de son côté.

Marmaduke et Sufrit, la main dans la main, étudièrent les diverses directions. Une des routes plongeait dans un vallon vert, remontait et filait en oblique à travers les collines vers un clocher marquant l'emplacement d'un village cher et familier. Marmaduke regardait avec des yeux émerveillés. « C'est cette route que j'aimerais suivre, dit-il à Sufrit. Veux-tu m'accompagner ? »

Sufrit regardait une autre route qui menait à un endroit qu'elle connaissait bien, mais là-bas il n'y avait personne qu'elle aimait. « Oui, Marmaduke, je veux bien venir avec toi.

— Dépêchons-nous alors, et nous serons à la maison avant la nuit ! »

Et il en fut ainsi. Ils coururent joyeusement sur la route jusqu'à la maison, tandis que la clarté du jour baissait derrière eux. Quand ils se mirent à table pour le thé, seul Pinnacy posa des questions embarrassantes, mais ils déclarèrent être allés à un bal costumé, et voilà tout.

Par la suite, les événements de cette période eurent tendance à se brouiller dans la mémoire de Gersen : conséquence de la fatigue et de la nécessité d'échafauder constamment de nouveaux plans sur les ruines des anciens. Howard Alan Treesong était devenu un feu follet qui s'éloigne en dansant à l'instant où on croit le saisir, toujours hors de portée.

Ayant de nouveau pris l'air, Gersen domina son envie de rentrer à Pontefract, pour y mettre au point des projets nouveaux et parfaire sa connaissance d'Alice Wroke.

À la place, il sortit donc le *Manuel céleste*. La Réserve de Béthune était l'unique planète de Corvus 892, une naine jaune, dans un groupe d'une douzaine d'étoiles semblables. Le système dans son ensemble comprenait quatorze planètes, un nombre indéterminé de planétoïdes, lunes et fragments de débris, dont seule la Réserve de Béthune était habitée.

Béthune avait été découverte par la repéreuse Trudi Selland. Sa description de la flore et de la faune phénoménales de Béthune avait fait sensation dans le public et incité la Société Naturaliste à ouvrir instantanément des négociations, qui aboutirent finalement à un achat pur et simple. Des siècles s'étaient écoulés, pendant lesquels la Réserve

de Béthune devint pratiquement une planète-vivarium.

Dans le *Manuel*, Gersen lut :

« A l'heure actuelle, la Réserve de Béthune est un mélange curieux : pour dix parts réserve naturelle, pour cinq parts attraction touristique, pour trois parts quartier général de la Société Naturaliste, de ses filiales et d'une douzaine d'autres organisations telles que : *Amis de la Nature*, *Laissez-les vivre*, *Vitalistes scutinaires*, *La Vie dans l'Eglise de Dieu*, *Le Club de la Sierra*, *La Phalange Biologique*, *Mouvement des Femmes pour la Procréation Naturelle*. Quelques espaces résidentiels ont été affectés à l'usage de ces groupes, ainsi qu'aux spécialistes, aux étudiants et aux chercheurs. En pratique, presque quiconque trouve à son goût les conditions de vie sur la Réserve de Béthune obtient une autorisation de résidence temporaire qui peut-être prolongée indéfiniment.

« De nos jours, la Réserve de Béthune comprend plus de six cents zones de préservation de la nature et du gibier, jalousement maintenues dans leur état originel, leurs dimensions allant du continent entier à cet arpent où pousse le seul et unique arbre lillau dont la provenance est un mystère complet.

« Les Administrateurs d'aujourd'hui sont aussi zélés que leurs prédécesseurs – quelquefois sont utilisés des qualificatifs tels que « despotiques », « pédants », « vindicatifs », « capricieux », « obstinés ». Ils dirigent la planète comme si c'était un musée d'histoire naturelle privé, ce qu'en fait elle est. »

Conformément aux exigences du pays, Gersen se laissa dériver à proximité d'une des dix stations orbitales de quarantaine. À son bord montèrent quatre fonctionnaires en uniforme bleu et vert. Le *Voltigeur* fut fouillé ; Gersen fut interrogé sur les formes de vie qu'il aurait pu introduire en contrebande et averti des règlements locaux. Un pilote demeura à bord pour guider l'atterrissage du *Voltigeur* sur un parking de l'Aire Réservee aux Visiteurs près de la cité de Tanaquil. Là, Gersen fut requis de déposer une caution et reçut interdiction d'introduire, séquestrer, molester, capturer, modifier, tourmenter ou exporter des entités vivantes de quelque sorte que ce soit. Il fut ensuite autorisé à aller s'occuper de ses affaires.

Du terrain d'atterrissage, Gersen se rendit à Tanaquil par omnibus, à travers une futaie d'énormes arbres au tronc noir couverts de fleurs vermillon et fourmillant de petites créatures gazouillantes,

qui sautaient, se balançaient et planaient dans les hauts espaces ensoleillés. L'omnibus était évidemment leur ennemi héréditaire ; une troupe le suivit de branche en branche, babillant et bombardant le véhicule avec des cosses de fruits.

Le bus pénétra dans Tanaquil, une ville d'une étonnante originalité, qui avait l'air bâtie avec les cubes d'un jeu de construction aux brillantes couleurs primaires. Son plan avait été établi par la présidente d'une antique commission d'architecture qui s'était inspirée des illustrations d'un livre pour enfants. Elle avait fixé les paramètres architecturaux selon lesquels l'harmonie devait être réalisée[33]

Gersen prit une chambre à l'Hôtel Triceratops, une auberge pour touristes remarquable par un saurien empaillé de six mètres de long, avec six pattes torses tournées vers l'extérieur à la façon des canards et avec deux cornes, communément appelé *Triceratops Shanan*[34].

Gersen se renseigna auprès de l'employé de la réception : « Je veux retrouver quelqu'un que je connais de longue date, mais je ne sais pas où il habite.

— Rien de plus facile. Adressez-vous à l'Enregistrement. Nous ne sommes pas tellement nombreux ; au maximum, moins de cinq millions. Mais vous ne trouverez personne là-bas maintenant ; tout le monde doit être en train de déjeuner. »

Dans la salle à manger, qui était décorée de façon à ressembler à une forêt des premiers âges, Gersen se vit servir un repas dépourvu de fantaisie, basé sur la cuisine cosmopolite standard, bien que chaque plat fût baptisé d'un nom local pittoresque. Il but de la bière contenue dans une bouteille étiquetée *Ale du Sauvage Féroce*, qui arborait l'image d'une brute hideuse regardant d'un œil en feu un car de touristes passant dans le lointain.

À l'Enregistrement, Gersen fut pourvu avec efficacité de l'adresse de deux Cleadhoe, tous deux habitant sur le continent Rheas, dans un lieu appelé Camp de la Forêt Bleue, à l'intérieur de la Triste Grande Réserve Primitive.

Gersen avait remarqué l'Agence des Sereines Excursions Touristiques dans un immeuble attenant à l'hôtel mais, quand il s'y présenta, le bureau était déjà fermé pour la journée ; les commerçants de Tanaquil prenaient apparemment pour règle leurs convenances personnelles plutôt que celles de leurs clients.

Gersen retourna à l'hôtel et passa le reste de l'après-midi sur la véranda ombragée, à regarder les touristes, les gens du pays et de grands insectes en suspension en l'air : nébuleuses créatures d'écume, de voile et de filaments pendants issus d'une vessie gonflée de gaz. Il but une série de pahits au gin et se demanda quelle était la meilleure manière de s'y prendre pour régler l'affaire qui l'occupait.

S'il communiquait son plan aux Cleadhoe, peut-être faciliteraient-ils les choses, peut-être mettraient-ils des bâtons dans les roues ou encore ils pouvaient lui faire subir un échec complet. Il envisagea une centaine d'éventualités puis, comme le soleil s'enfonçait lentement dans la forêt, il renonça. Il était dans l'impossibilité d'établir des plans précis tant qu'il n'en saurait pas plus sur les Cleadhoe.

Au matin, Gersen retourna à l'Agence des Sereines Excursions Touristiques, où l'employé l'informa avec le sourire que seuls les savants qualifiés participant à des expéditions dûment accréditées étaient autorisés à louer des véhicules aériens.

« Les ennuis n'en finiraient pas, sans cela, monsieur, expliqua l'employé. Pensez donc ! Nous aurions des petits pique-niques familiaux au beau milieu des Mares à boue Gunderson, avec le bébé dévoré par un singe tribrachial des marais et la fille de la famille violée par le garde forestier.

— Alors comment puis-je aller où je le désire ?

— Il est recommandé aux touristes de réserver une place dans un des Safaris d'Observation de la Vie Sauvage, à bord d'un véhicule absolument sûr et doté d'air conditionné. C'est la façon la meilleure et la plus commode de visiter les réserves. Mais où voulez-vous aller ? Comprenez bien que de nombreuses régions sont interdites.

— Je veux aller au Camp de la Forêt Bleue dans la Triste Grande Réserve Primitive. »

L'employé secoua la tête. « Ce n'est pas une région organisée pour les voyages touristiques, monsieur.

— Supposez que vous-même souhaitiez visiter le Camp de la Forêt Bleue, comment vous y rendriez-vous ?

— Je ne suis pas un touriste.

— D'accord, mais que feriez-vous ?

— Je prendrais naturellement le vol commercial jusqu'à la Station de la Rivière Maundy, et le vol de jour dans la forêt. Mais... »

Gersen posa un billet de cinquante UVS sur le comptoir. « Je ne suis pas un touriste. Je suis voyageur de commerce. Je vends des insectifuges. Donnez-moi les tickets. Soit dit en passant, je suis pressé. »

L'employé sourit, haussa les épaules et mit le billet dans un tiroir. « Cela ne sert à rien de se presser ici. En fait, ce peut même être contraire à la loi. »

La Forêt Bleue était une savane abondamment boisée plutôt qu'un massif forestier continu, et elle occupait le bassin de la Grande Rivière Bulduke, une étendue de cent trente millions d'hectares. Le

feuillage de cette forêt n'était bleu que d'une façon prédominante, en trois teintes : outremer, bleu ciel et gris-bleu pâle. En plus, certains arbres avaient un feuillage vert hanneton et quelques-uns étaient gris. D'énormes phalènes aux ailes soyeuses volant dans le soleil créaient un papillotement rouge et noir qui fatiguait la vue. Les bêtes étaient nombreuses. Les herbivores étaient protégés par la masse, une cuirasse, la vitesse, l'agilité, une odeur infecte, des bras qui s'abattaient comme des fléaux, des cornes hérissées ou des glandes à venin. Les carnivores étaient munis d'un équipement propre à venir à bout de ces défenses. Diverses sortes de nécrophages rôdaient dans l'ombre.

La Bulduke Inférieure confluaient avec la Rivière Hantée dans un lacs de fondrières et de marais, habités par une extravagante variété de créatures : grandes, petites, redoutables, douces, avec et sans caroncules jaunes, avec et sans gueules pourpres béantes. Au nord du marais s'élevait à une faible hauteur un plateau, le site du Camp de la Forêt Bleue.

Gersen se rendit à pied de l'aéroport en ville, par une route non empierrée protégée de chaque côté par des barrières de trois mètres de haut, qui retenaient d'approcher la végétation et les bêtes mais laissaient le passage libre aux insectes. La chaleur et l'humidité rendaient oppressant l'air qui sentait vingt odeurs inconnues : émanations des plantes, de l'humus, des animaux.

La barrière obliquait subitement à angle droit de chaque côté pour enclore la ville. Gersen se rendit à l'Hôtel du Circuit de la Compagnie et entra dans un hall obscur et frais. Sans commentaire, il se vit attribuer une chambre par une jeune femme morose, qui prit son argent et indiqua d'une saccade du pouce une direction dans le hall. « Chambre Quatre. » Les clefs étaient considérées comme inutiles.

La chambre de Gersen était propre, fraîche, meublée succinctement et isolée de l'extérieur par une solide moustiquaire. Un vieil annuaire de la ville était posé sur la table. Gersen tourna les pages. Il vit :

Cleadow, Otho

Domicile : Périmètre N° 20

Lieu de travail : Atelier de la Station

Cleadow, Tuty

Domicile : Périmètre N° 20

Lieu de travail : Dépôt de Ravitaillement.

Gersen sortit sur la petite place centrale. La ville était silencieuse ; peu de gens se trouvaient dehors. De l'autre côté de la rue, une construction lugubre arborait une enseigne : DÉPÔT DE

RAVITAILLEMENT.

Gersen regarda par la porte. Il vit un homme entre deux âges et une femme imposante avec des cheveux noirs, d'épais sourcils noirs, un nez massif et un air inflexible. Gersen s'éloigna. Le Dépôt n'était pas l'endroit approprié pour faire connaissance de Tuty Cleadhoe.

Au centre de la place, une buvette vendait des boissons fraîches et des glaces. Gersen se procura une pinte de punch froid aux fruits et s'assit sur un banc.

Il attendit une heure, tandis que les habitants du Camp de la Forêt Bleue vaquaient à leurs affaires. Des groupes d'enfants retournant chez eux après l'école passèrent en bandes, des gens entrèrent au Dépôt et en sortirent. Le soleil descendit à l'ouest.

Tuty Cleadhoe quitta le Dépôt. Elle s'éloigna d'un pas vif en direction du sud de la ville.

Gersen suivit, le long d'un chemin ombragé par de grands arbres au port étalé. Tuty Cleadhoe entra dans une maison proche de la clôture périphérique.

Gersen laissa s'écouler dix minutes, puis sonna à la porte. Le battant coulisssa et Tuty Cleadhoe regarda au-dehors. « Monsieur ?

— J'aimerais m'entretenir quelques instants avec vous.

— Tiens. » Les yeux noirs de Tuty étincelaient tandis qu'elle examinait Gersen du haut en bas. « À quel sujet ?

— Vous avez habité Sirtirenjoie dans le Maunish ? »

Après une pause brève : « Oui. Il y a longtemps.

— J'en viens.

— Cela ne m'intéresse pas. Je n'ai que de mauvais souvenirs de Sirtirenjoie. Excusez-moi. Les voisins vont s'étonner de me voir parler à un étranger. » Elle se mit à refermer la porte.

« Attendez ! s'écria Gersen. Vous demeuriez à côté de la famille Hardoah ? »

Tuty Cleadhoe regarda par l'interstice. « C'est exact. »

Gersen se trouva entraîné à aller plus vite qu'il n'en avait eu l'intention. « Vous rappelez-vous Howard Hardoah ? »

Tuty Cleadhoe dévisagea Gersen pendant dix longues secondes. Elle répondit d'une voix sourde : « Oui, je m'en souviens.

— Puis-je entrer ? Je suis ici à cause de Howard Hardoah. »

Tuty Cleadhoe s'effaça à contrecœur et fit un geste. « Bon, venez. »

L'intérieur de la maison était obscur, étouffant et, pour un climat aussi chaud, trop meublé. Tuty désigna un fauteuil recouvert de velours rose. « Asseyez-vous, si vous voulez... Alors, qu'est-ce qui se passe avec Howard Hardoah ?

— Récemment, j'ai eu l'occasion de visiter la ferme des Hardoah et la conversation est tombée sur Howard. »

Tuty Cleadhoe eut l'air incrédule. « Howard vit à la ferme ?

— Non. Il en est parti il y a longtemps. »

Tuty avança brusquement la tête. « Savez-vous pourquoi ?

— Une vilaine histoire. Du moins je le suppose.

— Si j'avais pu mettre la main sur lui – elle allongea des mains aux doigts qui se crispèrent – je l'aurais écharpé. »

Gersen se renversa dans son fauteuil. Tuty poursuivit d'une voix sifflante de colère. « Il est venu chez nous ; il a appelé notre fils, tout bas pour que nous ne l'entendions pas. Mais nous avons entendu. Il a fait sortir notre unique enfant, notre garçon Nymphotis, qui était si docile et si gentil. Ils sont allés à l'étang et là-bas Howard a noyé notre petit enfant, il l'a maintenu sous l'eau.

« J'ai eu une intuition terrible ; j'ai crié : « Nymphotis ! Où es-tu ? » Je suis allée à l'étang et, là, j'ai découvert mon bel enfant. J'ai tiré hors de l'eau le petit cadavre souillé de vase et je l'ai rapporté à la maison. Otho est allé à la recherche de Howard, mais il était déjà parti. »

Gersen demanda : « Howard n'a jamais su que vous le soupçonniez ?

— Ce n'était pas du soupçon. C'était une certitude !

— Mais Howard ne l'a jamais su ? »

Tuty eut un geste d'une violence contenue. « Comment l'aurait-il su ? Il était parti. Ça a été notre tragédie. »

Gersen reprit : « J'ignorais que Nymphotis était mort. Je suis navré de raviver des souvenirs cruels.

— Vous ne ravivez rien ! Nous vivons avec eux chaque jour. Regardez ! » La voix de Tuty se brisa d'émotion. « Regardez ! »

Gersen tourna la tête. Dans un coin sombre de la pièce se tenait un jeune garçon formé d'une substance blanche luisante.

« Voilà notre Nymphotis. »

Gersen se retourna. « Je vais vous raconter quelque chose sur Howard Hardoah et ce qu'il est devenu, et comment justice pourrait être faite de lui.

— Attendez ! Il faut qu'Otho vous entende. Si vous pensez que je suis amère, lui l'est quatre fois plus. » Elle alla vers un téléphone, établit une communication et déversa un flot de paroles dans le micro. De temps à autre, une voix d'homme posait une question. Tuty eut un geste à l'adresse de Gersen.

« Parlez maintenant ! Nous vous entendrons tous les deux.

— Howard Hardoah est à présent un grand criminel. Il se fait appeler Howard Alan Treesong. »

Ni Tuty ni Otho Cleadhoe n'émirent de commentaire.

« Continuez.

— Je l'ai traqué dans tout l'Œcumène. Il est méfiant. Il doit être

appâté et piégé avec grand soin. J'ai échoué par deux fois, mais à présent je dispose d'un leurre pour l'attirer de nouveau. C'est ici que votre aide se révélerait utile. »

Gersen s'interrompit. Otho dit : « Allez toujours.

— Je ne veux pas continuer à moins que vous ne vous sentiez en mesure de me prêter votre concours. Ce sera dangereux.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, répliqua Otho. Expliquez-nous ce que vous avez en tête.

— Vous prêterez votre concours ?

— Expliquez-nous ce que vous avez en tête.

— Je veux l'amener ici, l'entraîner dans la jungle et le tuer. »

Tuty s'écria avec colère : « Il n'y a rien à faire pour nous ! Vous l'affronterez, vous le tuerez ! C'est pour Nymphotis qu'il doit payer !

— Peu importe, dit Otho d'une voix grave. Nous prêterons notre concours. »

Extrait du *Livre des Rêves* :

Doux et gracieux est le Bleu Rhune Evanesce, pourtant – lorsque gémissent les vents de la guerre – l'épée de Rhune boit avec autant d'avidité que les autres. Quand le pays est tranquille, alors Rhune parcourt les prés en fleur et chante des chants de plaisance. Tel n'est pas Loris Hohenger, le féroce, dont la couleur est le rouge le plus intense des rouges ! Son ardeur doit toujours être contenue avec fermeté ; il s'en faut toujours d'un cheveu que sa brutalité ne s'affirme. Seuls les paladins connaissent sa tolérance et sa sincère affection. Tous les autres, quand ils sont en sa compagnie, marchent comme sur des œufs. Ses appétits sont intraitables ; il dépouille les belles de leur trésor, en général à leur grand délice mais parfois à leur profonde détresse, ainsi qu'il en fut pour Mélissa la Blonde qui avait voué sa virginité à la gloire de Sancta Sanctissima. Zada Mémar, d'une beauté fabuleuse, l'enflamma au-delà de toute retenue, mais elle se donna à Immir. Et Loris fut le premier à lever haut son épée en témoignage de louange ! Fonce au galop dans ta folle et téméraire urste[35], ô Loris, fonce encore et toujours !

Arrivé à Pontefract, Gersen se rendit en taxi à la Place Tara, où il descendit. Autour de lui, de tous côtés, ordre et rectitude : vieux immeubles étroits, gens blêmes en costumes cérémonieux, pensées et giroflées dans des jardinières ; brume, temps couvert, vents humides et odeurs ; tout placide, habituel et rassurant... À un téléphone public, Gersen appela les bureaux d'*Évidence* et fut mis en communication avec Maxel Rackrose qui assumait le rôle de rédacteur en chef par intérim.

Rackrose salua Gersen d'une façon à la fois cordiale et prudente. Il déclara qu'en général tout se passait convenablement pour *Évidence*, ce dont il s'attribua le mérite.

« Je suis heureux d'apprendre que ça va, dit Gersen. Je suppose que je ferais bien de prendre contact avec ma secrétaire.

— Votre secrétaire ? » Le ton de Rackrose témoignait de sa surprise. « Qui est-ce ? »

Le cœur de Gersen se serra.

« Alice Wroke. La jeune femme rousse. N'est-elle plus à *Évidence* ?

— Ah, oui, je me souviens, dit Rackrose. Oui, en effet. Alice Wroke. Une jeune femme, modèle sport, rouquine. Elle est partie.

— Partie pour où ?

— Je n'en ai pas la moindre idée... je vais consulter le registre... Vous avez de la chance. Elle a laissé une lettre qui vous est adressée.

— J'arrive tout de suite. »

Sur l'enveloppe était inscrit :

À remettre uniquement à Henry Lucas.

La lettre disait :

Cher Henry Lucas,

J'ai découvert que le journalisme ne m'intéresse finalement pas. C'est pourquoi j'ai démissionné de mon poste à *Évidence*. Je séjourne à l'Hôtel Gladen, à Port Lhassey, qui se trouve au sud sur la côte.

Alice Wroke

Gersen téléphona à l'Hôtel Gladen, à Port Lhassey. Miss Wroke n'était pas là mais on pensait qu'elle reviendrait d'ici une heure.

Dans une agence, Gersen loua un aérocar. Il partit en direction du sud le long de la côte, suivant la ligne blanche ondulante créée par les rouleaux d'eau grise qui se brisaient avec fracas contre et par-dessus les rochers ; traversa la Baie de Sainte-Kilda, survola le Cap May et la Pointe Kittery. Il doubla la Tête de Hannah juste au moment où Véga brillait par une fente dans les nuages et illuminait les maisons blanches de Port Lhassey de l'autre côté de la Baie Polroue.

Gersen se posa sur le terrain public, suivit à pied le front de mer jusqu'à l'Hôtel Gladen.

Dans le salon près de la cheminée, il trouva Alice Wroke. Elle tourna la tête, le vit et commença à se lever.

Gersen traversa la pièce. Il lui prit les mains, la tira pour la mettre debout, baisa son visage, puis noua ses bras autour d'elle.

« Henry, arrêtez ! » s'écria Alice Wroke. Elle eut un rire joyeux. « Vous m'étouffez ! »

Gersen relâcha son étreinte. « Vous n'avez plus besoin de m'appeler Henry. Henry n'est qu'une adresse postale. Ceci, c'est moi. »

Alice recula et le regarda de la tête aux pieds. « Cette version a-

t-elle un nom ?

— Elle s'appelle Kirth Gersen et elle est moins gentilhomme que Henry Lucas. »

Alice l'inspecta de nouveau. « Henry Lucas m'a plu, même s'il était arrogant et détestable. Quelles nouvelles de qui vous savez ?

— Il est toujours vivant. Il y a beaucoup à dire. Cela attendra-t-il que j'aie pris un bain et me sois changé ?

— Je vais appeler Mrs. Gladen et elle vous donnera une chambre. C'est une dame très digne, aussi ne faites rien qui la choque. »

Gersen et Alice dînèrent aux chandelles dans l'angle de la véranda. « Maintenant, dit Alice, racontez-moi vos aventures.

— Je suis allé à la réunion des anciens camarades d'école de Howard à Sirtirenjoie sur Moudervelt. Howard s'est livré à des facéties et a dansé la matelote. Il a critiqué le jeu d'un musicien de l'orchestre. Le musicien lui a tiré une balle dans le postérieur et la soirée s'est arrêtée là.

— Et où vous trouviez-vous ?

— J'étais le musicien.

— Ah ! J'ai compris. Que s'est-il passé d'autre ?

— J'ai découvert *Le Livre des Rêves* de Howard, qu'il a perdu il y a vingt-cinq ans. Je suis sûr qu'il veut le récupérer. » Gersen poussa le vieux cahier rouge de l'autre côté de la table. « Le voici. »

Alice pencha la tête au-dessus du cahier. La clarté des chandelles faisait luire ses cheveux et projetait des ombres le long de ses joues obliques. Gersen la contemplait. Dire que je suis assis là, pensa-t-il, à la même table que la miraculeuse Alice Wroke...

Alice tournait les pages. Elle arriva à la fin et referma le cahier. Au bout de quelques instants, elle dit : « Presque toujours, il est Immir. Mais j'ai rencontré Jeha Raïs et Mewness et Spangleway, et j'ai entrevu une fois ou deux Rhune Evanesce, qui ne m'a prêté aucune attention. Je suis contente que Loris Hohenger ait été occupé ailleurs. »

Gersen remit le cahier dans sa poche. Alice reprit d'un ton rêveur : « Zada Mémar... je me demande ce qui lui est arrivé.

— Elle est venue d'une autre planète à Sirtirenjoie. Au cours d'un pique-nique scolaire, elle s'est noyée dans le Lac Kaki.

— Pauvre Zada Mémar. Je me demande... »

Gersen secoua la tête. « Pas moi. »

Alice le regarda, et ses yeux parurent noirs à la lumière des chandelles. « Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai pas le moindre doute. »

Dans *Cosmopolis* parut un article accompagné de plusieurs

illustrations. Il était ainsi chapeauté :

HOWARD ALAN TREESONG ASSISTE
A LA VINGT-CINQUIÈME RÉUNION
ANNIVERSAIRE DE SA CLASSE

Une réception que personne n'oubliera Même les Criminels
font preuve de sentiment Plus grand est le Criminel, plus
fort le sentiment

par notre correspondant particulier
Sirtirenjoie, le Maunish
Moudervelt, Etoile de Van Kaathe.

(Note de la Rédaction : le Maunish est l'une des 1 562 principautés indépendantes dont se composent les Etats politiques de Moudervelt. Son paysage comprend des prairies, des bassins fluviaux, des exploitations fermières et des forêts, où vivent près d'un million de personnes. Howard Alan Treesong est né dans une ferme proche du bourg de Sirtirenjoie.)

Il y a vingt-cinq ans, un garçon timide aux cheveux châtain connu sous le nom de Howard Hardoah fréquentait le lycée régional de Sirtirenjoie. Ce garçon est aujourd'hui l'insigne criminel de l'Oécumène et de l'Au-Delà et compte parmi les « Princes Démons » de triste notoriété. Son nom – Howard Alan Treesong – frappe de terreur une multitude de cœurs et ses exploits ont retenu l'attention de tous. Mais Howard Alan Treesong se souvient toujours du temps d'autrefois, et non sans nostalgie. À la réunion récente de sa classe, il l'a démontré d'éclatante façon, suscitant chez ses anciens camarades ce qu'on peut appeler au mieux des sentiments mitigés.

L'événement ne s'effacera jamais des mémoires et, tout au moins de ce point de vue, doit être considéré comme un grand succès. Au début de la soirée, Howard Hardoah (nom par lequel il était connu à l'école), saisi par la gaieté, s'en est allé de table en table raconter des anecdotes et rappeler de vieux incidents, ce qui ne manqua pas parfois de gêner ses auditeurs.

À mesure que la soirée s'avancait, l'entrain de Mr. Hardoah est monté à des niveaux de fantaisie et d'audace encore plus élevés. Il a joué des airs joyeux au violon ; il a dansé plusieurs gavottes, une matelote et une saccaderie. Les divertissements de Mr. Hardoah ne

connaissent plus de bornes et mobilisèrent totalement le groupe. Il a mis en scène des farces et charades ingénieuses pour célébrer de vieux épisodes ; elles ont été docilement exécutées par ses camarades devenus nerveux, pour qui ses intentions profondes n'étaient pas toujours très claires. Il a fait asseoir Mr. Maddo Strubbins sur un bloc de glace ; il a tatoué Mr. Bloy Sadalfoury ; et il a organisé le départ de Mrs. Suby vers Ahe avec ses deux charmantes filles, Mirl et Maud, pour une longue croisière dans les mondes extérieurs.

Les festivités furent interrompues par un gang de maraudeurs qui ont tiré sur Mr. Hardoah, l'atteignant aux fesses, et qui ont causé une telle consternation que la réunion fut interrompue. Mr. Hardoah souffrait et s'en est allé. Cette blessure l'empêchera sûrement de danser pendant quelque temps. Mr. Hardoah a exprimé son indignation que des actes de violence aussi grossiers aient été perpétrés dans une communauté censée être policée. Il compte revenir à la prochaine réunion, à condition qu'elle puisse se terminer moins abruptement, étant donné qu'il n'avait mis en scène qu'une faible partie de ses frivolités ingénieuses.

Dans le numéro suivant de *Cosmopolis* :

HOWARD ALAN TREESONG

Ses exploits mémorables et son enfance.

(Note de la Rédaction : Un récent article concernant Howard Alan Treesong, de fâcheuse notoriété, a suscité beaucoup de commentaires. La communication ci-dessous, nous l'espérons, intéressera peut-être aussi nos lecteurs.)

À la Rédaction de *Cosmopolis* :

J'ai lu avec une vive curiosité votre récent article sur la réunion d'anciens élèves à Sirtirenjoie, car mon fils Nymphotis était un camarade de classe du jeune Howard Hardoah. C'est bizarre la façon dont les choses tournent dans la vie. Les deux garçons étaient inséparables et Nimpy, comme nous l'appelions, parlait souvent des dons et du savoir-faire de Howard, et son bien le plus précieux était un mince cahier d'aventures fantastiques, *Le Livre des Rêves*, que Howard lui avait donné.

Notre petit garçon est mort au cours d'une baignade peu avant notre départ du Maunish et nous avons toujours *Le Livre des Rêves* pour nous rappeler ces jours d'autrefois dans la Prairie. Nous nous imaginons mal que Howard Hardoah, si timide et circonspect, soit devenu la personne que vous décrivez mais, au cours de notre existence, nous avons vu se produire bien des événements surprenants – plus, je pense, que la plupart des gens puisque nous avons beaucoup voyagé et que, même maintenant, nous ne savons pas où nous mourrons.

Nous pensons souvent à notre pauvre petit Nimpy. S'il avait vécu, peut-être à présent serait-il aussi une personnalité.

Prière de ne pas mentionner mes nom et adresse, car je ne peux pas me consacrer à la correspondance en ce moment.

Respectueusement,
Tuty C.

(Nom de famille et adresse supprimés sur demande.)

Dans les bureaux de *Cosmopolis* entra un homme maigre et taciturne, d'âge indéterminé, vêtu d'un costume noir impeccable coupé à la mode du pays : ajusté aux épaules, évasé aux hanches. Il se déplaçait avec la prestesse silencieuse d'un chat. Ses yeux étaient noirs, son visage étroit avec des joues creuses. D'épais cheveux noirs formaient la pointe du veuf puis se rabattaient en arrière sur ses tempes et retombaient le long de ses oreilles. Il se dirigea vers le bureau de la réception et, ce faisant, jeta de vifs regards à droite et à gauche comme sous l'effet d'une longue habitude. L'employée demanda : « Monsieur, que pouvons-nous pour vous ? »

— J'aimerais m'entretenir avec la personne qui a écrit un article sur Mr. Howard Treesong il y a quelques semaines.

— Oh, ce doit être Henry Lucas. Je crois qu'il est dans son bureau. Puis-je vous demander votre nom, monsieur ?

— Schahar.

— Et ce que vous désirez, Mr. Schahar ?

— Ma foi, mademoiselle, c'est un peu compliqué. Je préférerais ne l'expliquer qu'une seule fois à Mr. Lucas.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je vais demander si Mr. Lucas peut vous voir maintenant. »

La jeune femme parla dans un micro et reçut une réponse. Son

regard se reporta vers Schahar. « Voulez-vous vous asseoir, monsieur ? Il vous recevra dans cinq minutes. »

Schahar resta assis en silence, ses yeux noirs voltigeant de-ci, de-là autour de la pièce.

Une tonalité musicale résonna. La réceptionniste dit : « Mr. Schahar, s'il vous plaît. »

Elle conduisit Schahar le long d'un couloir et l'introduisit dans une pièce aux murs verts pâles et au tapis lavande. Derrière une table en forme de rognon était mollement assis un homme au teint blême à la mode, avec une expression languide sur un visage encadré par des boucles noires brillantes. Ses vêtements formaient un ensemble d'une superbe élégance ; son attitude, comme son expression, était languide et juste à la limite du dédain. Il parla d'une voix atone. « Monsieur, je suis Henry Lucas. Veuillez vous asseoir. Je n'ai pas l'impression de vous connaître. Mr. Schahar, je crois.

— C'est exact, monsieur. » Schahar s'exprimait avec aisance d'une voix neutre. « Vous êtes un homme occupé et je ne veux pas prendre trop de votre temps. Je suis écrivain, comme vous, bien que certainement pas aussi compétent ni aussi renommé. »

Gersen, notant les solides épaules de Schahar, ses grands bras nerveux, ses mains massives aux longs doigts puissants, réprima un sourire d'amusement amer. Schahar exsudait une aura psychique d'adresse meurtrière, de poignardages et d'étranglements, de terreur et de souffrance. Schahar avait assisté à la réunion des anciens élèves, il se tenait à l'entrée avec le petit homme trapu. Gersen se remémora ce qui s'était passé des mois auparavant, lorsque Lamar Médrano d'Isle Sauvage avait rencontré Emmaüs Schahar à Port-du-Monde, Nouveau Concept. Elle avait quitté l'Hôtel Diomède en sa compagnie et personne ne l'avait jamais revue.

« Baste, répliqua Gersen. Point ne suis écrivain mais journaliste. Quel est votre domaine ?

— Les affaires courantes. Faits et personnalités. Je me suis intéressé récemment à Howard Alan Treesong et à son étonnante carrière. Malheureusement, les éléments sont difficiles à découvrir.

— Je m'en suis aperçu, dit Gersen.

— L'article sur la réunion des anciens élèves... c'est vous qui l'avez écrit, je pense ?

— Notre correspondant particulier a envoyé dix pages d'une prose très exubérante, que j'ai mise en forme de mon mieux. Pour des renseignements sur Treesong, le Maunish semble l'endroit où il faut se rendre.

— Je ne dis pas que je ne suivrai pas votre conseil. Que pensez-vous de cette femme et de son *Livre des Rêves* ? »

Gersen haussa les épaules avec indifférence. « Je n'ai pas

approfondi la question. La lettre est quelque part par là. J'ai l'impression d'avoir été désigné comme spécialiste de Treesong. » Gersen ouvrit un tiroir, sortit une feuille de papier, y jeta un coup d'œil. Schahar se pencha en avant.

« Un vieux cahier de classe ou quelque chose de ce genre, reprit Gersen. Probablement rien de remarquable. »

Schahar tendit la main. « Vous permettez que je voie ? »

Gersen leva les yeux comme surpris et parut hésiter. Il regarda la lettre en fronçant les sourcils. « Désolé, je pense qu'il vaut mieux ne pas vous la communiquer. Cette femme ne tient pas à ce que son nom soit révélé. Je ne puis dire que je la blâme, avec tous les maniaques et cerveaux fêlés qui courent les rues. » Gersen remit la lettre dans le tiroir.

Schahar se recula, un faible sourire aux lèvres. « J'aimerais réunir toutes et n'importe quelles informations disponibles sur ce sujet-là. Je m'intéresse principalement au début de la vie de Howard Treesong – sa période de formation, pour ainsi dire. Je suis particulièrement désireux d'examiner des brouilles dans le genre du *Livre des Rêves*. » Schahar attendit, mais Gersen ne réagit que par un hochement de tête évasif.

Schahar reprit sur le ton pressant de qui veut persuader : « Et si j'allais trouver cette femme en tant que correspondant de *Cosmopolis*, me laisseriez-vous alors avoir son adresse ? »

— Vos efforts dépasseraient de beaucoup le bénéfice que vous en tireriez, à mon avis. Pourquoi ne pas vous rendre à Sirtirenjoie sur Moudervelt et enquêter auprès de ses anciennes connaissances ? Cela semble un terrain de recherche plus fertile.

— Une fois encore, c'est un excellent conseil, monsieur. » Schahar se leva, marqua un temps et parut s'incliner légèrement en avant.

D'un mouvement languide, Gersen se dressa aussi. « J'ai rendez-vous ailleurs, sinon je me serais fait un plaisir de discuter le sujet avec vous plus amplement. Je vous souhaite de réussir.

— Merci, Mr. Lucas. » Schahar sortit.

Gersen attendit. Un appareil sur le côté de son bureau émit une tonalité. Gersen sourit. Il mit en place un dispositif indicateur sur le tiroir de sa table, puis tourna une clef dans l'antique serrure. Plaquant sur sa tête un chapeau aloysien à trois étages, il quitta la pièce, longea le corridor d'un pas tranquille, passant devant deux bureaux inoccupés. Derrière l'une de ces portes se tenait Schahar, c'est ce que la tonalité avait indiqué à Gersen.

Il fit le tour du pâté de maisons à une allure de promenade, puis rentra. Il se rendit tout droit à son bureau. S'effaçant sur le côté, il fit coulisser la porte.

Pas d'explosion, pas de sifflement de projectile.

Gersen pénétra dans la pièce. L'indicateur du tiroir avait été dérangé. La serrure n'offrait aucune apparence d'avoir été forcée ; Schahar savait s'y prendre. Gersen ouvrit le tiroir. La lettre était restée telle qu'il l'avait laissée ; Schahar s'était contenté de relever le nom et l'adresse.

Gersen alla au téléphone et appela Alice. « Ça y est.

— Qui est venu ?

— Un homme appelé Schahar. Je pars directement pour le spatioport. »

La voix d'Alice était neutre. « Soyez prudent.

— Bien sûr. »

Gersen lança le chapeau vers un fauteuil, échangea son costume à la carrure ajustée contre une tunique de spationaute et quitta le bureau de *Cosmopolis* – peut-être pour la dernière fois.

Un taxi l'emmena au spatioport, puis sur la piste où stationnait le *Voltigeur Fantamique*. L'appareil avait été nettoyé, lavé, astiqué, révisé, inspecté et approvisionné. Les hublots avaient été débarrassés de leur couche de poussière spatiale. Le linge avait été changé, les réservoirs étaient pleins d'eau, les casiers bourrés de vivres. Les dispositifs de propulsion avaient été rechargés ; les accumulateurs étaient gonflés à bloc.

Le *Voltigeur Fantamique* était paré pour s'élancer dans l'espace.

Gersen embarqua, ferma l'écouille, entra dans le salon. Son nez décela le plus faible des parfums. Il regarda à droite et à gauche.

Rien d'extraordinaire.

En trois enjambées, il gagna la chambre : vide. Il ouvrit brusquement la porte des cabinets. « Sortez de là ! »

Vêtue d'un short gris souris et d'une tunique noire, Alice s'avança. « Vous voilà donc, commenta Gersen.

— Ça en a l'air, rétorqua Alice.

— Je m'y attendais à moitié. » Gersen tendit la main vers l'écouille. « Hop, dehors.

— Absolument pas. J'ai décidé de ne plus vous quitter d'une semelle. Vous pourriez ne pas revenir. »

Elle s'approcha de lui et leva son visage pour le regarder bien en face. « Vous ne voulez pas de moi à bord ?

— Oh, je pense que vous me seriez utile. Mais c'est dangereux.

— Je sais.

— Ma foi, je ne peux pas perdre de temps à discuter. Puisque vous êtes là... »

Alice eut un rire triomphant. « J'étais sûre que vous vous rangeriez à mon avis. »

La Réserve de Béthune planait dans l'espace en plein sous la lumière de Corvus 892. Gersen amena le *Voltigeur* en douceur à proximité d'une des stations orbitales. Aucun pilote n'était disponible pour le moment ; il reçut l'ordre d'attendre.

Alice s'insurgea contre les formalités. « Je n'ai pas l'intention de molester leurs animaux ! Je le leur ai dit, mais je n'ai pas l'impression qu'ils me croient.

— Howard sera encore plus mortifié. Pas moyen qu'il se présente dans son croiseur de combat pour faire le matamore.

— Peut-être qu'il arrivera comme touriste. Peut-être qu'il n'osera pas venir du tout.

— Je ne le vois pas envoyant Schahar chercher son précieux *Livre des Rêves*. En tout cas, tu devras rester à Tanaquil sans te montrer ; s'il t'aperçoit, nous aurons des ennuis. »

Alice prit un air soumis. « Comme tu voudras. Pourtant, tu as dit toi-même que je ne ressemble pas à Alice quand je suis habillée en garçon, avec mes cheveux cachés.

— Nous ferions bien de te couper les cheveux et de teindre les racines en noir.

— Ce n'est pas nécessaire. J'aurais une drôle de tête. Tu te moquerais de moi ; je serais furieuse et c'en serait fini de notre idylle. »

Gersen l'enlaça. « Voilà un risque que nous ne pouvons pas prendre.

— Bien sûr que non... Qu'est-ce que tu fais ? Arrête ! Tu m'as déjà couru après dans tous les coins du vaisseau deux fois aujourd'hui !

— Il n'y a rien d'autre à faire. Tu t'es jetée toi-même dans la gueule du loup, tu sais.

— N'as-tu pas peur d'en avoir assez de moi, un jour ?... Non ? Oh, alors... »

Le pilote finit par arriver et conduisit le vaisseau à Tanaquil, en dépit de la requête de Gersen qu'il le mène à l'aéroport du Camp de la Forêt Bleue.

« Navré, avait répliqué le pilote. C'est contraire au règlement. »

Gersen s'avisa que le pilote ne prononçait pas trois mots sans

que revienne celui de « règlement ». Le pilote poursuivit :

« Nous ne pouvons pas rendre les choses faciles, vous comprenez. Tout le monde se promènerait partout, ramasserait des fleurs, taquinerait les singes. Les touristes doivent effectuer leurs visites avec décorum et respect. Si cela ne tenait qu'à moi, j'interdirais purement et simplement l'entrée à ces enqueteurs.

— Alors il n'y aurait personne à qui imposer vos règlements et vous seriez au chômage. »

Le pilote fixa sur Gersen un regard direct. Il conclut que Gersen avait voulu plaisanter et rit. « Je me débrouillerai toujours. Je ne suis pas seulement pilote auxiliaire, vous savez. En fait, je suis diplômé du quatrième cycle et spécialiste reconnu dans le domaine de la pathologie du ver mélatide segmentée. »

Alice demanda : « Dans ce cas, pourquoi êtes-vous là à piloter au lieu d'aller vous occuper des vers malades ? »

— Il n'y a pas tant de vers que ça. Ils se cachent dans la boue en profondeur et on a du mal à les attraper. D'ailleurs, aussi bien, ils se portent comme des charmes. Je m'inscrirai peut-être pour une seconde spécialité. Entre-temps, la compagnie m'emploie à appliquer le règlement... Nous voici au terminal. Laissez toutes les armes et objets de contrebande à bord de votre vaisseau. Maintenant, si vous voulez bien débarquer, je vais sceller les issues. »

Gersen et Alice, chacun muni d'un petit sac de voyage, mirent pied à terre, subirent de nouveau examen et fouille, puis reçurent finalement leurs autorisations de séjour.

À un guichet marqué : *Voyages officiels et Transport commercial express*, Gersen voulut prendre des billets pour le Camp de la Forêt Bleue à bord de l'avion régulier de la Station. L'employé refusa de l'écouter et repoussa son argent. « Vous devez passer par les circuits prévus ; nous tenons beaucoup ici à ce que les choses soient faites avec méthode.

— Par curiosité, quand aura lieu le prochain vol pour le Camp de la Forêt Bleue ?

— Deux départs aujourd'hui, monsieur, au milieu de l'après-midi et peu après ensuite, par l'itinéraire de droite et l'itinéraire de gauche. »

À bord d'un omnibus ouvert sur les côtés, Gersen et Alice se rendirent en ville sous une haute voûte de jacarandas et de drupes, poursuivis par des créatures arboricoles déchaînées.

À l'Agence des Sereines Excursions Touristiques, Gersen se trouva en face de quelqu'un de nouveau : une jeune femme aux yeux étroits et aux narines pincées. Elle déclara aussitôt la requête de Gersen impossible et essaya de lui vendre des billets pour l'Itinéraire Touristique Horaire C. Gersen usa d'insistance et d'argumentation

raisonnée ; au bout de dix minutes de recherches acharnées dans la réglementation des voyages, l'employée ne découvrit pas de stipulations soutenant formellement sa position et elle établit à regret deux billets.

L'omnibus du spatioport avait terminé son service pour la journée. Gersen dénicha l'unique taxi de la ville, et ils retournèrent tous deux au spatioport, arrivant seulement dix minutes avant le premier départ.

Deux heures plus tard, l'avion se posa sur le terre-plein dans la jungle au nord du Camp de la Forêt Bleue. La porte s'ouvrit ; dans la cabine entra une bouffée d'air chargé de relents du marais.

Gersen et Alice débarquèrent ; l'avion piqua au sud, et ils se retrouvèrent seuls dans la clairière en pleine jungle.

« Le bout du monde, commenta Gersen. Par ici, pour le village. »

Depuis l'Hôtel du Circuit de la Compagnie, Gersen téléphona à Tuty Cleadhoe au Dépôt de Ravitaillement.

« Je suis de retour. Tout se passe comme prévu. Avez-vous déjà eu des nouvelles de, disons, quelqu'un d'autre ?

— Rien encore. » La voix de Tuty était bourrue. « Nous l'attendons avec espoir et anxiété. Vous avez le cahier ?

— J'apporterai ce que j'ai à votre domicile dans, mettons, une demi-heure. »

Tuty émit un *tss-tss* d'agacement. « Nous avons des règlements ici. Je ne peux pas quitter mon travail sur un caprice !... Bon, s'il le faut, il le faut. J'inventerai un prétexte. »

Gersen dit à Alice : « Mrs. Cleadhoe a des opinions bien arrêtées ; en fait, elle est obstinée et soupçonneuse. » Il l'examina d'un œil critique. « Tu serais sage de t'habiller de façon terne et discrète. »

Alice se regarda. Elle portait une culotte de spationaute grise, des bottillons noirs, un chemisier vert sombre. « Qu'est-ce qui pourrait être plus terne et discret que ça ?

— Au moins enfonce ce chapeau sur tes cheveux et tâche d'avoir l'air d'un garçon.

— Cela risque de rendre Mrs. Cleadhoe plus soupçonneuse que jamais.

— Je pense aussi à Howard Treesong, dit Gersen.

S'il voit des cheveux roux, il va penser « Alice ». Mieux vaudrait que tu restes ici à l'hôtel.

— Nous en avons déjà discuté.

— Tiens-toi dans l'ombre. Parle d'une voix revêche.

— Je ferai de mon mieux. »

De sa valise, Gersen détacha divers menus objets qu'il répartit sur sa personne. Alice regardait sans faire de commentaires. Gersen dit finalement : « Ce sont des armes, toutes avec du poison. Prends ceci et

manipule-le avec précaution. » Il lui donna un bout de tube de verre long de dix centimètres. « Si quelqu'un qui ne te plaît pas approche, braque le tube vers son visage et souffle dans cette extrémité. Puis éloigne-toi le plus vite que tu pourras. »

Alice plaça d'un air grave le tube dans la poche de poitrine de son chemisier.

Ils quittèrent l'hôtel et se rendirent au cottage de Tuty Cleadhoe. Elle les avait guettés ; la porte s'ouvrit quand ils s'approchèrent.

Les traits lourds de Tuty se rembrunirent sous l'effet de la surprise quand elle vit Alice. « Qui est-ce ? Et qu'est-ce ?

— Son nom est Alice Wroke. C'est ma collègue.

— Humf. Enfin, cela ne me regarde pas. Entrez. »

Depuis la précédente visite de Gersen, la pièce avait changé sur un point : le marmel de Nimpy ne se tenait plus mélancoliquement sur l'estrade.

Tuty hocha la tête d'un air sévère. « Nimpy est parti pour le moment. Alors, où est le cahier ? »

Gersen lui donna un cahier rouge avec l'inscription : *Le Livre des Rêves*. Tuty feuilleta les pages.

Elle leva les yeux avec irritation. « Il n'y a rien dessus !

— Bien sûr que non. Croyez-vous que j'allais risquer si facilement le véritable cahier ? C'est un fac-similé – un appât pour ainsi dire. »

Tuty déclara d'un ton sec : « C'est suffisant. Vous n'avez pas besoin d'en faire plus. Otho et moi avons établi nos plans. Rien n'est laissé au hasard. Vous devriez retourner à Tanaquil pour attendre. Quand le travail sera terminé, vous serez prévenus. »

Gersen rit. « Vous avez peut-être établi des plans, mais Howard aussi. C'est un professionnel.

— Je n'en doute pas. Qu'est-ce que vous comptiez faire ?

— Tôt ou tard, il se présentera ici. À ce moment-là, je le tuerai. »

Tuty se planta tel un pot à deux anses, les mains sur ses hanches robustes. « Tiens, tiens. Comment vous y prendrez-vous sans armes ?

— Je pourrais vous retourner la question.

— J'ai un revolver, un projec Model J. C'est capable de décapiter un thrombodaxus.

— Voulez-vous me permettre de me servir de cette arme ?

— Absolument pas ! Le règlement l'interdit formellement. Et Otho ne serait pas d'accord... Dans combien de temps Howard arrivera-t-il ?

— Je ne sais pas. Je suis venu aussi vite que possible. J'ai l'impression que Howard en fera autant. Il n'y aura pas grand écart de temps entre nous. »

Alice tendit la main vers la fenêtre. « Aucun, même... regardez. »

Dans la rue approchait Schahar et, derrière lui, un petit homme trapu à la lourde carrure et à la tête presque sans cou.

« Ce sont deux des hommes de Howard, dit Gersen. Pensez-vous encore être capable d'en venir à bout ? »

— Certainement. Les voici ! Dans la pièce du fond, vous autres. Et pas un son ! »

Elle les poussa dans le salon de derrière et tira la porte. La lumière tombant d'une fenêtre de côté éclairait une photographie du jeune Nimpy, dans un cadre d'argent, posée sur une table de bibliothèque voisine.

Gersen essaya la porte, qui refusa de bouger. Il jura tout bas. « Cette vieille folle nous a enfermés ! »

Alice examina la fenêtre. « Elle est petite. Mais je pourrais m'y faufiler quand même. »

— La porte n'est pas si solide. Nous pouvons la faire sauter quand nous voudrons.

— Chut. Écoute. »

Dans la pièce de devant résonnaient des bruits de conversation.

« Vous êtes Tuty Cleadhoe ? » C'était la voix de Schahar.

« Et alors ? Qui êtes-vous ? Personne de ma connaissance. »

— Mrs. Cleadhoe, je voyage comme secrétaire...

— Allez à l'hôtel. Je ne veux pas d'étrangers ici.

Je ne suis pas seule ; j'ai un gros revolver prêt à tirer sur les intrus. Fichez le camp.

— ... pour un important et noble gentilhomme qui veut vous parler, et je suis sûr que vous y trouverez votre profit.

— Un gentilhomme important ? Je n'en connais pas. Quel est son nom ? Et s'il est si noble que ça pourquoi ne vient-il pas ici en personne au lieu de vous envoyer ?

— Tout comme vous, Mrs. Cleadhoe, il ne tient pas à frayer avec des gens aux réactions imprévisibles. Il est aussi nerveux et timide. Les armes l'effraient, je vous prie donc...

— Filez avec vos insultes ! Et vite, avant que je vous fasse sauter timidement la jambe avec nervosité ! Je suis vieille et seule, mais je n'admets pas d'être insultée par des touristes chauves !

— Pardonnez-moi, Mrs. Cleadhoe. Je suis navré de vous offenser. Je vous en prie, ne brandissez pas votre arme comme ça. Une question : êtes-vous la « Tuty C. » qui a écrit récemment à la revue *Cosmopolis* ?

— Et alors ? Pourquoi n'écrirais-je pas si ça me plaît ? Quel mal ai-je fait ?

— Absolument aucun. Vous avez attiré la chance sur vous, comme vous verrez, si vous rangez votre arme et vous calmez ; ensuite je demanderai à mon patron de se joindre à nous.

— Et alors ce sera deux contre un ? Ha, ha. Pas question. Envoyez-moi ce noble gentilhomme timide et ne revenez pas. L'arme ? Je la mettrai de côté, sauf si l'occasion de s'en servir se présente.

— Je suis sûr que vous n'aurez pas la moindre cause de vous alarmer, Mrs. Cleadhoe, et que vous aurez toutes les raisons d'être satisfaite.

— Je n'imagine vraiment pas pourquoi ni comment. »

Pas de réponse de Schahar, parti de toute évidence. Gersen appliqua son épaule contre la porte, qui craqua et gémit. Aussitôt un coup sec résonna sur le battant. « Vous deux, tenez-vous tranquilles ! Vous n'avez pas à vous mêler de nos plans ! Plus un bruit maintenant ; il y a quelqu'un dehors. »

Gersen marmotta entre haut et bas. Alice dit : « Chut. Écoute. Je crois que c'est Howard. »

Ils entendirent s'ouvrir la porte d'entrée de la maison et la voix de Tuty : « Monsieur, qui êtes-vous ?

— Mrs. Cleadhoe, vous ne me reconnaissez pas ?

— Non. Pourquoi vous reconnaîtrais-je ? Qu'est-ce que vous désirez ?

— Je vais vous rafraîchir la mémoire. Vous avez écrit à une revue à propos du temps passé autrefois à Sirtirenjoie et d'un certain camarade de votre Nymphotis.

— Vous n'êtes pas Howard Hardoah ? Mais si, je le vois maintenant ! Comme vous avez forci ! Quand vous étiez gamin, vous paraissiez si frêle ! Eh bien, quelle surprise ! Il faut que je téléphone à Otho ! Dommage qu'il ne puisse pas être ici ! »

Dans la pièce du fond, Gersen qui, de frustration, serrait les dents, posa la main sur la poignée de la porte. Alice le tira en arrière. « Ne fais pas l'idiot !

Tuty t'abattrait sans un remords ! Elle sait ce qu'elle veut.

— Moi aussi. Ce n'est pas ça.

— Chut ! Sois raisonnable. »

Gersen colla de nouveau son oreille à la porte.

« ... étonnant comme les années passent !... cela semble si vieux et si lointain ! Mais ce que vous avez changé, vous êtes vraiment devenu bien de votre personne ! Mais entrez donc, je vous prie, et je vous verserai une goutte de quelque chose... Voici de la bonne vieille fructance. Ou préférez-vous du thé et peut-être une bouchée de gâteau ?

— C'est très aimable à vous, Mrs. Cleadhoe. Je prendrai une goutte de fructance... C'est plus que suffisant.

— Servez-vous de ces petits gâteaux. Je ne vois pas comment vous m'avez dénichée ici, ni pourquoi... Ah, bien sûr. Ma lettre à la revue.

— Bien sûr ! Elle m'a remémoré de vieux souvenirs, des choses auxquelles je n'avais plus pensé depuis des années. Comme le petit cahier dont vous avez parlé.

— Oh là là, oui ! Ce drôle de petit cahier rouge ! Quel garçon imaginaire vous étiez, si plein de rêves et de splendeurs ! *Le Livre des Rêves...* voilà comment vous aviez intitulé votre cahier !

— C'est vrai ! Je m'en souviens nettement. J'ai grande envie de le revoir.

— Et vous le reverrez, soyez-en certain. Je le trouverai dans un instant, mais vous allez partager mon repas. Je m'apprêtais justement à cuisiner du hochepot à la façon de Sirtirenjoie, et un plat de moinquemie. J'espère que vous n'avez pas perdu votre goût pour la cuisine de chez nous ?

— Pis, bien pis ! J'ai contracté une maladie d'estomac et je dois faire très attention à ce que je mange. Mais ne vous tracassez pas à cause de moi. Préparez votre dîner et pendant ce temps je jetterai un coup d'œil à mon vieux cahier rouge.

— Voyons, laissez-moi réfléchir, qu'est-ce que j'en ai fait ?... Ah ! oui, il est à la station, où Otho exerce son métier. Il travaille tellement, c'est une pitié et une honte ! Mais les gens qualifiés sont bien rares à l'heure actuelle et Otho s'active jour et nuit. Comme il va être content de vous voir ! Vous passerez bien la semaine ici avec moi jusqu'à son retour de la jungle ? Il ne me pardonnerait pas de vous laisser partir.

— Une semaine ? Oh, Mrs. Cleadhoe, franchement je ne peux pas disposer d'aussi longtemps !

— Allons donc, j'ai une jolie chambre à donner, et je suis certaine que le repos vous fera du bien. Et ainsi vous aurez la possibilité de voir Mr. Cleadhoe. Je lui dirai d'apporter votre cahier quand il viendra. Nous bavarderons tant et plus d'autrefois.

— C'est un programme enchanteur, Mrs. Cleadhoe, mais je ne peux pas rester aussi longtemps. Pourtant j'aimerais bien voir Mr. Cleadhoe. Où se trouve la station ?

— Loin dans la jungle, à une bonne heure en chemin de fer. Naturellement, les touristes ne sont pas autorisés à s'en approcher.

— Vraiment ? Pourquoi donc ?

— Ils dérangent les bêtes, ou leur donnent des aliments malsains. Certains font l'objet d'expériences ; nous les maintenons en observation et fournissons leur nourriture. Mr. Cleadhoe s'occupe de tout comme il faut.

— Dommage qu'il ne puisse venir de la station ce soir. Pourquoi ne pas l'appeler par téléphone ?

— Oh, non. Il ne voudrait pas. D'ailleurs, les communications ne s'y prêtent pas.

— Comment cela ?

— Dans l'après-midi, il y a un train de nourriture destinée aux animaux malades. Il va à la station et revient le lendemain matin ; c'est l'horaire habituel, qu'on ne peut pas changer. Quelquefois je conduis le train et je passe la nuit là-bas quand le conducteur attiré veut prendre un peu de congés. Il me rembourse toujours mes heures de travail perdues au Dépôt de Ravitaillement. »

Un silence, puis la voix de Treesong résonna, allègre et naturelle : « Pourquoi ne pas nous conduire ce soir ? Ce serait une expérience magnifique pour nous. Naturellement, je compenserai votre manque à gagner.

— Et qui entendez-vous par « nous » ?

— Vous, moi, Bosse et Schahar. Nous aimerions tous voir la station.

— Pas possible. Les touristes ne sont pas admis à la station ; le règlement est strict. Une personne en plus du conducteur peut s'accroupir dans le compartiment de derrière, mais pas trois.

— Ne pourraient-ils voyager ailleurs ?

— Dans la pâtée et les eaux grasses ? Vos amis n'aimeraient pas ça ! C'est contraire à tous les règlements ! »

Un autre silence. Puis : « Est-ce que cinquante UVS compenseraient ce que vous ne recevriez pas du Dépôt ?

— Bien sûr. On ne nous paie pas plus qu'il ne faut, c'est la triste vérité. Toutefois, nous ne nous plaignons pas. Nous n'avons pas de loyer à verser pour notre cottage et j'ai une jolie ristourne au Dépôt. Passez-y demain et si quelque chose vous tente, je vous l'aurai à un bon prix. Si vous ne tenez pas à aller à la station sans vos amis, pourquoi ne pas passer simplement la semaine ici ? Otho serait désolé de vous manquer.

— À la vérité, Mrs. Cleadhoe, je suis terriblement pressé. Voici cinquante UVS. Nous partirons cet après-midi.

— Ma foi, cela ne laisse pas beaucoup de temps pour prendre des dispositions. Il va falloir que je téléphone à droite et à gauche comme une folle. Et peut-être devrai-je donner quelque chose à Joseph afin de lui fermer la bouche. C'est le conducteur en titre. De cette façon, nous serons à couvert. Pouvez-vous verser encore vingt UVS ?

— Oui, je pense.

Cela devrait suffire. Bon, remmenez vos amis à l'hôtel, puis venez me rejoindre au terminus avec vos affaires de toilette ; il est à cent mètres d'ici sur la route. Dans une demi-heure, pas plus tard... et n'approchez pas avant que je fasse signe, au cas où Kennifer, le directeur, se promènerait dans les parages... Oh, et il faut que je téléphone à Mr. Cleadhoe pour lui dire que nous arrivons et qu'il aère

la chambre d'amis. Si c'est de la jungle que vous voulez, vous la trouverez toute à la station. Peut-être verrons-nous ce soir un lucifer ou un scorposaire. Alors dépêchez-vous, filez. Dans une demi-heure, à la gare. »

La porte de la maison se ferma. Tuty Cleadhoe s'approcha du petit salon. « Vous deux, là-dedans... vous avez entendu ? »

Gersen donna un coup d'épaule dans la porte ; laquelle se rabattit subitement. Tuty Cleadhoe se tenait en retrait, brandissant des deux mains le revolver, son corps massif bien campé et son visage fendu par un sourire. « Reculez-vous, là-dedans ! Un geste et je vous réduis en bouillie ! Je me soucie de vous comme d'une guigne ! Vivez ou mourez ! Alors, attention ! »

Gersen déclara avec dignité : « Je croyais que nous travaillions ensemble dans cette affaire.

— Effectivement. Vous avez amené Howard ici ; je le conduis à Mr. Cleadhoe et nous verrons. Maintenant, allez vous asseoir là-bas, parce que je dois prendre mes dispositions. » Elle agita le revolver. Alice tira Gersen vers un divan et tous deux s'assirent.

Tuty hocha la tête et se dirigea vers le téléphone. Après plusieurs communications, elle se retourna vers Gersen et Alice. « Bon... en ce qui vous concerne...

— Mrs. Cleadhoe, écoutez-moi. Ne sous-estimez pas Howard Treesong. Il est intelligent et dangereux. »

Tuty balança son bras puissant. « Bah, je le connais bien. C'était une petite poule mouillée pleine d'obsessions qui tyrannisait les filles et les petits garçons et qui a finalement tué mon Nimpy. Il n'a pas changé. Cleadhoe et moi, ha ha, nous sommes contents de le voir. Maintenant, debout et rappelez-vous, vous ne comptez absolument pas pour moi. » Elle les escorta jusqu'à la cuisine et ouvrit une porte. « Dans la cave, plus vite que ça. »

Alice saisit Gersen par le bras et l'entraîna de force pour franchir le seuil, descendre un escalier raide et avancer entre des murs de béton dans un espace empli d'odeurs de moisissures inconnues, de vieux papiers et de condiments.

La porte se referma ; le verrou se logea en grinçant dans sa gâche. Gersen et Alice furent laissés dans le noir.

Gersen regrimba l'escalier et écouta à la porte. Tuty n'avait pas bougé. Gersen l'imaginait bien d'aplomb sur ses deux pieds, l'arme braquée, surveillant la porte d'un air menaçant. Une demi-minute s'écoula ; les solives gémirent comme Tuty s'éloignait.

Gersen chercha à l'aveuglette en haut de l'escalier avec l'espoir de découvrir un commutateur électrique, sans succès. Il donna une poussée à la porte, qui grinça mais résista à la force relativement faible qu'il était en mesure d'appliquer du fait de sa position instable.

Gersen tâtonna dans le noir. Des lambourdes au-dessus, sinon rien de substantiel. Il descendit l'escalier pareil à une échelle de meunier. La voix d'Alice s'éleva, sa résonance étouffée dans l'obscurité. « Je ne crois pas qu'il y ait grand-chose ici, en bas. Je ne sens pas d'autre porte. Rien que des caisses pleines de vieilleries.

— Ce dont j'ai besoin, c'est d'une planche ou d'un morceau de bois.

— Il n'y a que les caisses, avec des boîtes et des vieux tapis. »

Gersen explora les caisses. « Vidons-les. Si j'arrive à les entasser sur le palier pour que je puisse me caler le dos contre la porte et les pieds contre les solives... »

Dix minutes plus tard, Gersen escalada l'échafaudage branlant. « Ne reste pas en dessous. C'est précaire comme équilibre... Ah. » Se couchant sur le dos, il appliqua ses épaules contre la porte, dressa les jambes en l'air et posa les pieds sur une solive. Il raidit les jambes, poussant avec les muscles de ses cuisses. La porte s'ouvrit brusquement et Gersen s'affala à la renverse dans la cuisine de Tuty Cleadhoe.

Il se releva, aida Alice à monter l'escalier, puis s'arrêta le temps de fouiller dans les couverts de Tuty Cleadhoe. Il choisit deux couteaux solides qu'il passa dans sa ceinture et soupesa un couperet.

Alice dénicha un sac de toile. « Mets-le là-dedans. Je m'en charge. »

Ils allèrent à la porte d'entrée, examinèrent la rue à gauche et à droite. Ne voyant personne, ils sortirent dans l'après-midi somnolent.

Restant dans les zones d'ombre, les deux se mirent en route vers le terminus : un groupe de bâtiments en mauvais état, cent mètres plus loin.

« Tuty sera fâchée si les choses tournent mal, commenta Alice. C'est une femme véhémente.

— C'est une vieille sorcière comploteuse, dit Gersen. Doucement, à présent. Il ne faut pas qu'on nous voie. »

Une puanteur puissante assaillit leur nez, une odeur sure au plein de son développement, riche et forte. En regardant à travers le feuillage, ils découvrirent l'origine de cette odeur. Près d'une trémie se tenait un homme corpulent, aux cheveux blancs, aux yeux masqués par de lourdes paupières et à l'expression placide. Il surveillait l'écoulement d'une pulpe d'un gris rosâtre glissant de la trémie dans une cuve posée sur un wagon. Il manœuvra un levier ; le flot s'interrompt. Une petite locomotive s'approcha à reculons et s'attela au wagon-citerne. Sous la coupole d'observation de la locomotive était assise Tuty, qui regardait par-dessus son épaule et manipulait la manette.

L'homme à la trémie agita le bras, tourna les talons et entra dans

un atelier. Tuty ramena la manette en avant ; la locomotive et le wagon-citerne s'ébranlèrent. Howard Treesong se redressa et s'installa dans le fourgon derrière Tuty. De l'abri d'un buisson surgirent deux hommes : Schahar et Bosse. Ils coururent derrière le wagon-citerne, se hissèrent d'un bond sur la petite plate-forme arrière. Loco et wagon s'engagèrent dans un tournant et disparurent.

Gersen alla vers l'atelier. L'homme ventru leva les yeux et imprima à son pouce une saccade péremptoire. « Monsieur, l'endroit est interdit au public.

— Je ne suis pas le public, dit Gersen. Je suis un ami de Mrs. Cleadhoe.

— Vous l'avez manquée. Elle vient de partir en compagnie de son neveu pour porter de la pâtée à la station.

— Nous devons y aller avec eux. Nous arrivons un peu trop tard, à ce que je vois. Y a-t-il une autre locomotive qui pourrait faire le trajet ? »

Joseph désigna un vieil engin rouillé, bosselé et déformé, posé sur des cales et dépourvu de roues. « Il y a la vieille Numéro Dix-Sept, qui est à réparer. Un de ces jours, je monterai dessus de nouvelles roues motrices, quand il y aura à la fois le temps et l'argent.

— À quelle distance est la station ?

— Une bonne centaine de kilomètres en suivant la voie. Plus court par air, mais il n'y a pas d'avion en ville. Tout à fait illégal, pour des raisons d'écologie et de tranquillité des bêtes.

— Cent kilomètres. Dix heures en courant régulièrement.

— Oh, oh ! gloussa Joseph. Vous courrez peut-être un kilomètre ou deux avant que sorte de la vase un œil, puis un bras de dix-huit mètres de long, terminé par des grappins, et hop ! vous décrirez un cercle en l'air pour retomber dans la vase ; et alors ce qui se passe, qui le sait ? Pas une âme n'est revenue pour le raconter ! »

Alice désigna l'autre bout de l'atelier. « Qu'est-ce que c'est que cette chose-là ?

— C'est la baladeuse de l'inspecteur de la voie. Elle ne peut pas tirer de charge, mais elle va comme le vent quand le terrain est plat. »

Gersen fit le tour de l'engin : une plate-forme sur quatre roues avec deux sièges en rotin sous un pare-soleil hémisphérique éclaboussé par le sang des insectes qui s'y étaient écrasés. Les organes de direction étaient d'une simplicité extrême : une couple de poignées, deux leviers et un cadran. « Elle n'est pas belle, mais elle roule bien, dit Joseph avec une fierté modeste. C'est moi qui l'ai construite. »

Gersen sortit un billet craquant, qu'il tendit à Joseph. « J'aimerais utiliser cette baladeuse. Mr. Cleadhoe tient à nous voir. Est-elle prête à partir ? »

Joseph examina le billet. « Le règlement n'en parle pas, en fait...

— Vous en aurez vingt autres demain à notre retour. Les Cleadhoe seraient fâchés que nous ne venions pas, et c'est plus important que le règlement.

— Vous ne travaillez pas pour la Compagnie ! Rien n'est plus important que le règlement.

— Sauf la vie et l'argent.

— Exact. Alors, je vous interdis formellement de vous servir de cette baladeuse. La poignée noire est la manette des gaz, la poignée rouge est le frein. Le levier commande les aiguilles sur la voie. Le premier embranchement sur la gauche va au nord vers le poste d'observation du Marais Salmi. Le second embranchement à droite descend vers les bas-fonds où sont situés les terrains de reproduction des singes rouges. Le troisième embranchement part vers la prairie aux mangeoires et revient à la station : donc, c'est à droite, à gauche, puis au choix d'un côté ou de l'autre. Maintenant je vais chez moi et je ne me retourne pas. Toutefois, n'oubliez pas, vous avez été priés de vider les lieux. »

Joseph tourna les talons et quitta l'atelier à grands pas. Gersen monta à bord de la draisine. Il poussa la manette noire ; la draisine avança. Alice sauta lestement à côté de lui. Gersen donna les gaz ; la draisine sortit de la gare et s'enfonça dans la jungle.

Extrait de *La Vie*, Volume II, par Unspiek, Baron Bodissey :

Le terme « intelligence » exige la plus stricte des définitions, puisqu'il est facilement et souvent utilisé de façon abusive. L'intelligence est chez l'homme gaïan la mesure de sa capacité à altérer l'environnement pour l'adapter à sa convenance ou, plus généralement, à résoudre des problèmes. Il y a plusieurs corollaires à cette notion. Entre autres : en l'absence de problèmes, l'intelligence ne peut être mesurée. Une créature au gros cerveau compliqué n'est pas nécessairement intelligente. L'intelligence abstraite en soi est un concept dénué de sens. Deuxièmement, l'intelligence est une qualité particulière à l'homme gaïan. Certaines races extra-terrestres utilisent différents mécanismes et processus de la meilleure façon possible pour modifier leur environnement. Cette faculté ressemble occasionnellement à l'intelligence humaine et, sur la base des résultats obtenus, les organes agissants servent apparemment des buts analogues. Ces similitudes sont presque toujours trompeuses et d'application superficielle. Par manque d'un terme universel et plus précis, la tentation d'utiliser incorrectement le mot « intelligence » est presque irrésistible, mais on ne peut y céder que lorsque le mot est illustré par des citations, à savoir ma propre monographie (que j'inclus dans l'appendice au Volume Huit de cette modeste série qui n'est en aucune manière exhaustive). Les étudiants sérieusement intéressés par ces questions seront peut-être désireux de consulter la monographie : *Comparaison des processus mathématiques employés par six races extra-terrestres « intelligentes »*.

Le véhicule avait été construit de bric et de broc, avec des pièces récupérées et d'autres bricolées. Le longeron de droite était une longueur de tuyau en fibre de tungstène, tandis que le longeron de gauche avait été taillé à la hache dans du bois dur de la jungle. Une

plaque de mousse de magnésium alvéolé servait de support aux sièges, lesquels avaient été à l'origine un sofa aux coussins bleu et orange. Le pare-brise hémisphérique avait été récupéré sur une lucarne ; les roues étaient un article de stock du Dépôt de Ravitaillement destiné à la réparation des brouettes, charrettes, etc., avec un mentonnet soudé autour de la circonférence intérieure. Néanmoins, le véhicule roulait sans à-coups et sans bruit, et le Camp de la Forêt Bleue fut laissé en arrière.

Pendant les quelques premiers kilomètres, la voie passait sous un tunnel végétal aux cent couleurs, illuminé par les rayons et le poudrolement de lumière de l'après-midi. Des frondes pendantes, noires comme suie par-dessus, transmettaient une clarté rouge rubis ; d'autres feuillages offraient des gradations de bleu, de vert, de jaune. Des tiges tubulaires blanches et noires oscillaient, projetant leurs palmes noires rondes de-ci de-là pour capter le maximum de soleil. Dans les éclaircies, des papillons noir, rouge et jaune citron étaient posés sur des écheveaux de fils de la Vierge en suspension. D'autres choses volantes, masses dorées indistinctes, filaient près d'eux comme des flèches dans un sifflement d'air.

La jungle se fit moins dense. La voie traversait des clairières et des prairies constellées d'étangs, ayant chacune son taureau d'eau : grandes créatures tachetées avec des cornes et un mufler aplati en pelle dont elles se servaient pour agrandir leur mare. Un chevalet construit en piliers de béton et madriers de bois faisait franchir à la voie une série de fondrières recouvertes par une croûte d'écume bleu pâle ou alternativement par un tapis de tiges d'un orange agressif supportant des sporanges sphériques.

Après les fondrières, le terrain s'éleva, devenant savane. Des créatures aux allures de rongeurs avec des carapaces armées de pointes et de barbelures paissaient l'herbe par troupes de vingt ou trente. Elles étaient souvent surveillées par des singes-pie de trois mètres de haut : des êtres à peau blanche tachetée de fourrure noire. D'ondulantes imprimhiènes noires se faufilaient au milieu des prairies sur des pattes arquées. Ces bêtes étaient voraces, rusées et capables de prodigieux actes de sauvagerie ; toutefois, elles évitaient les singes-pie à l'odeur fétide.

La voie gravissait une pente et s'engageait sur une plaine d'herbe rude, verte et noire, hérissée de bouquets d'arbres épineux. Des bandes de ruminants aux pattes grêles parcouraient ces espaces découverts, toujours sur le qui-vive de crainte des imprimhiènes ou des meutes de scalaouags : créatures rapaces mi-lézard mi-chien qui glapissaient en courant d'un galop lourd. Une douzaine de variétés de ruminants erraient dans la savane, le plus gros étant un monstre cuirassé au corps haut de six mètres supporté par une douzaine de pattes courtes.

Dans les lointains brumeux du côté du nord, un couple de sauriens hauts de neuf mètres aux formes simiesques observaient le paysage avec une fantastique apparence d'intelligence méditative. À quinze cents mètres au sud, un troupeau de bipèdes semblables à des oiseaux, hauts de plus de quatre mètres, avec une crête rouge, déployant une queue bleu vif, s'élancèrent sur un myriapode ébahi et le hachèrent menu avec leurs becs et leurs ergots.

La voie traversait la plaine en ligne droite, plongeant tous les six ou sept cents mètres sous des passages à l'usage des animaux. Les protections électriques étaient maintenant doublées par une seconde barrière électrique à quinze mètres en arrière de chaque côté de la voie.

Le soleil était bas dans le ciel, baignant le paysage d'une paisible lumière irréelle, et les créatures de la région – plutôt qu'une horrible réalité – semblaient les sujets d'un bestiaire imaginaire, encore que macabre.

La voie s'allongeait droite et vide ; le train de pâtée avait disparu hors de vue. Gersen mit tous les gaz ; la baladeuse fonça en avant à vive allure, bondissant, tressautant et frémissant aux irrégularités de terrain. Gersen réduisit à regret la vitesse. « Je ne veux pas envoyer cette mécanique dans un fossé. Elle est trop lourde pour que je l'en sorte et c'est trop loin pour aller à pied. »

Les kilomètres se succédaient et il n'y avait toujours pas trace du train de ravitaillement. À droite et à gauche s'étirait la savane. Quatre broutards bicéphales observaient par les organes sensoriels placés au sommet de leurs bosses.

À moins de deux kilomètres en avant, la voie s'engouffrait dans une forêt obscure ; à la lisière de l'ombre, le soleil se refléta un instant sur la carrosserie de la locomotive.

« Nous gagnons, dit Gersen.

— Et que ferons-nous quand nous la rattraperons ? questionna Alice.

— Nous ne la rattraperons pas. » Gersen évalua la distance. « Nous avons seulement quelques minutes de retard. Toutefois, j'aimerais être un peu plus près. Howard ne sera pas capable d'expliquer Schahar et Bosse ; la situation risque de se gâter dès les premières minutes, à moins qu'il n'ait vraiment la langue bien pendue. »

À la lisière de la forêt, la voie décrivait des sinuosités pour éviter des éperons rocheux. Gersen réduisit la vitesse, accélérant quand les rails allaient tout droit sans obstacle.

Un poteau à côté de la voie soutenait un triangle blanc ; presque aussitôt la voie se divisa, une branche menant au nord, l'autre continuant à l'est – la direction que le train avait prise, ainsi qu'en

témoignait l'aiguillage ouvert.

Quinze cents mètres plus loin, un autre embranchement allait au sud ; de nouveau le train de pâtée avait poursuivi sa route vers l'est. Gersen redoubla de vigilance ; le train ne pouvait pas être bien loin. Comme précédemment, il accéléra dans les lignes droites, ralentissant avec prudence et ouvrant l'œil quand il abordait une courbe.

Un autre triangle blanc apparut à côté de la voie. « Le troisième embranchement, dit Alice. Station à droite, emplacement des mangeoires à gauche. »

Gersen freina et immobilisa la baladeuse. « Le train a pris à gauche. Tu vois l'aiguillage ? Nous ferions bien de suivre. »

Sur huit cents mètres, les rails filaient au nord à travers une forêt. Des trous dans le feuillage laissaient voir une autre savane qui s'étendait vers l'est. Les rails amorçaient une courbe en direction de l'est et plongeaient en oblique sur la savane. Alice tendit le bras. « Voilà le train ! » Gersen stoppa la baladeuse. Le train passait au-dessus d'un dispositif de déchargement, dans une zone qui n'était pas protégée par la barrière électrique. Tuty arrêta la locomotive, détacha le wagon-citerne et repartit. Une valve au fond de la citerne s'ouvrit, déchargeant la pâtée dans une auge.

À l'arrière du wagon, Schahar et Bosse se redressèrent, pour regarder avec consternation la locomotive qui s'en allait. Puis ils se retournèrent, pour examiner les créatures qui, de toutes parts, convergeaient vers l'auge.

Un singe-pie de six mètres, avec une tête mi-ours mi-insecte, s'avança au trot, d'une démarche chaloupée et traînante. Schahar et Bosse sautèrent sur le sol et coururent vers un arbre. Le singe attrapa Bosse et le leva en l'air par la jambe. Bosse agita frénétiquement l'autre jambe et lança son talon dans le nase de la créature. Laquelle jeta Bosse à terre, bondit et rebondit à pieds joints sur son torse, bourra son corps de coups de poing. Puis elle se détourna et regarda Schahar, à présent perché dans les basses branches de l'arbre, où il avait attiré l'attention d'un reptile semblable à une araignée, qui vivait dans les branches supérieures. Le reptile laissa pendre un long bras gris qu'il balança en direction de Schahar, lequel hurla de peur, sortit un poignard et frappa.

Quand le reptile-araignée descendit au moyen de rapides balancements acrobatiques, Schahar sauta à terre, en faisant un bond de côté pour échapper au singe-pie, qui empoigna le tentacule du reptile-araignée. Celui-ci jaillit de l'arbre, s'enroula autour de la tête du singe-pie, brandit haut son aiguillon et l'enfonça. Le singe-pie poussa une clameur de souffrance, tira de ses bras monstrueux sur les tentacules. Ceux-ci resserrèrent leur étreinte, l'aiguillon s'enfonça de nouveau. Le singe cogna le reptile-araignée contre le tronc de l'arbre,

sans relâche, le réduisant en bouillie et, finalement, l'arracha de son corps. Il s'éloigna en trébuchant, eut un sursaut convulsif et s'affala sur lui-même. Une bande de nécrophages, alertés par les cris, accoururent au galop. Apercevant Schahar, ils l'encerclèrent, aboyant, bondissant, mordant, et Schahar fut bientôt jeté à terre et disparut sous un tourbillon d'animaux.

Gersen dit d'un ton morne : « A ton avis, Tuty savait que ces deux-là étaient montés derrière elle ? »

— Je préfère ne pas me poser la question. »

La locomotive avec Tuty et Howard Treesong avait disparu dans la jungle à l'autre bout de la prairie. Le wagon-citerne obstruait maintenant la voie. « Il faut que nous retournions à l'aiguillage », dit Gersen. Il tira sur les leviers et manettes. « Où est la marche arrière ? »

Il chercha en vain. La manette mettait l'engin en mouvement ; le frein l'immobilisait. Gersen sauta à terre et essaya de soulever une des extrémités, sans succès ; la draisine était lestée pour ne pas décoller des rails. Il tenta de la pousser, mais la pente contrecarra ses efforts.

« C'est absurde, dit Gersen. Il doit y avoir un moyen de repartir en arrière... Si j'avais un bout de madrier, je pourrais m'en servir comme d'un levier pour la dégager des rails. Mais j'ai peur d'aller dans la forêt.

— Il commence à faire sombre, répliqua Alice. Le soleil se couche. »

Gersen marcha jusqu'au bord du ballast et plongea son regard dans la forêt – en haut, en bas, à droite et à gauche. « Je ne vois rien... J'y vais.

— Attends, dit Alice. Qu'est-ce que c'est que ce petit truc, ici ? »

Gersen revint à la draisine. Au milieu de la plateforme, une poignée actionnait un engrenage. « Alice, tu es une femme intelligente. Ceci est un cric, qui hisse cette baladeuse assez haut pour que nous puissions la faire tourner complètement sur elle-même. » Alice dit avec modestie : « Je pensais bien que j'aurais peut-être une chance de me rendre utile, ou même indispensable. »

Cinq minutes plus tard, ils reprenaient le chemin par lequel ils étaient venus, jusqu'au troisième aiguillage et, cette fois partant vers l'est, ils roulèrent à la vitesse maximale dans le crépuscule.

Un kilomètre, trois kilomètres, dix kilomètres... La forêt devint brusquement un marais saturé d'eau. Devant eux, le soleil couchant scintillait dans un large méandre de rivière. La voie s'engageait sur un pont en barres métalliques, évidemment électrifié pour repousser les créatures du marécage.

À l'intérieur du compound, la voie passait devant un dépôt de ravitaillement, un dispensaire et une rangée de six petites maisons. Quelques mètres plus loin s'élevait le laboratoire, qui donnait sur le

marais et – au-delà – sur la Rivière Gorgone.

Les rails bifurquaient vers une voie de garage. Gersen avança derrière la locomotive, gaz coupés, et s'arrêta. Pendant un instant, les deux restèrent assis, l'oreille au guet.

Silence.

Au Camp de la Forêt Bleue, Howard Treesong avait dit d'un ton de camaraderie enjouée : « Le compartiment des voyageurs ? Vous n'y pensez pas, je vais aller avec vous !

— Dommage, mais c'est impossible, répliqua Tuty. Supposez que le directeur Kennifer passe par là ? Asseyez-vous au fond et restez accroupi jusqu'à ce que nous soyons dans la jungle. Une fois là, détendez-vous et jouissez du voyage. Guettez les papillons-guimauve et les fleurs aquatiques. »

Treesong grimpa dans le compartiment derrière la coupole du conducteur et se fit invisible. Le train sortit du terminus. Si, du coin de ses yeux largement écartés, Tuty avait remarqué Schahar et Bosse quand ils se hissèrent à bord de la citerne à pâté, elle n'en laissa rien paraître.

Traversant la jungle, filant sur la savane, entrant dans la forêt obscure, sortant de cette forêt, le train allait son bonhomme de chemin. Au troisième aiguillage, Tuty tourna au nord et s'engagea dans la prairie aux mangeoires, qui était rarement utilisée sauf quand les biologistes voulaient faire des expériences. Mais ce soir Tuty avait décidé de donner à manger aux animaux. Pratiquement sans arrêter le train, elle détacha le wagon-citerne. Howard Treesong se leva d'un bond dans le compartiment et regarda par la vitre arrière. Tuty Cleadhoe ne jeta même pas un coup d'œil par-dessus son épaule. Howard Treesong, le dos rond et le visage couleur de cendre, se laissa de nouveau choir sur son siège.

Le train pénétra dans la station, traversa le compound et s'immobilisa près du laboratoire.

Tuty mit pied à terre, en grognant et soufflant comme un phoque. Howard Treesong descendit du compartiment des voyageurs et demeura immobile, examinant le compound.

Tuty s'exclama d'une voix claironnante : « Alors, Howard ! Comment trouvez-vous notre jolie campagne ?

— Elle ne ressemble pas du tout à ce cher vieux Sirtirenjoie. N'empêche, elle est très pittoresque.

— Exact. Alors maintenant allons voir si Mr. Cleadhoe nous attend avec un bon dîner. J'espère qu'il aura mis dehors ses favoris. Il n'a pas son pareil pour apprivoiser les animaux, Mr. Cleadhoe. Venez, Howard. Si nous restons encore une minute ici, nous serons assaillis par les insectes nocturnes. »

Tuty se dirigea vers le laboratoire. Elle fit coulisser la porte.

« Otho, nous voici ! Vérifie si Ditsy est dehors. Howard ne tient sûrement pas à être tourmenté par un de tes charmeurs. Otho ? Tu es par là ? »

Une voix bourrue dit : « Baste, femme, bien sûr que je suis par là. Entrez... Alors voici le jeune Howard Hardoah.

— N'est-ce pas qu'il a changé ? Tu ne l'aurais jamais reconnu !

C'est un fait. » Otho Cleadhoe s'avança sur de hautes jambes maigres, dépassant Howard Treesong de quinze centimètres. La grande tête de Cleadhoe était chauve sur le dessus, anfractueuse et rude, avec une tonsure de cheveux gris en désordre, une barbe grise tachée et des yeux enfoncés au creux d'orbites couleur lavande. Il posa longuement sur Howard Treesong un regard évaluateur et impersonnel. Sans se soucier de cette inspection, Howard jeta un coup d'œil dans la pièce. « C'est votre laboratoire ? On m'a dit que vous êtes maintenant un grand savant.

— Ah, pas tout à fait. Je pratique toujours mon ancien métier, mais à présent mes sujets comme mes méthodes sont différents. Venez, je vais vous montrer quelques échantillons de mes travaux pendant que Mrs. Cleadhoe met notre soupe sur la table. » Tuty s'écria sur un ton de jovialité claironnante : « Dix minutes alors, pas plus ! Tu auras toute la soirée pour te vanter de tes trophées !

— Dix minutes, ma chère. Venez, Howard... Par ici, et attention à votre tête. Ces portes cintrées n'ont pas été prévues pour des hommes de grande taille. Laissez-moi vous débarrasser de votre chapeau.

— Je le garderai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Treesong. Je suis très sensible aux courants d'air.

— C'est malheureux... Eh bien donc, ce parcours est celui que nous faisons aux dignitaires de Tanaquil qui viennent se renseigner sur la façon dont nous dépensons les deniers publics. Je pourrais ajouter qu'ils ne s'en vont jamais mécontents. Voici la Chambre des Astinches. »

Howard Treesong examina la pièce sans se donner la peine d'ouvrir bien grands les yeux. Otho Cleadhoe, s'il s'aperçut du manque d'enthousiasme de Treesong, n'en tint pas compte. « Ce sont toutes des variétés d'astinches, les andromorphes de Béthune, une évolution caractéristique du pays. L'espèce est particulièrement riche dans le Shanar et dans notre région. Leur taille peut aller jusqu'à ce géant de neuf mètres que vous voyez là-bas. » Il indiqua une niche. « J'ai naturalisé la créature presque seul, avec une aide négligeable de mes assistants. J'ai travaillé dans une atmosphère d'argon, dans des conditions antiseptiques. J'ai dépouillé la bête, marmélisé les tissus mous, renforcé le squelette et remis en place la fourrure.

— Remarquable, dit Treesong. Du beau travail.

— Ce sont des créatures étonnantes, agiles en dépit de leurs dimensions. Nous les voyons souvent gambader dans le lointain... Ceux-ci sont ses cousins, du moins nous le pensons. Il existe encore des points obscurs concernant ces créatures, savez-vous ? Comment elles se reproduisent, comment elles se développent, comment elles dirigent la chimie de leur corps ? Des mystères ! Mais je ne vais pas vous lasser avec des considérations techniques. Comme vous voyez, il y en a de toutes les tailles, de toutes les couleurs. Côté « intelligence » ? Qui sait ? Certaines sont astucieuses, certaines... »

L'impression confuse d'un mouvement, un cri d'irritation poussé par Howard Treesong quand, d'une des niches, une créature de deux mètres cinquante de haut, avec des bras et des jambes minces, sauta pour s'emparer du chapeau de Treesong et bondit hors de la pièce.

Otho Cleadhoe eut un rire croassant d'amusement indulgent. « Astucieux : oui. Espiègle : oui. Intelligent ? Qui sait ? C'est Ditsy, un vrai sac à malice. Votre chapeau est perdu, j'en ai peur. Il faudra que je le remplace. »

Howard Treesong courut à la porte et regarda par l'embrasure. « Quelle mouche a piqué cet animal ? Il a jeté mon chapeau dans le feu !

— Quel dommage, c'est sûr. Je ne puis trop m'excuser. Ditsy, dehors ! Qu'est-ce qui te prend, de te conduire de cette façon ? Il a détruit votre beau chapeau. Si vous avez froid à la tête, je vous en prie, dites-le. Tuty peut vous fournir un capuchon ou un châte.

— Ce n'est pas grave.

— Ditsy doit être puni, j'y veillerai. Cette créature est attirée par les couleurs vives et tourmente les gens de passage. Peut-être aurais-je dû vous prévenir.

— Peu importe. J'ai une douzaine de chapeaux.

— Aucun autre aussi splendide, j'en jurerais ! Vraiment, c'est dommage... Par ici maintenant. Nous quittons la Chambre des Astinches pour la Salle des Coureurs de Marais. »

Howard Treesong ne montra qu'un intérêt superficiel pour la vingtaine de créatures pourpres et noires avec leurs curieux manteaux de végétaux tissés. « Une collection très représentative, déclara Otho Cleadhoe. On ne les trouve que sur les bords de la Rivière Gorgone... Et maintenant, à l'Antre des Horreurs, comme j'appelle mon atelier. Il ne manque jamais d'impressionner. »

Cleadhoe conduisit Howard Treesong à présent tout morfondu d'ennui et languissant dans une pièce éclairée par une haute coupole de verre. Sur une estrade placée au centre se dressait une créature massive rouge et noir avec six pattes et une tête féroce.

« Quel animal terrifiant, dit Treesong.

— En effet. Et un programme terrifiant – le plus ambitieux de

ma carrière. Mon bureau est là-bas... un endroit pas bien gai, mais la Compagnie ne veut pas me fournir mieux. Votre petit cahier s'y trouve et nous le prendrons dans un instant.

— Pourquoi pas tout de suite ? suggéra Treesong. Puisqu'il est à portée de la main ?

— Comme vous voudrez. Il est sur ma table, si le cœur vous dit d'aller le chercher. Voyons, je me demande ! À votre avis, est-ce qu'ici et là la peau n'a pas l'air de pendre sur la croupe ? »

Howard Treesong s'était dirigé vers la pièce latérale. Sur la table était posé un petit volume rouge intitulé *Le Livre des Rêves*. Treesong s'avança ; la porte se referma sur lui. De l'autre côté, dans l'atelier, Otho Cleadhoe ouvrit une valve, attendit quinze secondes, puis la referma. Tuty Cleadhoe passa la tête dans l'atelier. « La soupe est prête. Es-tu disposé à manger ?

— J'ai à faire, dit Cleadhoe. Je n'ai pas envie de manger. »

19

Navarth buvait du vin en compagnie d'une personne de sa connaissance qui, avancée en âge, déplorait la brièveté de l'existence. « Il me reste au maximum dix ans de vie !

— Pur pessimisme, déclara Navarth. Pense plutôt de façon optimiste aux mille milliards d'années de mort qui t'attendent ! »

Extrait des *Chroniques de Navarth*
par Carol Lewis

Navarth méprisait la poésie moderne, à l'exception des vers composés par lui-même. « Cette époque manque de couleur. La sagesse et la naïveté étaient alliées jadis, et l'on chantait de nobles chants. Je me rappelle un couplet, nullement sublime – pittoresque plutôt –, succinct et pourtant tout sonore d'un millier de significations :

Cheval qui pète jamais n'éprouve fatigue Homme qui pète est à enrôler dans sa ligue.

Trouve-t-on quelque chose de semblable aujourd'hui ? »

Extrait des *Chroniques de Navarth*
par Carol Lewis

Gersen et Alice se rendirent rapidement dans la nuit jusqu'au laboratoire. La soirée était tiède, claire et obscure, illuminée par des milliers d'étoiles blafardes. Du marécage et de la jungle provenaient des bruits ; les lointaines stridences d'un ululement de hibou et, désagréablement proche, un hurlement grondant de rage.

De la lumière brillait à une fenêtre ; Gersen et Alice regardèrent Tuty Cleadhoe s'affairer dans la cuisine. Elle coupait du pain, de la saucisse et de l'ail d'ours ; elle remua le contenu d'une marmite et disposa des couverts sur une table.

Gersen murmura : « Pour deux ? Qui ne dînera pas ?

— Elle semble tout à fait placide, chuchota Alice. Peut-être pouvons-nous simplement frapper à la porte et demander si nous arrivons à temps pour nous mettre à table.

— C'est un plan qui en vaut un autre. » Gersen essaya la poignée de la porte, puis frappa. Dans la cuisine, Tuty eut un haut-le-corps, puis courut à une desserte, fourra une arme dans sa poche. Elle se dirigea vers un communicateur, parla, entendit quelques mots gutturaux, puis se retourna, alla à grands pas vers la porte d'entrée et l'ouvrit vivement, la main près de son arme.

« Bonsoir, Mrs. Cleadhoe, dit Gersen. Arrivons-nous trop tard pour la réunion ? »

Tuty Cleadhoe les regarda sévèrement l'un après l'autre.

« Pourquoi n'êtes-vous pas restés où je vous avais laissés ? Êtes-vous rebelles à la raison ? Êtes-vous incapables de comprendre quand votre présence est indésirable ?

— Ceci dit, Mrs. Cleadhoe, nous n'avez pas respecté notre accord. »

Tuty Cleadhoe eut un bref petit sourire. « Peut-être, en effet ; et alors ? Vous m'auriez joué le même tour, si vous aviez eu votre idée en tête. » Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Eh bien, entrez. Chamaillez-vous avec Mr. Cleadhoe si cela vous chante. »

Elle les conduisit dans la cuisine. Otho Cleadhoe, debout devant l'évier, se lavait soigneusement les mains. Il se retourna vivement et examina Gersen et Alice du fond de ses orbites lavande. « Des visiteurs, hein ? Ce soir, je suis occupé, sinon je vous aurais fait faire le tour du propriétaire.

— Ce n'est pas pour cela que nous sommes ici. Où est Howard Treesong ? »

Cleadhoe imprima une saccade à son pouce. « Là-bas, au fond. Il est en sûreté. Et maintenant je veux mon dîner. Mangerez-vous ?

— Asseyez-vous, dit Tuty avec une hospitalité machinale encore que dépourvue d'aménité. Il y en a assez pour tout le monde.

— Mangez, dit Cleadhoe d'une voix de basse caverneuse. Nous parlerons de Howard Hardoah. Saviez-vous qu'il avait tué notre Nymphotis ? »

Gersen et Alice prirent place à la table.

« Il a tué beaucoup de gens, dit Gersen.

— Qu'en auriez-vous fait ? Vous l'auriez tué à son tour ?

— Oui. »

Cleadhoe hocha gravement la tête. « Eh bien, vous aurez votre chance. Je l'ai emmené dans une salle d'anesthésie et je lui ai administré une dose de gaz. Il s'éveillera dans six heures environ.

— Alors vous ne l'avez pas tué ?

— Oh, non ! » Le sourire de Cleadhoe creusa une faille rose dans sa barbe. « La vie, c'est la conscience et Howard Hardoah devrait devenir plus conscient des choses. Peut-être à la longue se repentira-t-il de ses crimes.

— Possible, convint Gersen. N'empêche que vous n'avez pas agi loyalement envers nous. »

Cleadhoe lui jeta un coup d'œil d'incompréhension, puis se remit à mastiquer. « Peut-être dans notre émotion avons-nous failli à la politesse. Mais suspendez votre courroux. Vous participerez au jugement final. »

Tuty s'exclama : « Et, ne l'oubliez pas, nous vous avons protégés de tout danger ! Howard avait amené deux de ses assassins avec lui. Ah, mais ils n'assassineront plus ! »

Otho Cleadhoe sourit d'un air approbateur, comme si Tuty venait d'exposer la recette de sa soupe. Il déclara :

« Howard est rusé ! Imaginez un peu : il portait une arme dans son chapeau ! J'ai donné ordre à Ditsy de s'emparer du chapeau et de le détruire. Comme le dit Mrs. Cleadhoe, nous avons fait notre part. »

Ni Gersen ni Alice ne trouvèrent quoi que ce soit à répliquer.

« Dans six heures à peu près, Howard reviendra à lui, reprit Cleadhoe. Entre-temps, reposez-vous ou dormez ou examinez les collections, à votre choix. Ou asseyez-vous confortablement pour boire du thé ou du cognac et racontez-nous ce que vous avez eu à souffrir de Howard Hardoah. »

Gersen regarda Alice. « Qu'est-ce que tu en penses ? »

— Je n'ai pas envie de dormir. Mr. et Mrs. Cleadhoe aimeront peut-être entendre parler de la réunion des anciens élèves à Sirtirenjoie.

— Oui certes, nous ne demandons pas mieux. »

À minuit, Otho Cleadhoe quitta la cuisine. Vingt minutes plus tard, il reparut. « Howard reprend connaissance. Si vous voulez, vous pouvez venir. »

Le groupe traversa le laboratoire à la file indienne, puis suivit un couloir. Cleadhoe s'arrêta près d'une porte.

« Écoutez ! Il parle. »

D'un haut-parleur sortaient les sons d'un colloque.

D'abord résonna la voix de Howard Treesong, claire et forte, mais déconcertée et irritée : « ... une impasse, comme un mur ; je ne peux ni avancer ni reculer, ni encore m'esquiver de côté. Le soleil levant est là. Nous sommes perdus dans la jungle. Attention, que personne ne s'écarte. Paladins ? Qui entend ma voix ? »

Les réponses fusèrent ; les voix semblaient presque se chevaucher, comme si plusieurs parlaient ensemble.

« Mewness se tient près de toi. » Celle-ci, une voix calme, nette, précise et sans passion.

« Ici, Spangleway, au milieu des singes. »

— Rhune Evanescence le Bleu, et Hohenger et le Noir Jeha Raïs :

tous sont présents. »

Une voix grêle, froide, s'éleva : « Eïa Panice est ici.

— Et Immir ?

— Je suis là jusqu'à la fin.

— Immir, tu es inébranlable comme tous les autres. À présent, il faut mettre au point une sage stratégie. Jeha Raïs, tu es grave. »

La voix profonde de Jeha Raïs, le paladin noir, retentit : « Je suis grave et plus que grave. Après ces années prodigieuses, ne l'as-tu pas reconnu ? »

Immir : (troublé)

Il s'appelait Cleadhoe de la Ferme Dent-de-Lion.

Jeha Raïs :

C'est le Drée[36]

Quelques secondes de silence.

Immir : (à voix basse)

Alors nous sommes dans une situation terrible.

Rhune Evanesce :

Nous avons déjà connu des moments terribles. Rappelle-toi ce qui s'est passé à Akinklan ! C'était assez pour décourager le Géant de Fer, pourtant nous avons remporté la journée.

Spangleway :

Je me souviens de l'embuscade dans la Vieille Ville de Massilia. Une heure épouvantable !

Immir :

Frères, fixons nos pensées uniquement sur l'instant présent.

Jeha Raïs :

Le Drée est le mauvais vouloir incarné. Pour dévier sa force, nous avons besoin d'une force contraire. Offrirons-nous la richesse ?

Immir :

Je vais ouvrir notre trésor. A lui Sybaris s'il le veut, peu m'importe.

Mewness :

Cela ne tentera pas le Drée.

Loris Hohenger :

Offre une douzaine de jeunes filles, toutes plus belles les unes que les autres. Qu'elles revêtent des robes de la plus fine matière diaphane et le contemplent avec une expression ni gaie ni grave, comme si elles demandaient : « Qui est cette merveille ? Qui est ce demi-dieu ? »

Immir : (avec un rire triste)

Brave Hohenger, l'idée t'émeut ! Je te soupçonne d'être prêt à jeter tes frères paladins dans le Lac Glacé pour participer à pareille assemblée.

Mewness :

Pas le Drée.

Spangleway :

La richesse, la beauté... que reste-t-il ?

Rhune Evanesce :

Si seulement nous avions la Coupe de Valkaris et la jeunesse éternelle !

Immîr : (dans un murmure)

Complications, complexités. J'ai l'intuition d'un plan diabolique.

Rhune Evanesce :

Silence, tous ! Il y a quelqu'un derrière la porte !

Cleadowe dit très bas : « Il est à demi réveillé ; il parle comme en rêve... » Il fit coulisser la porte. « Entrez. »

La moitié de la pièce était nue et obscure ; l'autre moitié avait été aménagée et garnie de plantes de façon à simuler une clairière dans la jungle. La lumière lançait des flèches obliques parmi cent variétés de feuillages. À des vrilles noueuses s'accrochaient des fleurs, des gobe-insectes et des sporanges. Un ruisseau passait entre des rochers, formant un petit plan d'eau qui s'écoulait à travers des roseaux rouge foncé dans un déversoir invisible. À côté de cet étang miniature, dans un fauteuil était assis Howard Alan Treesong, nu à l'exception d'un pagne court drapé sur ses hanches. Ses mains reposaient sur les accoudoirs du fauteuil ; ses jambes, qui étaient nues et d'un blanc luisant, prenaient appui sur la terre herbue. Sa tête avait été complètement rasée. De l'autre côté de l'étang, sur une banquette de gazon était allongé le marmel de Nymphotis. Dans les buissons remuaient une demi-douzaine de petits astinches, avec des faces faites de cartilage moucheté bleu et rouge, des crêtes semblables à de petits chapeaux noirs et des fourrures noires et brillantes. La présence de Howard Treesong les intéressait ; ils observaient et écoutaient avec une attention respectueuse.

Le colloque avait pris fin ; les yeux de Howard étincelaient sous les paupières mi-closes ; sa respiration semblait normale.

Cleadowe s'adressa à Gersen et à Alice. « Cette pièce était à l'origine une cage d'exposition pour les petits astinches. On les appelle « mandarins joujou » et ce sont d'étranges petites créatures. N'approchez pas trop ; il y a un réseau de rayons pointe-d'épingle invisibles qui vous piqueront. L'endroit m'a paru parfait pour détenir Howard.

— Vous avez marmelisé ses jambes.

— Effectivement. Il est figé sur place et il doit contempler Nymphotis qu'il a assassiné. Tel est notre jugement à son encontre. Quel que soit le châtiment supplémentaire que vous ou Alice Wroke désirez infliger, je ne m'y opposerai pas. C'est votre droit. »

Gersen demanda : « Combien de temps va-t-il vivre ainsi ? »

Cleahoe secoua la tête. « C'est difficile à dire. Ses fonctions naturelles restent en activité mais il est irrévocablement immobilisé. À propos, ses cheveux cachaient tout un système électronique. Il n'y a pas d'implants ni d'armes internes ; je m'en suis assuré ! »

Les yeux de Treesong étaient ouverts. Il regarda ses jambes, bougea les mains, tâta le matériau froid qui composait maintenant l'étui du haut de ses cuisses.

Cleahoe prit la parole : « Howard Alan Treesong, nous entre toutes tes victimes innombrables t'infligeons maintenant ton châtiment. »

Tuty proclama d'une voix ample et grave : « Voici notre fils Nymphotis, et te voici là assis, Howard Hardoah, son meurtrier. Médite sur ton forfait. »

Howard Treesong répliqua d'un ton calme : « J'ai été bel et bien pris au piège. Et qui sont ces deux autres ? Alice Wroke ? Qu'est-ce qui vous amène ici parmi ces zélotes ?

— J'en suis une. Ne vous rappelez-vous pas ce que vous avez exigé de moi, pour sauver la vie de mon père ? Alors que vous aviez déjà mis fin à ses jours ?

— Ma chère Alice, quand on s'occupe de haute politique, on passe parfois sur les petits scrupules. La mort de votre père et vos services étaient l'une et l'autre les éléments d'un plus grand dessein. Et vous, monsieur ? Votre apparence a quelque chose de désagréablement familier.

— Pas étonnant. Vous m'avez rencontré plusieurs fois. Aussi bien sur le Voymont qu'à Sirtirenjoie, j'ai eu le plaisir de vous tirer dessus, malheureusement sans résultat concluant. Vous me connaissez aussi sous le nom de Henry Lucas, *d'Evidence*. C'est moi qui vous ai attiré ici au moyen de votre *Livre des Rêves*. Mais laissez-moi ramener votre mémoire plus loin encore en arrière dans le temps. Vous rappelez-vous le raid sur le Mont Plaisant ?

— Je me souviens de l'épisode, en effet. L'exercice a été remarquable.

— Je vous ai vu pour la première fois à cette occasion, et j'ai consacré ma vie à préparer la confrontation d'aujourd'hui.

— Vraiment ? Vous êtes un fanatique !

— Vous avez le don de créer des fanatiques. »

Howard Treesong eut un geste désinvolte. « Ainsi donc me voilà

à votre merci. Qu'allez-vous me faire ? »

Gersen eut un rire amer. « Que pourrais-je vous faire de plus ?

— Eh bien... il y a toujours la torture. Ou peut-être prendriez-vous plaisir à me tuer.

— Je vous ai détruit en tant qu'homme. C'est suffisant. »

La tête de Howard Alan Treesong s'affaissa. « Ma vie a terminé sa carrière. Je projetais de régner sur l'univers humain. J'aurais été le premier Empereur des Mondes Gaïans. J'y suis presque parvenu. À présent, je suis las. Je ne peux pas bouger et je n'ai plus longtemps à vivre... Laissez-moi maintenant. Je préfère être seul. »

Gersen se détourna et, prenant Alice par le bras, il quitta la pièce. Les Cleadhoe suivirent. La porte se ferma. Presque aussitôt le colloque commença :

Immir :

À présent, tout est connu. Le Drée a perpétré un acte terrible. Oh, mes paladins, que faire maintenant ? Que dis-tu, Jeha Raïs ?

Raïs :

L'heure a sonné.

Immir :

Comment cela ? Vert Mewness, pourquoi te détournes-tu ?

Mewness :

Il y a encore de longues routes à parcourir et bien des auberges où je chercherai refuge.

Immir :

Pourquoi regardez-vous tous ailleurs ? Ne sommes-nous pas frères et paladins ? Jeha Raïs, mets pour nous au point une grande stratégie afin de remuer ces jambes marmelées.

Spangleway :

Immir, je te dis adieu.

Raïs :

Adieu, Immir. L'heure a sonné.

Immir :

Loris Hohenger, m'abandonnes-tu aussi ?

Hohenger :

Je dois partir, vers des contrées lointaines et de nouveaux combats.

Immir :

Et toi, doux Evanescence Bleu, que vas-tu faire ? Et toi, Eïa Panice ?

Panice :

Je vais agir en frère de mon mieux pour toi. Paladins, revenez ! Une seule action demeure à accomplir. Adieu, noble

Immir ! Et maintenant...

Dans le couloir, les quatre entendirent un choc sourd, un éclaboussement. Cleadhoe courut à la porte, la repoussa vivement de côté. Le grand fauteuil avait basculé ; Howard Alan Treesong gisait affaissé tout tordu sur lui-même, le visage dans l'étang.

Cleadhoe se retourna, les narines palpitantes, les yeux étincelants. Il gesticula comme un fou.

« Le fauteuil était solidement fixé ! Il n'a pas pu le renverser tout seul ! »

Gersen pivota sur ses talons. « Peu importe ce qui s'est passé, cela me suffit. » Il prit le bras d'Alice. « Allons ailleurs. »

Dans le *Voltigeur* et filant à travers l'espace, Alice ramassa *Le Livre des Rêves*, puis le reposa aussitôt.

« Que vas-tu en faire ?

— Je ne sais pas... Le donner à *Cosmopolis*, je pense.

— Pourquoi ne pas le jeter simplement dans le vide ?

— Je ne peux pas faire cela. »

Alice posa les mains sur son épaule. « Et maintenant, et toi ?

— Comment cela, moi ?

— Tu es tellement silencieux et abattu ! Tu m'inquiètes. Te sens-tu bien ?

— Très bien. Déprimé, peut-être. J'ai été abandonné par mes ennemis. Treesong est mort. L'affaire est terminée. Tout est fini pour moi. »

[1] L'allusion trouve peut-être son explication dans ce paragraphe d'une interview où Treesong déclarait : « Les hommes exploitent les animaux à leur convenance et estiment cela tout naturel. Les prétendus « criminels » exploitent le commun des mortels à leur convenance de la même façon, usant des mêmes principes moraux ; par conséquent, les criminels devraient en réalité être appelés "Surhommes" »

[2] C.C.P.I. –Compagnie de Coordination de la Police Intermondiale : à l'origine un petit bureau glanant et collectionnant des renseignements pour les divers organismes policiers de l'Œcumène, qui s'est peu à peu agrandi, diversifié et chargé de missions spéciales, finissant par devenir la plus importante et la plus efficace des agences de maintien de l'ordre dans l'univers humain.

[3] Gersen se réfère ici à l'ouvrage de Michael Diaz : *La Mentalité des criminels*.

[4] À Mount Pleasant (le Mont Plaisant), colonie agricole implantée sur la planète Providence, un consortium de cinq maîtres criminels – les soi-disant « Princes Démon » – était descendu du ciel pour réduire en esclavage toute la population, tuant ceux qui résistaient. Kirth Gersen et son grand-père s'étaient échappés et depuis, dans la vie de Gersen, il n'y avait guère eu place pour autre chose que se préparer à appliquer la loi du talion et se venger.

[5] Les voyageurs qui ont sillonné l'espace deviennent sensibles aux variations de l'atmosphère respirable. Ils savent faire la différence entre les gaz inertes, les niveaux d'oxygène et les exsudations organiques complexes particuliers à chaque planète. Dans l'air de Nouveau Concept, Gersen remarqua une odeur forte à la fois de poivre et de moisi, en provenance – évidemment – de la couche de gazon qui recouvrait les collines.

[6] UVS : Unité de Valeur Standard. (*N.d.T.*)

[7] En français dans le texte. (*N.d.T.*)

[8] Par convention, l'âge et presque toutes les autres unités de durée sont mesurés selon les standards terrestres.

[9] Céramique précieuse fabriquée dans les Iles Susimara sur la Planète du Soleil Jaune.

[10] Le goût de l'errance, l'esprit d'aventure. (N.d.T.)

[11] En français dans le texte.

[12] Faire carousse (ou carouse), c'est – évidemment – faire une « virée » dans un cabaret, faire la noce, une beuverie, boire. L'expression date – du XVI^e siècle – mais elle convient bien au solennel Mr. Henry Lucas. Théophile Gautier l'a utilisée dans *Le Capitaine Fracasse* pour ses bretteurs et « biberons », tel Jacquemin Lampourde. (N.d.T.)

[13] L'Index est un répertoire d'identités, à l'origine établi par la C.C.P.I. et tenu à jour en permanence par d'autres agences. Cet Index englobe les archives de l'histoire : les immatriculations à la Sécurité sociale, les registres de contrôle militaires, la liste des passagers de vaisseaux interplanétaires : les actes d'état civil (naissances, mariages et décès) ; les annuaires téléphoniques ; les listes des diplômés des écoles et des universités ; les signalements des criminels ; les membres de clubs, associations et corporations ; des noms cueillis dans les quotidiens par des détecteurs automatiques.

[14] L'Institut classe ses membres de l'Échelon 1 à l'Échelon 111. Le 111 est le Triune. Les Échelons 110 et 100 ne sont jamais attribués.

Les Échelons 101 à 109 sont limités à un seul Membre. Avec le Triune, ces échelons composent la Dixade, bien que les neuf Membres de 101 à 109 soient souvent appelés Dixades.

Les Membres montent de l'Échelon 101 à celui de Triune par ordre de préséance.

Trois membres seulement sont à l'Échelon 99. Quand une vacance se produit dans la Dixade, généralement par suite de décès, les Membres survivants choisissent l'un des trois 99 pour combler le vide.

Des trois Membres de l'Échelon 98, un est choisi pour monter à l'Échelon 99. De même, les promotions se font à partir de l'Échelon 90. Au-dessous de 90, il n'y a pas de limite au nombre des Membres nommés à chaque échelon.

Arriver à l'Échelon 89 est difficile. Atteindre l'Échelon 99 l'est plus encore. Un Membre élevé à l'Échelon 101 a une bonne chance de devenir Triune. Ceci n'est pas nécessairement vrai pour ceux de l'Échelon 99, car un Membre qui a des ennemis dans la Dixade risque de ne jamais avoir d'avancement.

[15] Organisme simple, comparable à un gigantesque lichen, le voitch dresse un tapis noir épais de trois mètres au bout de tiges gris clair ou fauve hautes de quinze mètres. Certaines variétés de voitch sont vénéneuses, d'autres rapaces et carnivores. Les spécimens inoffensifs fournissent nourriture, boisson, fibre, abri et médicaments.

[16] Une pièce valant trois quarts d'une UVS (unité de valeur standard).

[17] Slarsh : terme fojo pour une fillette. Slarsh-tit est une expression familière équivalente de « une quantité minime » ou « à un point presque négligeable ».

[18] Argot de l'Institut : une personne qui s'efforce avec constance de gravir rapidement les échelons.

[19] Si l'on se rappelle que le vocabulaire de Jack Vance emprunte beaucoup à l'écoissais – et que maun est le terme écoissais pour must (devoir, obligation) –, on comprendra que le Maunish est le Pays du Devoir, le Devoirant pourrait-on écrire, et ce n'est pas par hasard qu'il est situé sur la Prairie de Goshen. Ce nom de Goshen désigne dans la Bible la province de l'ancienne Egypte où s'étaient établis les Hébreux du temps de Jacob et sur nos atlas actuels une ville du Massachusetts, État dont la capitale est Boston, célèbre par l'esprit rigoriste de ses habitants – connotations évidemment familières aux compatriotes de Jack Vance. (NAT.)

[20] Les vaisseaux faisant le commerce d'aliments exotiques parcourent toutes les planètes habitées. L'antique Terre fournit peut-être un tiers de la masse globale de ces comestibles. Les vins de la Terre sont particulièrement recherchés.

[21] Les vaisseaux faisant le commerce d'aliments exotiques parcourent toutes les planètes habitées. L'antique Terre fournit peut-être un tiers de la masse globale de ces comestibles. Les vins de la Terre sont particulièrement recherchés.

[22] La frivolité est une dentelle faite d'une succession de boucles et de nœuds glissant sur un fil lisse et exécutés avec une navette. (N.d.T.)

[23] Le terme vardespant n'a pas d'équivalent dans la langue contemporaine. Il englobe les notions d'obstination, d'entêtement pervers, d'une attitude de dérision envers la rectitude grave.

[24] Un être surnaturel à forme humaine qui erre la nuit et dort sous terre le jour. Selon le folklore maunishien, il se cache dans l'ombre, guettant les enfants pour leur sauter dessus et les emporter.

[25] Insecte indigène à piqure venimeuse, pouvant atteindre une longueur de dix centimètres.

[26] Le terme original est flatfish (poisson plat). Il y a un jeu de mots entre flatfish et flatfeet (pieds plats) difficile à rendre. Il y a bien la sole (poisson) et celle qui est la voûte plantaire de l'équidé... (N.d.T.)

[27] Dansée pour ouvrir les bals de cérémonie, la promenade est une grande marche ou polonaise à laquelle participent tous les assistants du bal. (N.d.T.)

[28] Au lieu de l'habituel vin (de qualité inférieure, au demeurant) fait avec des raisins secs. (N.d.T.)

[29] Protagoniste d'un cycle héroïque de légendes tirées de Le Ffoliot Heham, recueil de sagas et de contes de fées admis indirectement et à contrecœur par l'Enseignement.

[30] Terme du langage propre à l'Enseignement : essentiellement, la version idéalisée du moi. L'Enseignement définit de façon assez étroite le vistgeist et exhorte l'individu à un effort permanent pour atteindre la béatitude du vistgeist. Comme vistgeist, Howard a élaboré une entité entièrement affranchie des prescriptions de l'Enseignement.

[31] Direction signifie évidemment « contrôle personnel », « manipulation personnelle ».

[32] Amphruscules : les tablettes d'émail formant les insignes d'épaulé et le médaillon porté sur la poitrine par les chevaliers trélanthiens.

[33] L'harmonie : un concept qui se trouve à la base du fonctionnement de la société de Béthune. Les Administrateurs gouvernent la Réserve de Béthune en « harmonie » avec les vieilles réglementations.

Les Administrateurs sont choisis au sein d'Organisations notables auxquelles l'appartenance est héréditaire. Ces groupes, jadis composés de naturalistes, servent surtout maintenant à désigner l'aristocratie.

Les distinctions de castes, encore que modérées et n'entraînant pas de restrictions, sont réelles. Les touristes sont hors caste et ne sont pas admis dans la société locale.

Par une curieuse et amusante inversion des valeurs, les personnes qui accomplissent des fonctions matérielles concernant les animaux et autres objets naturels – gardes du parc, vétérinaires, biologistes, bergers, phytopathologistes et autres – sont au bas de l'échelle sociale.

[34] La taxinomie de Béthune, encore que précise, manque de fantaisie. Les appellations populaires sont plus imagées. Le Shanane est un des continents de Béthune.

[35] Le sens de ce mot, comme d'autres dans Le Livre des Rêves, ne peut être que l'objet de suppositions. (Urste : [sentiment d']urgence combiné avec verste : lieu dans la Russie de jadis ? Tiré par les cheveux, mais qui sait ?)

[36] Le Drée (qui, dans la langue originale, doit se prononcer – à peu près –Dri) est, en écossais, le Destin généralement malheureux, l'Infortune, le Mauvais Sort, le Malheur.

Le mot « drée » n'est pas absent de notre vocabulaire puisqu'on le retrouve sous la plume de Victor Hugo qui en fait des monstres « aux dents grinçant dans une phosphorescence » et les place au milieu des gargouilles de Notre-Dame de Paris et des « guivres, (des) dragons, (des) méduses qui grincent des dents au fond des chambres effondrées » du château des comtes de Lusace dans le poème Eiradnus de La Légende des Siècles. (N.d.T.)